



HAL
open science

Le monisme neutre chez W. James et E. Mach

Régis Catinaud

► **To cite this version:**

| Régis Catinaud. Le monisme neutre chez W. James et E. Mach. Philosophie. 2011. dumas-00689986

HAL Id: dumas-00689986

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00689986>

Submitted on 20 Apr 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mémoire

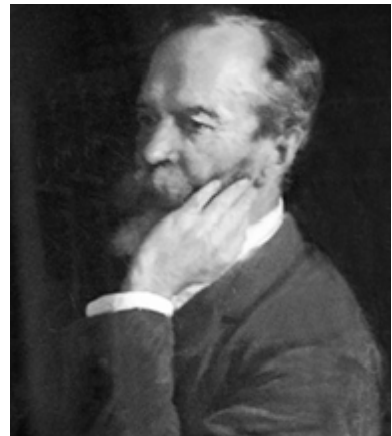
Présenté par

Régis Catinaud

Master 2 Philosophie - *sp.* Philosophie et Langages

Université Pierre-Mendès-France
UFR SH Grenoble

Le monisme neutre chez W. James et E. Mach



Soutenu devant les membres du Jury en septembre 2011

Encadrant Denis Perrin

Invité Denis Vernant

Responsable du Master
Responsable de la Spécialité

Marie-Laurence Desclos
Eric Dufour

Mémoire

Présenté par

Régis Catinaud

Master 2 Philosophie - *sp.* Philosophie et Langages

Université Pierre-Mendès-France
UFR SH Grenoble

Le monisme neutre chez W. James et E. Mach

Soutenu devant les membres du Jury en septembre 2011

Encadrant Denis Perrin

Invité Denis Vernant

Responsable du Master
Responsable de la Spécialité

Marie-Laurence Desclos
Eric Dufour

« Il y a à ce stade naïf, primaire et comme primesautier qui est notre mode d'existence ordinaire une solitude heureuse du connu, une virginité des choses qui possèdent toutes en elles-mêmes – comme autant d'attributs de leur connaissance intime – couleur, odeur, saveur et forme. Alors Robison est Speranza. Il n'a conscience de lui-même qu'à travers les frondaisons des myrtes où le soleil darde une poignée de flèches, il ne se connaît que dans l'écume de la vague glissant sur le sable blond. Et tout à coup un déclic se produit. Le sujet s'arrache à l'objet en le dépouillant d'une partie de sa couleur et de son poids. Quelque chose a craqué dans le monde et tout un pan des choses s'écroule en devenant moi. La lumière devient l'œil, et elle n'existe plus comme telle : elle n'est plus qu'excitation de la rétine. L'odeur devient narine – et le monde lui-même devient inodore. La musique du vent dans les palétuviers est réfutée : ce n'était qu'un ébranlement du tympan. A la fin le monde tout entier se résorbe dans mon âme qui est l'âme de Speranza, arrachée à l'île, laquelle se meut alors sous mon regard sceptique. »

Michel Tournier,
Vendredi ou les limbes du Pacifique

Remerciements

Personne ne mérite plus ici cette page que Denis Perrin, tout d'abord parce qu'il fut le premier à m'indiquer l'existence « d'une certaine forme de monisme, plus audacieux, qui parle d'expérience plutôt que de conscience », révélation qui m'invita à rencontrer et à sonder la pensée de William James et de Ernst Mach, deux génies que je considère aujourd'hui comme des auteurs incontournables lorsque l'on veut philosopher.

Je dois le remercier aussi de m'avoir soutenu et encadré pendant ces quatre années inconstantes au cours desquelles s'est amorcée très progressivement mon analyse du monisme neutre. Enfin et surtout, je dois le remercier pour les innombrables conseils, retours et encouragements qu'il a eu l'amabilité de m'adresser, pour ce travail mais aussi pour d'autres, depuis quatre ans !

Je ne manquerai pas aussi de remercier les nombreuses personnes avec qui j'ai pu débattre de ce sujet (en particulier Julien et Robin), celles qui m'ont soutenu pendant la rédaction (Julie, Mathieu) et enfin celles qui m'ont aidé par leurs précieux commentaires et corrections - ce n'était pas une mince affaire (Alice, Claire, Marion et Sylvie).

Merci encore.

Table des matières

1	Introduction	11
2	Russell et la <i>Théorie de la Connaissance</i>	17
2.1	Introduction	17
2.2	La position gnoséologique de Russell en 1913	21
2.2.1	Analyse des interactions entre les données des sens et les concepts abstraits : le rôle de la logique	21
2.2.2	Les exigences méthodologiques : désubstantialisation et parcimonie	22
2.2.3	<i>L'acquaintance</i>	25
2.2.4	Conclusion	27
2.3	<i>Théorie de la Connaissance</i> , Ch.2 : « Le monisme neutre »	28
2.3.1	La présentation de la théorie	29
2.3.2	Les objections	31
2.4	Russell et la construction du monisme neutre	36
2.4.1	« La théorie de Mach et James »	36
2.4.2	Le monisme neutre : une nébuleuse d'idées forcées à se rencontrer, ou une même intuition partiellement saisie ? Aspects formels de la question	39
2.4.3	Le monisme neutre russellien	41
2.4.4	Conclusion : les hypothèses à vérifier	41
3	Mach et l'<i>Analyse des Sensations</i>	43
3.1	Mach (1838-1916)	43
3.2	recherches physiologiques et monisme neutre	45

3.2.1	L'effet Doppler	45
3.2.2	Sensation auditive et mouvement absolu	46
3.2.3	Les bandes de Mach	47
3.2.4	Sensation de l'espace	49
3.2.5	Les éléments sensoriels : physiques ou physiologiques?	49
3.3	L'analyse des sensations	50
3.4	Les caractéristiques du monisme neutre machien	56
3.4.1	Le projet initial de Mach : l'unification des sciences à travers une analyse des sensations	56
3.4.2	La méthode de progression, le premier pas, la déconstruc- tion : économie de pensée et convention	58
3.4.3	Pourquoi les sensations à la base du système?	60
3.4.4	Reconstruction du système par les complexes d'éléments sen- soriels	61
4	James et les <i>Essais d'Empirisme Radical</i>	65
4.1	Les <i>Essais</i> dans la trajectoire jamesienne	66
4.2	<i>La conscience existe-t-elle?</i>	72
4.2.1	La conscience dans le cartésianisme et le néo-kantisme : une entité nécessairement dualiste.	72
4.2.2	La conscience comme <i>fonction</i>	73
4.2.3	L'expérience pure	76
4.2.4	L'évidence de la conscience : soustraction ou addition?	77
4.3	<i>Un monde d'expérience pure</i>	80
5	Evaluation des hypothèses	85
5.1	Retour sur les hypothèses de l'analyse	85
5.2	La relation de W. James et E. Mach	89
5.3	éléments, sensations et expériences	93
5.3.1	Un horizon de recherche commun	94
5.3.2	Éléments sensoriels et expérience pure	95
5.3.3	Un monisme <i>construit</i> ?	99
5.4	Les attributs du monisme neutre James-Mach	100

5.4.1	Ni physique, ni psychologique mais physiologique	100
5.4.2	La désubstantialisation	103
5.4.3	Relations et dépendance fonctionnelle	105
6	Conclusion	107
6.1	Une intuition juste	107
6.2	Des monismes neutres ?	108
6.3	Le monisme neutre James-Mach	111
6.4	Le monisme neutre a-t-il un avenir ?	112

Chapitre 1

Introduction

Au début de l'année 1913, Bertrand Russell jetait pour la première fois les bases de la théorie moniste neutre. Ayant pour projet de rédiger un volume substantiel sur *La Théorie de la Connaissance*¹, le philosophe et logicien britannique commença dans la première partie de son oeuvre par réaliser un tour d'horizon des positions théoriques existantes sur le sujet².

Après avoir passé en revue l'idéalisme et le monisme matérialiste, Russell s'attaqua à la théorie qu'il considérait comme « la plus redoutable », tant ses assises théoriques semblaient rigoureuses et avantageuses par rapport aux autres postures envisageables.

Cette théorie, Russell la baptisa « monisme neutre », en la décrivant de la ma-

1. [Russell, 1913]

2. Commencé en 1913, cet ensemble d'écrits tournants autour des théories de la connaissance, ne verra finalement jamais le jour : Russell, qui en montra certaines parties à Wittgenstein, fut frappé par les critiques que ce dernier porta aux thèses centrales avancées dans ces quelques pages. « Wittgenstein est venu me voir cet après-midi, écrit-il à Ottoline Morrell, et je lui ai montré une partie cruciale de ce que j'avais écrit. Il m'a dit que c'était entièrement faux, ne prenant pas la mesure des difficultés – qu'il avait essayé ma conception et qu'il savait qu'elle ne marcherait pas. Je n'arrivais pas à comprendre son objection – en vérité il était assez inarticulé –, mais j'ai senti jusque dans mes os qu'il devait avoir raison et qu'il avait vu quelque chose que j'avais manqué. ». Lettre de Russell à Morrell, citée dans [Eames, 2002]

« Submergé par le plus complet désespoir », Russell, qui n'a plus le coeur ni la force pour continuer sa théorie de la connaissance, ne peut pourtant pas s'empêcher de publier l'année suivante les 140 premières pages de son ouvrage dans 6 différents articles qui parurent dans *The Monist* pour que les élèves d'Harvard, à qui il était supposé donner des cours, puissent prendre connaissance à l'avance de ses idées. Ainsi, le chapitre intitulé « monisme neutre » apparaît dès 1914 dans *The Monist*.

nière suivante :

« "Le monisme neutre" – par opposition au monisme idéaliste et au monisme matérialiste – est la théorie selon laquelle les choses habituellement considérées comme mentales et celles habituellement considérées comme physiques ne diffèrent par aucune propriété intrinsèque que posséderaient les premières et non pas les secondes, mais seulement par leur disposition et leur contexte ».

S'opposant contre les positions traditionnelles de la problématique corps-esprit, le monisme neutre renvoyait dos-à-dos aussi bien les monismes idéalistes et matérialistes que le dualisme. Chacune de ces théories devait indiquer une préférence vis-à-vis de la substance de référence à partir de laquelle une connaissance pouvait émerger.

Pour l'idéalisme ou le matérialisme, il n'existait qu'*une seule substance*, respectivement soit physique soit mentale, vers laquelle une réduction était possible. Par exemple, pour le matérialisme, tout processus psychique pouvait être ramené à une interaction de type physique. Ainsi la conscience ne serait, dans cette philosophie, que la résultante, à comprendre comme une production épiphénoménale, de l'interaction entre des neurones.

Le dualisme, pour sa part, conservait l'existence de *deux substances*, ou, si l'on ne souhaite pas souscrire à un tel engagement ontologique, de *deux principes* irréductibles. Par exemple, pour le dualisme cartésien, l'âme et le corps interviennent comme deux substances hétérogènes et dont l'une ne peut être expliquée, ou ramenée, à l'autre.

Le *monisme neutre* suppose, comme son nom l'indique, qu'une seule substance : celle de *l'expérience*. Mais il doit, selon Russell, être *neutre* puisqu'il n'a *a priori* aucun penchant pour l'idéalisme ou le matérialisme. Elle ne souhaite ni favoriser l'objet, ni le sujet, et suppose que ces deux espaces (celui du physique et celui du mental) *apparaissent* simultanément mais de façon *secondaire*.

La question que pose le monisme neutre pour justifier sa position est la suivante : à quoi avons-nous accès directement ? Quelles sont les données qui nous apparaissent comme premières lorsque nous sommes au contact du monde ? Est-ce la pensée ? Certainement pas répondraient les monistes neutres. La pensée est un

acte réflexif : elle se *sent* penser avant de se caractériser elle-même, récursivement, comme une pensée, c'est-à-dire comme une conscience. Est-ce alors la matière ? La réponse est aussi négative : l'évidence des objets qui peuplent le monde physique ne peut nous être donnée que par l'intermédiaire de nos sensations. Si nous voyons des tables et des livres, c'est que nous en faisons l'expérience par le biais, par exemple, de notre vue ou de notre toucher. Au regard de ces contraintes, les monistes neutres avancent que notre appréhension du monde passe *d'abord* par nos sens ; par l'expérience directe que nous avons du monde. Si, par conséquent, il devait y avoir une substance ou un espace sur lesquels on devrait fonder notre construction du monde, ce serait sans aucun doute l'*espace sensoriel* ou le *monde de l'expérience*.

Dans un tel monde, aucune distinction n'est d'emblée réalisée. Il y a, au plus profond des choses, des expériences et des sensations. Celles-ci se différencient ensuite progressivement entre deux espaces : celui qui sent et ce qui est senti, l'être expérimentant et l'être expérimenté, le sujet et l'objet.

Tel est le fondement du monisme neutre thématé par Russell : il s'appuie sur une expérience qui, *en soi*, est considérée comme neutre, et se déverse ensuite simultanément dans le physique et dans le mental. De sorte que nos idées d'une table particulière, et la table physique à laquelle renvoie cette idée sont *constituées des mêmes éléments d'expériences*. Génétiquement il n'y a pas de différence entre la représentation mentale et la présence physique d'un même objet. Seule leur disposition change : l'une fait partie de mon psychisme, l'autre du monde physique.

Comprendre pleinement le sens de cette philosophie demanderait de plus amples éclaircissements, que nous fournirons en partie. Mais l'objet de notre analyse n'est pas directement de rendre plus explicite le sens de la théorie moniste neutre, ni de dresser un panorama des positions monistes neutres, et de leur nuances, qui existent ou qui ont existé. Il nous faudrait sans doute pour cela remonter à Hume, voire à Spinoza, et redescendre jusqu'à D. Chalmers et D. Stoljar³.

Notre objectif, ici, est tout autre. Et il demande, pour être compris, de revenir en 1913, année où l'appellation « monisme neutre » est officiellement apparue sous

3. Goodman considèrent, dans son article sur le monisme neutre, que tous ces auteurs ont eu de près ou de loin, une certaine accointance avec le monisme neutre [Stubenberg, 2010]

la plume de Russell. Selon Russell, le monisme neutre a été formulé, dans un intervalle de temps relativement court, par deux philosophes qui n’avaient, semblerait-il, pas l’impression de mettre sur pied deux systèmes équivalents : William James et Ernst Mach. Aux yeux de Russell, il semble encore plus surprenant que ces deux philosophes et scientifiques – Mach était surtout connu en tant que physicien et physiologiste, James en tant que psychologue –, soient partis d’une réflexion épistémologique sur leur propre science (*i.e.* la physique et la psychologie) pour aboutir *in fine* aux mêmes conclusions.

Cette double parenté du monisme neutre attribuée à Mach et à James n’a, depuis la publication de *On the nature of acquaintance*⁴, jamais été remise en cause. Accepté comme un fait accompli, il ne devait faire aucun doute que Mach et James, dans deux oeuvres centrales de leur philosophie – respectivement *L’Analyse des Sensations* et *Les Essais d’Empirisme Radical* – développaient une philosophie moniste neutre.

Pourtant, ni James ni Mach ne se sont jamais déclaré appartenir à une telle obédience⁵. Le contraste entre ces deux faits – la paternité du monisme neutre attribué à Mach et James, et acceptée depuis ; et l’absence d’une quelconque revendication de la part des protagonistes – peut susciter autant d’interrogations que de curiosités. Et nous pouvons à juste titre nous demander si la théorie moniste neutre que Russell présente est réellement issue de la pensée de Mach et James. Peut-on effectivement retrouver *la même* théorie dans *L’Analyse des Sensations* et dans *Les Essais d’Empirisme Radical*? Et pourquoi, en premier lieu, Russell a-t-il eu besoin de rappeler, ou de *construire* – l’hypothèse d’une théorie montée de toute pièce doit être posée – le monisme neutre? Et si Russell a effectivement eu une bonne intuition de la coïncidence des philosophies de Mach et James, a-t-il réussi à en rendre compte convenablement ; a-t-il justement interprété les intentions des deux auteurs?

En fin de compte, la question centrale que nous aimerions développer est, pour reprendre les mots de Russell, celle de « l’hypothèse James-Mach », autrement dit l’hypothèse de la congruence entre deux pensées selon un cadre défini par Russell

4. [Russell, 1914b]

5. Comme le rappelle d’ailleurs Stubenberg « The number of neutral monists is small ; the number of self-declared neutral monists is considerably smaller ; the number of philosophers whose classification as neutral monist has gone unchallenged is probably zero ». [Stubenberg, 2010]

dans la *Théorie de la Connaissance*.

Le développement de notre argumentaire devra donc assez logiquement commencer par remémorer l'épisode de la naissance du terme « monisme neutre », en prenant soin de rappeler son ancrage et son rôle dans la propre évolution de la philosophie de Russell (Ch.2). Cet éclaircissement sera en effet nécessaire pour faire émerger le cadre dans lequel le monisme neutre a été compris, et quelles sont, selon Russell, les fondements sur lequel il repose. Il nous permettra de formuler avec plus de lucidité des hypothèses sur ce qui doit être entendu par monisme neutre, et par conséquent sur ce que nous devons chercher dans les oeuvres de James et Mach pour juger de la concordance de ces hypothèses avec les philosophies qu'ils ont réellement essayé de développer.

Ensuite, nous procéderons alternativement à un examen minutieux des thèses de Mach (Ch.3) et James (Ch.4) dans les oeuvres que Russell a désignées comme étant le terreau de leur monisme neutre (*L'Analyse des Sensations* et *Les Essais d'Empirisme Radical*).

A partir de cette analyse, nous pourrons enfin et en dernier lieu évaluer la pertinence des hypothèses émises, dans notre second chapitre, sur la nature du monisme neutre et son adéquation avec les systèmes proposés par Mach et James (Ch.5). Nous espérons ainsi avoir, à la fin de notre étude, rendu un éclairage plus vif sur les relations qui pouvaient philosophiquement unir deux des plus grands penseurs du début du XXe siècle.

Chapitre 2

Russell et la *Théorie de la Connaissance*

2.1 Introduction

Jusqu'au début des années 1970, on ne connaissait de la position philosophique du Russell des années 1910 – celui qui fonda la notion de monisme neutre et qui était sur le point, lui-même, d'en devenir un défenseur¹ – qu'une série d'articles publiés par P.E.B. Jourdain, éditeur du journal américain *The Monist* : « *On the Nature of Acquaintance* », « *Definitions and Methodological Principles in the Theory of Knowledge* », « *Sensation and Imagination* » et « *On the Experience of Time* »².

Ce n'est qu'après 1967, lorsque Russell offrit ses articles et sa correspondance personnelle aux enchères pour supporter le *Tribunal International contre les Crimes de Guerres* que l'on comprit l'origine de cet ensemble d'articles³.

Kenneth Blackwell, qui organisa l'ensemble des lettres et papiers de Russell pour la mise aux enchères, trouva un ensemble de pages manuscrites, numérotées de la page 143 à 350 dont Russell, lorsqu'il lui en demanda la provenance, n'avait aucune mémoire. Ce n'est qu'en 1970, lorsque Elizabeth Eames fit une étude sur

1. La publication de l'analyse de l'esprit de 1921 marque un tournant dans la position de Russell vis-à-vis du monisme neutre : il commence, en incluant toutefois certaines modifications, à l'adopter pour sa propre philosophie.

2. [Russell, 1914b], [Russell, 1914a], [Russell, 1915b], [Russell, 1915a]. Il est à noter que le premier article publié, *On the Nature of Acquaintance* comprenait en fait trois parties distinctes : « Preliminary Description of Experience » « Neutral Monism » et « Analysis of Experience »

3. Sur le contexte de redécouverte du manuscrit de 1913, cf. [Lackey, 1981]

ce manuscrit à l'Université de McMaster (acquéreuse de la correspondance) qu'elle vit le rapprochement entre ce manuscrit et les articles parus dans *The Monist* en 1914 et 1915.

Cet ensemble, que constitue l'ouvrage recomposé de *la Théorie de la Connaissance*⁴, accompagné de la longue correspondance qu'entretenait alors Russell avec Ottoline Morrell, son amante, regroupe l'essentiel des matériaux sur lesquels nous appuierons pour recomposer la pensée de Russell et de l'idée qu'il avait alors de ce que pouvait signifier le terme *monisme neutre*.

Le propos de ce second chapitre se limitera essentiellement à pouvoir répondre à cet objectif : comprendre ce que Russell entendait derrière la notion de monisme neutre en 1913. Cette année est, en effet, celle qui a vu la naissance du terme « monisme neutre », terme entièrement lié à la philosophie russellienne, et plus encore, à l'interprétation qu'il avait alors de la philosophie de son époque.

L'hypothèse selon laquelle Mach et James partageaient un certain nombre d'idées communes que l'on peut regrouper en un ensemble théorique cohérent, le monisme neutre⁵, découle directement de cette interprétation, c'est-à-dire de la compréhension, certes solide, mais relativement récente, que Russell avait des courants et des thèses de la philosophie de la connaissance. Souhaitant analyser la pertinence d'une telle hypothèse, il nous est donc impossible de faire l'économie de cette compréhension. C'est avant toute chose de sa justesse que dépendra la validité de l'hypothèse.

Cette focalisation sur la période d'écriture et de publication des textes relatifs à une théorie de la connaissance (1911-1915), ne nous empêchera cependant pas d'éclairer la nature de ces propos à la lumière d'écrits plus tardifs, notamment, et cela va de soi, les deux *Analyses*, celle de 1921 sur l'esprit, et celle de 1927 sur la matière⁶, qui constituent, comme s'accordent à le dire nombre de commentateurs de la pensée russellienne, un « diptyque éminemment moniste neutre »⁷.

4. Russell n'avait pas encore donné de titre au manuscrit, mais il ne fait aucun doute, selon Blackwell et Eames, que s'il avait du en avoir un, en correspondance avec l'idée de son projet, il aurait été *théorie de la connaissance*.

5. Par la suite, nous nous référerons à cette hypothèse sous le nom d'« hypothèse James-Mach ».

6. [Russell, 1921], [Russell, 1927]

7. Il est néanmoins préférable de ne pas comparer le manuscrit de 1913 avec les deux *Analyses*

Mais le Russell de notre histoire possédait à l'égard du monisme neutre une position autre, plus réfractaire et critique, ce qui ne semble finalement pas si étonnant lorsque l'on sait qu'il n'avait construit le monisme neutre qu'à dessein de l'opposer, comme faire-valoir, à sa propre philosophie et plus spécifiquement à sa notion centrale, lorsqu'il s'agit de traiter de l'expérience et de la connaissance, d'*acquaintance*.

Après les années de dur labeur endurées pour l'écriture des *Principia Mathematica*⁸, projet monumental visant à réduire les mathématiques à une syntaxe logique supposée plus robuste, Bertrand Russell poursuivit dans un autre champ le travail qu'il s'était engagé à réaliser. La recherche des fondements, dont les *Principia* n'étaient que le premier volet, devait encore se poursuivre dans deux directions, l'une technique, l'autre psychologique. Alfred North Whitehead, co-auteur des *Principia*, devait traiter la partie technique (définition des points de l'espace, des moments du temps et de la géographie physique grâce à la logique), tandis que Russell s'attellerait à la partie psychologique, autrement dit à la question « comment et que peut-on connaître ? »⁹.

Les *Problèmes de philosophie* de 1912, premier ouvrage proprement philosophique de Russell, peut être vu comme la première tentative pour clarifier cette question de la connaissance dans le champ épistémologique¹⁰. Mais il ne s'agissait encore que d'un premier jet, très généraliste et vulgarisé, en tout cas trop pour

des années 1920. En ce qui concerne le monisme neutre chez Russell, il faut rester prudent et distinguer, au moins, deux périodes : le Russell de la *Théorie de la Connaissance*, critique envers le monisme neutre, et un deuxième Russell de 1921 (même si celui de 1918 en était presque convaincu) adoptant le monisme neutre. Sur ce point, cf. 2.4.3.

Seront aussi évoqués les deux ouvrages phares de la deuxième moitié de la décennie 1910 : les « *Lectures on Logical Atomism* » de 1918, publiées dans [Russell, 1918], et [Russell, 1914c] qui d'ailleurs ne sont autres, selon [Lackey, 1981] que les parties non écrites du projet initial de la *théorie de la connaissance*.

8. [Principia Mathematica, 1910-1913.]

9. Pour cette période, la progression du travail de Russell peut être suivie dans la correspondance qu'il entretient avec sa maîtresse Ottoline Morrell dont la majorité des références peuvent être trouvées dans l'introduction d'Elizabeth Ramsden Eames à la théorie de la connaissance. Les originaux se trouvent au Humanities Research Center de l'Université d'Austin. [Russell à Morell, 15 octobre 1911 et 28 décembre 1912]

10. [Russell, 1910]

Wittgenstein, jeune et récent ami de Russell, qui l'avait admiré pour les *Principia*, et pour qui en revanche ce dernier livre ne vallait pas plus d'« un Schelling ». En 1913 commence alors pour Russell une période d'intense réflexion, ne se limitant plus cette fois-ci à dresser un panorama vulgarisé ; un « map of the country »¹¹ des questions relatives à l'expérience ; mais à entamer une investigation philosophique plus scrupuleuse des différentes dimensions de la connaissance.

L'invitation à venir enseigner pendant un semestre dans le Massachusetts par Ralph Barton Perry – chef de file des néo-réalistes américains et directeur du département de philosophie à l'université d'Harvard – sera l'occasion et le prétexte idéal pour Russell de commencer son travail dans cette direction. Il intitule d'ailleurs ses cours du même nom qu'il entendait donner à son nouveau domaine de recherche : « théorie de la connaissance ».

En mai 1913, il se retire à Cambridge et commence la rédaction de ce qu'il pressent être un ouvrage d'envergure : « Il y aura un chapitre d'introduction que je laisserai probablement pour la fin – le premier chapitre substantiel, que j'ai presque terminé s'appelle "description préliminaire de l'expérience" . Puis je travaillerai à réfuter la thèse de James, selon laquelle il n'existe rien de tel que la conscience, et ensuite la théorie idéaliste selon laquelle il n'existe rien d'autre. Ensuite j'élaborerai une classification des relations cognitives avec les objets – les sens, l'imagination, la mémoire. Je passerai alors à la croyance, à l'erreur, etc. ; puis à l'inférence ; et enfin à "la construction du monde physique" – le temps, l'espace, la causalité, la matière. Si je continue comme j'ai commencé il s'agira définitivement d'un gros livre – 500 pages imprimées je crois. »¹²

A l'intérieur de ce projet imposant, on peut retrouver très précisément l'émergence du terme « monisme neutre » grâce au travail éditorial réalisé par Elizabeth Eames : le 9 mai 1913, lorsque Russell s'attaque à la réfutation de la théorie de la connaissance qu'il considère comme « la plus redoutable » il réunit en un seul propos les idées de Ernst Mach et William James.

Sa propre réflexion gnoséologique (2.2) devait l'amener à considérer la théorie du monisme neutre comme une rivale sérieuse dont un chapitre entier du futur ouvrage prendrait soin de montrer les intérêts et les contradictions (2.3). Ces premiers

11. Russell, vol 7 des collective Papers

12. Corres. Russell à Morrell, lettre du 8 mai 1913.

moments seront l'occasion de voir tour à tour la relation que Russell entretenait avec les pensées de James et Mach, et de comprendre l'interprétation qu'il a pu en faire (2.4).

2.2 La position gnoséologique de Russell en 1913

2.2.1 Analyse des interactions entre les données des sens et les concepts abstraits : le rôle de la logique

Pour l'analyse des problèmes philosophiques relatifs au connaître, Russell, encore très imprégné des efforts de raisonnement demandés par les *Principia Mathematica*, hésitait encore entre deux types d'approches. Soit l'application de la logique qu'il avait développée dans les *Principia* en direction de la philosophie et de la science – ce qu'il appelait la « philosophie technique » – soit une philosophie plus classique, inspirée par des auteurs comme Spinoza et Hume¹³.

Entre 1911 et 1913, et outre les *Problèmes de philosophie* qui pourraient en partie être rangés dans la deuxième catégorie, Russell préféra s'appuyer sur la philosophie technique. Son but était de développer un programme réaliste pour la théorie de la connaissance qui devait reposer entièrement sur la logique formelle. Les deux conférences qu'il donna en 1911¹⁴ à Paris ont confirmé et enterriné cette intention de ne se limiter dans toute analyse de la connaissance, qu'à la seule utilisation des constituants formels les plus fondamentaux : les « atomes logiques »¹⁵.

Il nomme cette philosophie le « réalisme analytique ». *Réaliste* « puisqu'elle soutient qu'il y a des existences non-mentales » et que, dans ce cadre, la fonction de connaître est une relation cognitive projetée vers l'extérieur (cette relation suppose d'ailleurs, selon Russell, un sujet et un objet qui, souvent, est non-mental ; une bipartition des termes de la connaissance qui s'inscrit dans une représentation meinongienne de la théorie de la connaissance). Et *analytique* « puisqu'elle soutient que l'existence du complexe dépend de l'existence du simple », ou, pour le dire

13. Selon la correspondance analysée par E. Eames, il était tiré vers l'une par Wittgenstein et vers l'autre par O. Morrell [Eames, 2002]

14. [Russell, 1911b] et [Russell, 1911a]

15. L'expression de l'*atomisme logique* remonte à cette conférence de 1911 sur le *réalisme analytique*.

autrement qu'il existe, au plus simple, des atomes de connaissance que l'on peut atteindre par réduction.

Ces atomes, pour Russell sont de deux formes : ce sont soit des universels, des idées abstraites, dans un sens platonicien du terme, soit des particuliers primordiaux, dans le sens où ils ne peuvent jamais apparaître dans les propositions logiques comme des prédicats ou des relations. Autrement dit, « les universels qui sont connus s'appellent concepts ; les particuliers qui sont connus s'appellent données des sens (y compris le sens interne) ». Et le rôle qu'assigne Russell à l'ensemble de sa gnoséologie n'est finalement que de pouvoir proposer une explication des interactions qui lient ces données des sens (sense-data), ou de manière plus générale de la perception, aux concepts abstraits de la connaissance¹⁶.

Le réalisme analytique, tel que l'entend Russell en 1911, à comprendre à la fois au sens de position philosophique et de méthode, était le moyen privilégié de pouvoir rendre compte de ces interactions, de ces passages, à travers une analyse logique : « la philosophie que j'appelle le réalisme analytique, au contraire, mène à la conclusion qu'il n'y a aucune raison de douter de la vérité absolue des propositions mathématiques [...] et le passage du monde abstrait au monde des existences particulières constitue le passage de la mathématique pure à la mathématique appliquée, il s'effectue en trouvant dans le monde actuel quelque chose qui vérifie une hypothèse de la mathématique pure »¹⁷.

2.2.2 Les exigences méthodologiques : désubstantialisation et parcimonie

Lorsque le domaine où doit agir une philosophie de la connaissance est dégagée, il reste encore à déterminer les moyens, ou plutôt les conditions dans lesquelles une analytique peut évoluer.

16. C'est tout du moins une caractérisation de la pensée russellienne que propose Frelat-Kahn et que nous partageons avec elle : « L'ensemble de l'oeuvre gnoséologique de Russell, croyons-nous, doit être perçue comme une vaste tentative pour édifier un pont entre la connaissance abstraite de la positivité scientifique et les qualités diverses et confuses livrées dans la perception » [Frelat-Kahn, 1986]

17. [Russell, 1911a]

Toute recherche sur les universaux, comme le temps, l'infini, le continu, l'espace, le mouvement, ou sur des catégories qui interviennent dans les relations de connaissances, le sujet, l'objet, le mental, le physique, doit se contraindre selon Russell à une hygiène épistémologique – c'est-à-dire en premier lieu à une méfiance sceptique vis-à-vis de toute métaphysique¹⁸. Contre la métaphysique traditionnelle, il s'oppose donc à l'utilisation d'entités *supposées* ultimes et dont pourtant il ne peut y avoir aucune preuve d'existence empirique.

Ces entités que la philosophie mais aussi la science¹⁹ utilisent allègrement sont le plus souvent factices, résultats d'une analyse grammaticale (au sens des propositions logiques) non rigoureuses²⁰ et ne devraient avoir par conséquent aucun droit à figurer au fondement de toute réflexion philosophique. Ce sont au contraire les données empiriques qui devraient remplir ce rôle : il est nécessaire pour Russell de « démarrer par ce qui est donné empiriquement, ce que l'on peut voir ou sentir etc., toutes les données ordinaires des sens »²¹

La gnoséologie russellienne propose donc de ne commencer qu'à partir d'atomes logiques (dégagés empiriquement), c'est-à-dire des entités simples. Mais pour parvenir à dégager ces entités, il faut procéder à une réduction systématique des « entités métaphysiques » par l'utilisation du principe de *parcimonie* – aussi connu sous le nom de « rasoir d'Occam ». La philosophie de l'atomisme logique peut en effet être vue comme une application directe de ce principe selon lequel « entia non multiplicanda praeter necessitatem » – que Russell considère comme « la maxime

18. Attention toutefois : l'usage du terme métaphysique est chez Russell pour le moins pluri-voque. Il peut tout aussi bien désigner, et de façon dépréciative, une essentialisation et une absolutisation de concepts – une réification que nous tenons pour acquis tant que tient la correspondance pratique du concept avec les faits observés –, ou une métaphysique qui se pose plus comme une inquiétude face à la question ontologique « qu'est-ce qui est là ». D'un côté donc, une tendance conservatrice à stabiliser des concepts dont toute effectivité et tout pouvoir explicatif et heuristique a disparu, et de l'autre une recherche sur notre capacité à pouvoir comprendre théoriquement le monde. Pour la première définition de la métaphysique voir par exemple [Russell, 1954], surtout le chapitre IV sur « la métaphysique scientifique », pp. 88-104 ; et pour la deuxième voir [Russell, 1918]

19. L'exemple des sciences physiques est souvent utilisé par Russell : il critique la croyance que nous pouvons avoir dans des entités non-sensibles tels que les atomes qui ne sont selon lui que des « fictions logiques » [Russell, 1918], chap. VIII, p.271.

20. « I think that practically all traditional metaphysics is filled with mistakes due to bad grammar » [Russell, 1918], p.269

21. *Ibid*, p.272

suprême quand on philosophe »²². Selon ce principe, lorsque l'on cherche à déterminer quelle hypothèse ou quelle théorie est la plus juste, il est recommandable de prendre celle qui utilise le moins d'entités ou de présupposés. Or, justement, pour Russell « une chose que notre technique fait, est de nous donner un moyen de construire un corps donné de propositions symboliques avec le minimum d'outils, et toute diminution de l'outillage diminue le risque d'erreur. [. . .] C'est l'avantage du rasoir d'Occam, il diminue le risque d'erreur »²³.

Cet avantage qu'offre l'atomisme logique, Russell le retrouve aussi et même accentué, dans le monisme neutre. Dans le dernier chapitre de *The philosophy of logical atomism*²⁴, intitulé « excursus into the metaphysics : what is there ? », et après avoir exposé sa technique philosophique (*i.e.* la logique), Russell indique que, encore plus loin que sa propre philosophie, le monisme neutre de James et Mach répond à toutes ces exigences. Non seulement dans son objectif de désubstantialisation des entités métaphysique non pertinentes, mais surtout dans son utilisation encore plus profonde et plus tranchante du principe de parcimonie. A ces égards, le monisme neutre est pour Russell une théorie des plus séduisantes ; ancrée dans une démarche résolument empiriste, et supposant encore moins d'entités que l'atomisme logique – objet et sujet ont été supprimés –, elle fait figure d'objectif épistémologique à atteindre, une fois que seront levées les quelques objections qui s'y opposent : « Je suis de plus en plus invité à penser qu'il pourrait être vrai. J'ai de plus en plus l'impression que les difficultés qui apparaissent à son égard sont toutes du genre à pouvoir être résolues par l'ingénuité »²⁵. Mais cette levée des objections qui s'opposent au monisme neutre ne sera pas réalisée avant l'*Analyse de l'Esprit* en 1921.

22. [Russell, 1913], p.33

23. « one thing that our technique does, is to give us a means of constructing a given body of symbolic propositions with the minimum of apparatus, and every diminution in apparatus diminishes the risk of error. [. . .] That is the advantage of Occam's Razor, that it diminishes your risk of error », [Russell, 1918], p.280

24. [Russell, 1918]

25. « I feel more and more inclined to think that it may be true. I feel more and more that the difficulties that occur in regard to it are all of the sort that may be solved by ingenuity », [Russell, 1918], p.279

2.2.3 *L'acquaintance*

En se rapprochant maintenant plus exclusivement de l'idée qui a guidé Russell dans la rédaction de sa *théorie de la connaissance*, on comprend mieux désormais la place de cet ouvrage : il était censé dans une première partie (le plan original du livre ne contenait que deux parties) cerner les processus qui permettaient de délimiter précisément ces atomes logiques sur les données des sens.

La manière la plus élémentaire pour y parvenir était pour Russell la fonction, ou plutôt la position d'*acquaintance*. Ainsi la première partie de *La théorie de la connaissance* devait être entièrement dédiée à l'analyse de cette « aspect le plus simple et le plus commun de l'expérience »²⁶.

La connaissance par *acquaintance* (souvent traduite par *expérience directe*) se distingue chez Russell de la connaissance par description. Les *problèmes de philosophie* de 1911 présentent assez distinctement la différence que Russell entend derrière ces deux façons de connaître. L'une appartient au domaine de la sensation ou de la perception, et l'autre du langage : « Nous dirons que nous avons l'expérience directe ("acquaintance") d'une chose quand elle est là directement devant nous, que nous en avons conscience, sans l'intermédiaire d'aucun processus d'inférence ou de quelque connaissance de vérité que ce soit. Par exemple, en présence de ma table, j'ai l'expérience directe des sense-data ("données des sens") qui constituent son apparence, – couleur, forme, dureté, poli, etc. [. . .] La connaissance que nous avons de ces choses [objets physiques telles que les tables] est ce que j'appelle "connaissance par description" [. . .]. Par une "description" j'entends une expression de la forme un "quelque chose" ou "le tel ou tel" »²⁷.

Cette façon particulière de connaître qu'est l'*acquaintance* est très proche des relations de connaissance établies par les monistes neutres, à ceci près, et la différence est cruciale, que Russell la considère comme « une relation duale entre un sujet et un objet ». En tant qu'héritier des conceptions meinongiennes²⁸, il ne peut entrevoir les relations de connaissance que dans un rapport à deux termes

26. *La théorie de la connaissance* devait à l'origine être divisé en deux parties : une traitant de l'*acquaintance* et l'autre de la théorie du jugement, construite comme une relation à plusieurs termes ; une « relation multiple ». A ce propos, cf. [Lackey, 1981]

27. [Russell, 1910], p.70-75

28. Plusieurs des écrits de Russell entre les années 1904 et 1908 sont en effet consacrés à une analyse critique de la pensée de Meinong.

l'un « mental », et l'autre « non-mental » (sauf dans l'introspection). Et c'est en ce sens que Russell conçoit le monisme neutre comme une théorie adverse redoutable : partant d'un même souci empirique – fonder la notion de connaissance sur l'expérience directe, les sensations ou les perceptions –, le monisme neutre entend d'abord supprimer les notions d'objet et de sujet, pour ensuite ne considérer qu'un seul ensemble fondamental et ramener enfin la connaissance à d'autres types de relations que des relations interactives entre deux entités (par exemple, chez James, les *relations conjonctives*).

Nous comprenons alors pourquoi l'examen du monisme neutre est posé comme une priorité par Russell : si l'on suit le principe de parcimonie, les théories de Mach et James sont, en principe, supérieures puisqu'elles supposent moins d'entités que la théorie de l'*acquaintance*. Cependant, et c'est ce que s'évertue à prouver Russell dans la deuxième partie du chapitre 2 de *la théorie de la connaissance*, le monisme neutre souffre de défauts et de contradictions qu'il pense être, en 1913, insurmontables et rédhibitoires.

Le monisme neutre, en tous cas celui rappelé par Russell, suppose que lorsque nous sommes en présence directe d'un objet, nous ne sommes pas dans une relation de connaissance : l'objet *est* directement présent à l'esprit. Et deuxièmement, puisque cet objet est directement et immédiatement présent à l'esprit, c'est qu'il est nécessairement constitué de la même chose que ce qui est présent à l'esprit.

Russell s'appuie, comme nous allons le voir par la suite, sur la première proposition (un objet nous est directement présent à l'esprit) pour s'élever avec le monisme neutre – à ceci près qu'il appelle cette relation une connaissance et que ce n'est pas le cas dans le monisme neutre de James – et se distinguer des autres théories de la connaissance qui ne la supposent pas. Il prendra ensuite ses distances avec la deuxième proposition (les mêmes constituants qui fondent la connaissance entrent en même temps dans l'esprit et dans les objets physiques) en montrant les limites et en développant sa propre compréhension d'une connaissance directe. L'*acquaintance* a en effet pour Russell une nécessité relationnelle où le sujet est maintenu. Connaître suppose toujours un sujet qui connaît. Il oppose d'ailleurs aux partisans du monisme neutre que leur utilisation du terme « expérience » contient toujours une idée résiduelle et incompressible de ce sujet. La connaissance directe, contrairement à « l'être directement en contact avec la réalité » des monistes neutres (qui

n'est par conséquent pas une relation de connaissance), ne peut faire l'économie d'un cadre dualiste ; d'un sujet et d'un objet, et d'une relation d'exteriorité du premier vers le second.

L'acte par lequel on prend conscience de quelque chose est donc chez Russell toujours direct. C'est en cela qu'il s'approche, et défend, le monisme neutre et s'éloigne de Meinong pour qui dans la pensée doivent être distingués actes, contenus et objets. Mais la sensation, ou l'expérience, que les monistes neutres essayent de placer au centre de leur système, repose sur une relation d'exteriorité, qui est nécessaire si l'on veut, dans un second temps, pouvoir construire une théorie de la vérité sur cette théorie de la connaissance ²⁹.

2.2.4 Conclusion

Le monisme neutre intervient donc dans *la théorie de la connaissance* dans un face à face avec la notion d'*acquaintance*. L'enjeu pour Russell est de montrer la proximité de son point de vue et de celui de James, la contiguïté de leurs exigences épistémologiques et, finalement, la supériorité de la théorie de l'*acquaintance* pour répondre à des questions sur la constitution des connaissances et de leur possibilité de vérification en termes apophantiques.

Pour résumer, l'intérêt de Russell pour le monisme neutre tient :

- (1) à ce qu'il s'installe dans une conception empiriste,
- (2) à ce qu'il vise une désubstantialisation des entités métaphysiques non-nécessaires
- (3) à ce qu'il embrasse, encore mieux que ne le fait la notion d'*acquaintance*, le principe de parcimonie.

Il s'en distingue toutefois en considérant que :

- (1) Une théorie de la connaissance ne peut se construire en dehors d'un cadre meinongien qui suppose une relation duale entre un sujet et un objet,
- (2) et que, par suite, le monisme neutre qui ne maintient pas cette exigence,

²⁹. Rien ne peut être vrai ou faux si l'on se refuse à dire qu'il n'y a pas de connaissance, mais seulement une présence immédiate.

est victime d'erreurs logiques insurmontables, nous verrons pas la suite dans quelle mesure.

2.3 *Théorie de la Connaissance, Ch.2 : « Le monisme neutre »*

Le premier chapitre de la *Théorie de la Connaissance*, « Description préliminaire de l'expérience », devait constituer pour Russell une vague introduction à la première partie de l'ouvrage sur l'*acquaintance*. Dans la structure de l'oeuvre, l'*acquaintance* doit se confronter, tour à tour, à « trois théories rivales : (1) celle de Mach et James, selon laquelle il n'existe aucune relation spécifique d'*acquaintance* qui soit impliquée dans les faits mentaux, mais seulement une manière spécifique de grouper les objets même dont s'occupent les sciences non psychologiques ; (2) celle selon laquelle l'objet immédiat est mental, au même titre que le sujet ; (3) celle selon laquelle entre le sujet et l'objet existe une tierce entité, le "contenu", qui est mentale et constitue la pensée ou l'état d'esprit au moyen duquel le sujet appréhende l'objet »³⁰.

Le chapitre 2, et nous en avons vu les raisons précédemment³¹, devait être réservé à l'analyse de la première des « théories », « car les questions que celle-ci soulève sont si fondamentales qu'aucun progrès ne peut être réalisé tant que, d'une manière ou d'une autre, une réponse y ait été apportée ».

Le chapitre sur le monisme neutre vient donc constituer la première réfutation de Russell. Mais avant d'avancer ses objections, il prend soin d'expliquer en profondeur les thèses du monisme neutre pour lesquelles il admet avoir un certain attrait.

Ce passage est, pour notre étude, crucial en tant qu'il révèle la compréhension que Russell a eu des théories de Mach et James. C'est à ce point précis qu'il énumère, catégorise et systématise les points saillants qui, pour lui, sont les piliers d'une théorie de la connaissance *moniste et neutre*.

30. [Russell, 1913], p. 14

31. Russell dit d'ailleurs clairement dans ce chapitre introductif que « La première de ces trois théories est la plus intéressante et la plus redoutable, elle exige, pour être réfutée, un examen approfondi et détaillé qui occupera le second chapitre ».

2.3.1 La présentation de la théorie

Classiquement, les théories de la connaissance sont catégorisées autour de deux types de positions majeures : le dualisme et le monisme. Le dualisme suppose que la connaissance est une fonction à deux termes. L'acte de connaître suppose un *connaissant* et un *connu*. La distinction entre ces deux termes a recouvert, dans l'histoire de la philosophie, une multitude d'acceptations qui, à certaines nuances près, insistent toutes essentiellement sur cette division : corps et âme, esprit et matière, pensée et choses, mental et physique, etc.

A l'opposé, l'idéal moniste ne souhaite reconnaître l'existence que d'une seule substance, que d'un seul ensemble. La dualité supposée des termes comme « esprit » et « matière », n'est pour eux qu'une illusion, une construction. L'un des termes dépend en fait de l'autre : soit, par exemple, l'esprit n'est qu'un phénomène émergent de l'agrégation de matière dont le chemin pourrait théoriquement être retracé (*e.g.* des atomes en molécules, des molécules en cellules, des cellules en neurones et des neurones à la conscience), il s'agit dans ce cas d'un monisme *matérialiste*. Soit la matière n'a de sens qu'à l'intérieur d'un esprit capable de la concevoir, ou, pour le dire autrement, nul monde ne peut exister en dehors d'un esprit en train de le penser, et il s'agit alors dans ce cas d'un monisme *idéaliste*.

Le monisme neutre, explique Russell, est donc bien une théorie *moniste* en ce qu'elle postule que le monde ne dépend que d'un seul ensemble – ou d'un seul type d'entité.

Mais il est *neutre* parce qu'il ne favorise aucune des deux options idéaliste ou matérialiste. Pour le monisme neutre, l'esprit et la matière ne devraient originellement pas être différenciés. Les éléments qui composent une « pensée » ou une « chose » ne sont pas intrinsèquement hétérogènes ; ils n'appartiennent pas à deux mondes opposés ni ne sont l'objet d'une polarité préalable (plutôt physique ou plutôt mentale).

Les éléments qui interviennent dans nos pensées et qui sont dans les choses, sont à l'origine ni l'un ni l'autre, elles sont *là* et elles sont *neutres*. Et ce n'est que lorsqu'elles sont disposées dans des complexes de relations particuliers que ces éléments peuvent être reconnus comme un esprit ou comme une matière.

Selon le monisme neutre, l'erreur des théories de la connaissance antérieures est

de confier à des termes comme esprit et matière une importance primordiale, et, plus encore, substantielle, alors qu'ils ne sont en réalité que secondaires. Lorsque l'on parle d'un « je » qui « pense » en direction d'un « monde », ou d'un « je » qui « pense » un « monde », ou de la complexification d'un « monde » qui permette à un « je » de « penser », toutes les catégories « je », « pense » et « monde » ne sont finalement que des ensembles de relations regroupées pour former des concepts qui dépendent en réalité d'éléments plus primordiaux encore. Ces éléments sont fondamentalement les mêmes, indifférenciés à l'origine, mais ils entrent, du côté matériel, lorsqu'on les agrège, dans un ensemble de relations qui constituent la *physicalité*, le corps physique du « je », et d'un autre côté, dans un ensemble de relations qui forment la *mentalité* de « je », autrement dit la conscience. Ce n'est que parce que nous constatons habituellement, dans les faits, que ces complexes de relations sont dissemblables que nous en concluons à l'hétérogénéité de leurs constituants. Cette déduction, affirment les monistes neutres, est une mauvaise interprétation de la relation de l'esprit et de la matière avec l'expérience.

Pour être plus précis, l'énoncé exacte de la théorie du monisme neutre par Russell est la suivante :

« "Le monisme neutre" – par opposition au monisme idéaliste et au monisme matérialiste – est la théorie selon laquelle les choses habituellement considérées comme mentales et celles habituellement considérées comme physiques ne diffèrent par aucune propriété intrinsèque que posséderaient les premières et non pas les secondes, mais seulement par leur disposition et leur contexte ».

Directement après cette définition, Russell propose une métaphore pour éclairer sa compréhension. Il donne l'exemple d'un annuaire « où les mêmes noms apparaissent deux fois, l'une par ordre alphabétique, l'autre par ordre géographique ; nous pouvons comparer l'ordre alphabétique au mental et l'ordre géographique au physique. Les affinités d'une chose donnée sont tout à fait différentes dans les deux ordres, et ses causes et ses effets obéissent à des lois différentes. »

Par exemple, pour reprendre la métaphore de Russell, Monsieur « M » sera, considéré dans l'ordre alphabétique, plus proche des personnes dont le nom commence par les lettres « L », « M » et « N », tandis que, considéré dans un ordre géographique, Monsieur « M » peut en réalité se trouver plus proches de voisins dont les noms commencent par les lettres « W », « B » et « T »).

« Les affinités d'une chose donnée, poursuit Russell, sont tout à fait différentes dans chacun des deux ordres, et ses causes et ses effets obéissent à des lois différentes. Deux objets peuvent être reliés dans le monde mental par l'association des idées, et dans le monde physique par la loi de la gravitation. Le contexte d'ensemble dans un objet est si différent dans l'ordre mental que ce qu'il est dans le physique, que l'objet lui-même est considéré comme dédoublé ». Ce dédoublement, conclut-il, est « une erreur »³².

L'image mentale que nous nous faisons du nom « Monsieur M » en lisant l'annuaire nous semble généralement éloignée de la personne physique « Monsieur M ». Or, et bien que ces deux Messieurs M appartiennent à des ensembles causaux différents, leur origine est unique, et elle ne pré-suppose pas la prééminence de l'un des modes (annuaire ou géographique) sur l'autre.

Une chose est donc indépendante en soi, mais elle appartient toujours, lorsque nous l'expérimentons ou lorsque nous nous y référons, à un courant qui est soit d'ordre physique, soit d'ordre mental. Un vase peut appartenir au courant physique lorsqu'il est en relation avec la table qui le soutient ou le bouquet et l'eau qu'il contient. Mais il appartiendra en revanche au courant mental lorsqu'il est en relation, dans nos pensées, par exemple, avec une personne imaginaire qui le tient ou avec les méduses fantasmées qu'il contient.

Le monisme neutre est par conséquent avant tout une prise de position catégorique contre le dualisme et contre toute forme de monisme orienté ou polarisé. Il refuse de considérer que nos idées des vases et les vases physiques soient deux choses essentiellement différentes : « il n'y a qu'une seule espèce de matériau dont le monde soit fait, et ce matériau est appelé mental dans une disposition, et physique dans l'autre »³³.

2.3.2 Les objections

Après avoir expliqué de façon assez générale et brève ce qui devait être entendu par monisme neutre, et après s'être appuyé sur d'abondantes citations provenant des textes de Mach et James, Russell ne prend plus en considération que la pensée

32. [Russell, 1913], p.27

33. *Ibid*, p.28. Le sens à donner à « l'espèce de matériau » dans la théorie du monisme neutre n'est pas explicité par Russell.

de James³⁴.

La deuxième partie de ce chapitre sur le monisme neutre vise désormais à un examen critique de ces propositions. La stratégie de Russell est de montrer en quoi cette théorie est supérieure à toutes les autres théories de la connaissance – nous avons déjà vu en quelle mesure : elle respecte à la lettre le principe de parcimonie, et invite à une désubstantialisation –, et en quoi sa propre notion d'*acquaintance* repose sur les mêmes exigences épistémologiques tout en dépassant ses contradictions ou difficultés pratiques.

Russell souhaite, rappelons-le, instituer une nouvelle entente de la notion de connaissance. Pour ce faire, il rend justice aux prétentions du monisme neutre à éliminer les entités non-nécessaires. Il le place par conséquent à un niveau plus élevé que les monismes idéalistes et matérialistes, et qu'un dualisme naïf³⁵. Mais il s'en sert aussi comme un piédestal sur lequel, par ses objections, il peut élever et accentuer les arguments les plus incisifs de sa propre théorie.

Les objections sont au nombre de six : une générale, et de forme, et cinq plus précises et ciblées.

1 - Tout d'abord, le problème général du monisme neutre est de critiquer toute forme d'idéalisme, mais de ne pas réussir toutefois à pouvoir le dépasser. Il y a chez eux, dit Russell, « une habitude idéaliste de l'esprit ». Le mot d'« expérience » chez James suppose toujours un sujet, une personne qui « fait l'expérience », ou de façon plus ambiguë encore, que toute chose dans le monde a une qualité « d'être expérimentée », qualité qui indique un rapport à un quelqu'un ou un quelque chose supposé répondre, s'articuler, ou capter cette dimension présente et constitutive des choses du monde. Ainsi la qualité d'« être expérimenté » que tout sujet a la capacité de percevoir immédiatement, fait écho, pour Russell, à une tentation idéaliste de voir tout ce qui apparaît directement à l'esprit comme un de ses constituants.

L'origine de ce problème provient, sans que Russell l'explique toutefois, de ce

34. Mach n'est semblerait-il utilisé que pour appuyer le fait que le monisme neutre est une théorie plus générale que celle d'un seul auteur. Mais Russell n'entend en réalité que discuter les propos de James. A ce propos, cf. partie 2.3

35. Dualisme où l'esprit vient cueillir les idées directement formées dans le monde physique

que des termes comme expérience et connaissance, qui sont fondamentalement des relations, ne peuvent être opérants s'ils ne supposent au moins deux relatifs différents ! Connaissances et expériences sont des relations de quelque chose (ce qui cherche à connaître, ce qui cherche à expérimenter) à autre chose (ce qui doit être connu, ce qui doit être expérimenté), et ces deux termes doivent nécessairement être différents sans quoi connaître et expérimenter ne seraient que des relations circulaires et tautologiques. En d'autres termes, aucune théorie de la connaissance ne peut abandonner, même lorsqu'il s'agit de l'une de ses exigences, comme celle de la neutralité de la théorie de James, un certain dualisme.

2 - L'expérience pure est pour James le monde primitif. Cette expérience n'est pas une connaissance. Toute sensation ou perception est d'emblée en contact direct (ou est directement) ce monde primitif d'expérience pure. Ces expériences ne deviennent véritablement une connaissance que lorsqu'elles sont associées à un contexte particulier ; lorsqu'elles sont arrangées selon une polarité mentale ou physique. L'émergence du sujet, de celui qui fait l'acte d'expérimenter n'intervient que lors de ce deuxième moment. Mais il y a dès lors un problème définitionnel pour Russell (étroitement lié avec sa première objection). La connaissance fondée sur l'expérience ne peut être un processus de second degré. Ou alors, il faut abandonner le terme « expérience » pour décrire le monde primaire de James : « S'il n'y a pas un système de choses que j'expérimente, je n'expérimente aucune chose »³⁶. La sensation ou la perception d'un monde sont, pour Russell, intrinsèquement et premièrement des processus cognitifs, contrairement à ce que semble affirmer James. Et l'expérience ne peut se concevoir en dehors de cet acte. L'utilisation que James fait du mot « expérience » est donc pour Russell inappropriée.

3 - De ces deux premières objections découle une autre sur la nature du jugement et de la croyance. Si la sensation, prise d'un point de vue moniste neutre, n'est originellement ni relation ni acte cognitif – c'est-à-dire qu'elle ne contient pas en elle les mécanismes de la reconnaissance, de l'interaction entre un « je » et un « monde » –, il n'y aurait alors aucun moyen de différencier une croyance d'une sensation, et *a fortiori* de distinguer une croyance vraie d'une croyance fausse.

36. [Russell, 1913], Chap.2, pp.28-47

Si l'expérience *est* plutôt qu'elle ne *relie*, il ne pourrait en effet y avoir aucune possibilité d'erreur. Erreur qui, pour Russell, se situe au niveau de la description (bien faite ou mal faite) de cette liaison. On doit toujours pouvoir distinguer une *connaissance des choses* d'une *connaissance des vérités* (qui est un jugement sur les *propositions* portant sur les choses).

4 - De la même manière, et dans le prolongement, le monisme neutre ne peut parvenir à expliquer la pensée des entités non-temporelles et de la mémoire. Si nous disons par exemple que l'idée « $2+2=4$ » n'existe que parce qu'elle provient d'un monde d'expériences pures (qu'elle en est un arrangement dans une polarité mentale), nous pourrions nous demander à quel particulier temporel elle correspond dans le monde d'expériences pures. Russell en conclut qu'« il semble presque inévitable de soutenir que dans le fait que je crois que $2+2=4$ se trouve impliqué un particulier temporel qui ne se trouve pas impliqué dans l'objet de ma croyance »³⁷.

De même pour la mémoire : expérimenter directement un fait, et l'avoir donc immédiatement en mémoire, n'est pas la même chose que se souvenir d'un fait (et ne plus être par conséquent directement en relation avec la chose expérimentée mais seulement une idée de celle-ci).

5 - Les deux dernières objections concernent le concept de « conduction » de James. Il indique qu'il peut y avoir connaissance (au sens cognitif) d'une chose, à partir du moment où l'idée conceptuelle de cette chose peut nous y « conduire ». Pour reprendre un exemple de James : « Dire que mon idée actuelle de mon chien est connaissance du chien réel est dire que, alors que le tissu effectif de l'expérience est en train d'être constitué, l'idée est capable de conduire à une chaîne d'autres expériences de ma part, qui vont de l'une à l'autre pour aboutir aux perceptions sensorielles vives d'un saut, d'un aboiement, d'un corps poilu. Ce sont elles le chien réel, la pleine présence du chien, si j'en crois mon bon sens »³⁸.

Une telle description constitue pour Russell une erreur, qu'il présentait déjà contre la notion pragmatique de vérité chez James, à savoir la confusion entre une connaissance qui est un lien direct avec la réalité, et une connaissance qui ne se

37. [Russell, 1913], Chap.2, pp.28-47

38. EER, p.198

révèle être une connaissance que lorsqu'elle correspond en pratique avec la réalité. D'être capable de retrouver son chien, et par là de le connaître, à partir de l'idée que l'on s'en fait n'est en réalité qu'une vérité-correspondance, pas une connaissance. On vérifie que notre connaissance est effective parce qu'elle correspond avec la réalité. C'est en ce sens qu'elle doit être considérée comme pragmatique. Mais cette connaissance n'est en fait qu'une proposition descriptive d'une connaissance que l'on possède déjà. Qu'elle nous y conduise vérifie seulement qu'on la connaît. Cette conduction n'est pas la connaissance même. Encore une fois, la connaissance des objets n'est pas équivalente à une connaissance par description.

6 - La dernière objection, qui est en réalité plus un préliminaire à l'introduction de la notion d'*acquaintance*, relève que le monisme neutre ne peut en fin de compte pas tenir s'il ne veut se construire et se dérouler qu'à partir d'un monde d'expériences pures indéterminées.

Russell commence par poser la question suivante : « comment [dans le monisme neutre] distinguer le groupes de nos expériences des autres choses ? ». Comment, en d'autres termes, tracer une ligne entre ce qui fait partie de mon expérience et ce qui n'en fait pas partie ? Et deuxièmement, comment dire d'une expérience qu'elle est mienne (opposée à celle d'un autre) ? Ces lignes de démarcations sont selon Russell impossibles à tracer pour le monisme neutre. Si nous faisons l'expérience directe d'une chose (la table), c'est pour le monisme neutre qu'elle est aussi directement présente à notre esprit. Or si une autre personne venait à faire l'expérience de la même table, un même élément d'expérience que le nôtre constituerait sa pensée de la table. Ce qui signifie en fin de compte que nous pourrions savoir exactement ce à quoi pense la personne qui fait la même expérience de la table, ce qui semble difficile à soutenir et encore plus à prouver.

La confusion peut être évitée selon Russell si l'on admet une différence entre les universels et les particuliers (les premiers pouvant être publicisés intersubjectivement, les seconds appartenant au domaine de l'expérience personnelle privée) ainsi qu'entre une connaissance par *acquaintance* – qui nous donne l'idée particulière, privée, et immédiate de la table –, et une connaissance par description qui agit comme intermédiaire entre les différentes expériences personnelles et qui permet d'échanger des connaissances sur les universels.

Nous ne proposerons pas ici de commentaire de ces objections, ni ne chercheront à savoir si elles sont décisives ou marginales, ni n'essayerons encore de savoir si elles captent bien l'esprit du monisme neutre. Le but de cette première partie est, rappelons-le, de se mettre « à la place de Russell » lorsqu'il construit le monisme neutre. De voir dans quelles directions et par quelles perspectives il entend développer cette théorie, et de comprendre le pourquoi de ces directions.

2.4 Russell et la construction du monisme neutre

Que faut-il entendre par *construction* du monisme neutre ? Dans cette partie seront avancés les éléments à travers lesquels Russell a pu voir l'origine du monisme neutre chez Mach et James, jusqu'à quel point sa suggestion de la double parentalité a un sens. Nous chercherons à savoir si, formellement, la question a un sens, et si oui, comment elle peut se résorber dans une étude des textes de Mach et James.

2.4.1 « La théorie de Mach et James »

La première évocation d'une théorie du monisme neutre co-constituée par William James et Ernst Mach remonte chronologiquement au premier chapitre de la *Théorie de la Connaissance*, où l'on apprend alternativement que la théorie est de « Mach et James », puis « de William James et des réalistes américains », et enfin qu'elle est seulement « due à William James ».

La véritable attribution de la théorie du monisme neutre à un auteur, ou à un groupe d'auteurs, n'est pas la principale préoccupation de Russell. Son but, nous l'avons vu précédemment, est de s'appuyer sur, puis de critiquer cette position.

Et le monisme neutre, en tous cas le centre de la théorie, n'est apparemment pas plus machien qu'il n'est perryste : Mach n'apparaît qu'anecdotiquement dans le second chapitre, et son *Analyse des Sensations* n'a pas une plus grande importance dans l'origine de la pensée moniste neutre que les *Present Philosophical Tendencies* de Perry. Au contraire, le rôle de ce dernier est presque plus important pour le monisme neutre : il est l'héritier de celui que Russell considère finalement comme

son principal concepteur, William James, ainsi que le chef de file des réalistes américains que Russell suppose partager les mêmes points de vue monistes.

L'hypothèse James-Mach ne serait-elle donc pas finalement une habile construction que Russell n'entend pas développer au delà d'une simple évocation ? Son seul intérêt, avons-nous vu dans les objections qu'il pose au monisme neutre, est de discuter de la position de James, ou plutôt des conséquences logiques de cette position. Ni Mach ni Perry n'interviennent dans cette discussion entre l'empirisme radical et l'*acquaintance*. Ainsi, il semble qu'il n'y ait finalement que James qui soit digne d'intérêt pour Russell, et donc qu'il ne soit, à ses yeux, que le seul véritable représentant et interlocuteur du monisme neutre.

Mais revenons, avant de certifier ces conclusions, au texte lui-même.

Arrivé au second chapitre, et après avoir brièvement introduit ce qu'il concevait être l'idée centrale du monisme neutre, Russell en révèle la provenance :

« Pour une formulation de cette théorie, voir William James, *Essays in Radical Empiricism* (Longmans, 1912), notamment le premier essai, 'Does Consciousness Exist?' Voir aussi Mach, *Analysis of the sensations* (Chicago, 1886). La théorie de Mach semble en substance la même que celle de James ; mais, pour autant que je le sache, James ne se réfère pas à lui sur la question, de telle manière qu'il doit avoir atteint ses conclusions indépendamment de Mach. La même théorie est défendue par Perry dans *Present Philosophical Tendencies* et dans *The New Realism* (1912) ». Il ajoute ensuite un peu plus bas « c'est par le biais de la physique que Mach parvient à ses opinions. James, qui en avait d'à peu près identiques, était arrivé aux siennes par le biais de la psychologie »³⁹.

Les deux extraits que Russell compare sont effectivement, en apparence au moins, d'une proximité frappante⁴⁰. Cependant, après que ce rapprochement a été

39. [Russell, 1913], pp.27-28

40. « Ce gouffre traditionnel qui sépare la recherche physique et la recherche psychologique n'existe par conséquent que du point de vue de la méthode d'observation stéréotypée habituelle. [...] Le fait fondamental n'est pas le je, l'ego, mais les éléments (les sensations). Les éléments *constituent* le je. J'ai la sensation de vert, signifie que l'élément vert figure dans un complexe donné d'autres éléments (des sensations, des souvenirs). Quand je cesse d'avoir la sensation du vert, lorsque je meurs, les éléments cessent alors de figurer avec leurs associations ordinaires, familières. C'est tout. Ce qui a cessé d'exister n'est rien d'autre qu'une unité mentale-économique idéale, et non pas une unité réelle. Si une connaissance de la connexion des éléments ne nous suffit pas, et que nous demandons *qui* a cette connexion de sensations, *qui* fait l'expérience

fait et justifié, Russell abandonne ensuite toute référence, en tous cas explicite, à l'*Analyse des sensations* et aux thèses de Mach. Il se concentre maintenant sur ce qu'il appelle « la thèse de James » et la discussion se poursuit sur la possibilité, pour l'empirisme radical jamesien, d'aboutir à une connaissance.

L'idée de rapprocher Mach de James ne trouvera pas plus tard dans la *Théorie de la Connaissance*, ni dans des écrits futurs, une analyse plus approfondie et minutieuse.

La question reste de savoir pour nous si Mach et James partageaient effectivement des exigences communes (parcimonie et désubstantialisation), et si leur mise en pratique correspond à un système équivalent que l'on pourrait qualifier de « moniste » et « neutre ».

des sensations, alors c'est que nous avons succombé à l'habitude de subsumer chaque élément (chaque sensation) sous un complexe non analysé. Les corps ne produisent pas des sensations mais des complexes de sensations (des complexes d'éléments) constituent les corps. Si les corps apparaissent au physicien comme les existences véritablement durables et que les sensations ne sont considérées que comme un spectacle transitoire et évanescent, c'est que le physicien oublie par là que tous les corps ne sont que des symboles de pensée pour des complexes de sensations. [...] Pour nous par conséquent le monde ne contient pas d'entité mystérieuse qui, par son interaction avec une autre entité également mystérieuse, l'ego, produit des sensations qui seules sont accessibles. Pour nous, les couleurs, les sons, les espaces, les temps... Constituent les éléments ultimes, dont il nous appartient d'investiguer la connexion. »[Mach, 1886].

« "La conscience" est le nom d'une non-entité, et n'a aucun droit à figurer parmi les premiers principes. Ceux qui continuent à s'y accrocher, s'accrochent à un simple écho, à la faible rumeur laissée derrière elle sur l'air de la philosophie par la disparition de "l'âme". Cela fait vingt ans que j'ai perdu confiance dans l'idée que "la conscience" est une entité; depuis sept ou huit ans, j'ai suggéré à mes étudiants qu'elle n'existait pas, et je me suis efforcé de leur fournir un équivalent pragmatique emprunté aux réalités de l'expérience. Il me semble que l'heure est maintenant venue pour s'en débarrasser ouvertement et universellement. Nier carrément que la "conscience" semble apparemment si absurde – car manifestement "les pensées" quant à elles existent – que je crains que quelques lecteurs refuseront de me suivre plus avant. Laisser moi donc expliquer aussitôt que j'entends seulement nier que le mot représente une entité, mais insister avec force sur le fait qu'il représente une fonction. Je veux dire qu'il n'y a pas de chose autochtone ou de qualité d'être opposées à ce dont les objets matériels sont faits, et dont nos pensées de ces choses sont faites elles-mêmes; mais il y a une fonction de l'expérience que les pensées accomplissent, et dont l'accomplissement implique cette qualité d'être. Cette fonction est le *connaître*. Ma thèse est que si nous commençons par supposer qu'il n'y a qu'une seule chose primordiale ou qu'un seul matériau dans le monde, une chose dont tout est composé, et que nous appelons cette chose "expérience pure", alors la connaissance se laisse aisément expliquer comme une sorte particulière de relation des unes envers les autres dans laquelle des portions d'expérience pure peuvent entrer. La relation est elle-même une partie de l'expérience pure; un de ces "termes" devient le sujet, le porteur de la connaissance, celui qui sait, et l'autre devient l'objet connu. »[James, 1912].

2.4.2 Le monisme neutre : une nébuleuse d'idées forcées à se rencontrer, ou une même intuition partiellement saisie ? Aspects formels de la question

L'objectif de Russell lors de l'écriture de la *Théorie de la Connaissance* est, rappelons-le, de démontrer l'utilité et l'effectivité de sa notion d'*acquaintance*. Le monisme neutre ne constitue dans cette optique-là qu'un promontoire, certes raffiné, mais construit dans le seul et unique but d'être dépassé.

James, pas plus que Mach, n'a par ailleurs jamais revendiqué cette étiquette. Aucun philosophe, jusqu'à Russell, n'avait eu l'idée de se positionner ou de se prononcer aussi nettement en faveur d'un « monisme neutre », à égale distance de l'idéalisme et du matérialisme.

Pourtant, de nombreux commentateurs remontent jusqu'à eux, et même parfois avant, pour essayer de capturer la genèse de ce corps d'idée que constitue le monisme neutre, de sorte qu'il devient aujourd'hui fréquent de trouver des propositions qui affirment que Mach et James sont les fondateurs du monisme neutre, ou encore – et même pour Frelat-Kahn – que la théorie *existait* avant que Russell ne la formalise ou ne la rende explicite.

Mais pour qu'il y ait à proprement parler *existence* d'une théorie ou d'un courant, il faut avant tout que ses créateurs aient au moins conscience de développer une telle idée. Dans le cas de Mach et James, la supposition est encore plus forte : ces théories, qu'ils doivent avoir conscience de développer, sont similaires.

Mais une première difficulté, purement contextuelle et pratique, intervient alors : ni Mach ni James, et Russell semble bien s'en être rendu compte⁴¹, ne semblent savoir qu'ils partagent sur ces questions-là, les mêmes idées ou les mêmes intuitions⁴². Or pour qu'une telle théorie existe, il faut qu'elle soit soutenue par

41. Il lui semble, précise-t-il en note de bas de page, qu'on ne remarque aucune référence mutuelle entre ces deux auteurs, « de telle manière que [James] doit avoir atteint ses conclusions indépendamment de Mach ». [Russell, 1913]

42. Cette affirmation, et celle de la note précédente sont toutefois à nuancer. Mach et James se connaissaient relativement bien, se lisaient, et correspondaient l'un l'autre. Sur des questions qui approchent le monisme neutre, et notamment, pour Mach, des questions physiologiques de l'*Analyse des sensations*, il se réfère explicitement et abondamment à James. Leur proximité était plus considérable que ce que ne l'imaginait Russell. Leur proximité sur des idées que Russell qualifierait de moniste neutre était aussi un fait avéré. Cf. sur ce point partie 3.

une école, ou par un cercle de personnes qui se sentent défendre une telle position, ou, au minimum, par deux personnes qui se savent la partager.

Du point de vue de Russell en 1913, ces conditions ne sont pas remplies ⁴³

Cette question de l'attribution, ou de la non-attribution, du qualificatif « théorie moniste neutre », et celle qui cherche à déterminer si l'origine de la théorie provient de Mach et James, ou de Russell peut paraître relativement triviale, sans intérêt, voire dénuée de sens, puisque ce ne sont aujourd'hui finalement que les idées que nous récupérons et analysons, peu importe leur provenance.

Mais, et que l'on se rassure d'abord, il n'est pas question ici d'entretenir un rapport fétichiste avec les questions génétiques qui n'apportent, lorsqu'elles deviennent interminables, plus rien à la compréhension de la théorie. Cependant, derrière la question du quand, du qui, et du pourquoi de la labellisation « monisme neutre » demeure une indétermination qu'il est nécessaire de lever. Si par « théorie », Russell entend partager un système formalisé, ou s'il entend de façon beaucoup plus large « partager un ensemble d'idées », alors ce qu'il faut entendre par l'hypothèse James-Mach n'est pas la même chose. Pour le poser autrement : jusqu'à quel niveau d'élaboration conceptuel suppose-t-il que le monisme neutre de Mach et James ait abouti ? Et considère-t-il d'ailleurs que le monisme neutre de James soit équivalent ou plus élaboré que le monisme neutre de Mach ?

La théorie du monisme neutre, telle que la présente Russell, semble déjà bien avancée dans sa systématisation. La question de savoir si oui ou non il y avait effectivement système sera traitée plus tard. Mais du point de vue qui est le nôtre pour l'instant, c'est-à-dire celui de la *Théorie de la Connaissance*, Russell a-t-il effectivement remarqué quelque chose ou fait-il système d'une idée finalement assez confuse et inarticulée ?

Entre Mach et James, la profondeur de la systématisation semble aux yeux de Russell tout à fait inégale. Leur convergence est, aux seuls extraits proposés, justifiée. Mais rien n'indique qu'une prolongation de cette convergence puisse véritablement s'étendre aux pensées de Mach et James. Russell n'insiste d'ailleurs jamais, ni dans la *Théorie de la Connaissance* ni dans ses futurs écrits monistes neutres sur cette hypothétique congruence. La vraie question qui se pose donc à

43. Quoiqu'il décrit souvent les néo-réalistes américains, et particulièrement Perry, comme les héritiers de cette position.

nous maintenant est de savoir à quoi peut-on s'attendre en regardant avec plus de précisions ces positions qui, chez James et chez Mach, pourraient être assimilées à du monisme neutre ? Une similarité ou seulement une ressemblance de surface, artificielle, qui cacherait en réalité de profondes pensées qui ne s'inscrivent pas dans la même lignée et qui ne sont pas dirigées dans les mêmes directions ?

Le monisme neutre, dans ce dernier cas, n'aurait alors de sens qu'à partir de la construction qu'en a faite Russell en 1913.

2.4.3 Le monisme neutre russellien

Le monisme neutre russellien n'est pas la question qui nous intéressera particulièrement ici⁴⁴. Les positions développées par Russell en 1921 et 1927 renvoient à sa propre adoption d'une pensée moniste neutre, qui partage quelques éléments de James et Mach, mais dans une version plus personnalisée et attachée, surtout, au développement de sa propre pensée. Son monisme neutre en ce sens n'est pas pur ; il est une adaptation, fruit de nombreux revirements et révisions. Ces enrichissements du monisme neutre russellien lui sont spécifiques, et rien n'est ajouté, dans ces deux volumes, à l'analyse antérieure qu'il avait pu faire du monisme neutre de Mach et James et de sa caractérisation.

Il abandonne même progressivement la référence à Mach, pour ne conserver que James et les réalistes américains.

L'hypothèse James-Mach qui nous intéresse ici ne trouvera donc pas plus d'enrichissement dans le monisme neutre développé par Russell après 1921.

2.4.4 Conclusion : les hypothèses à vérifier

Donc, selon les quelques maigres informations laissées par Russell en 1913 à propos de l'hypothèse James-Mach, nous avons quatre propositions à vérifier. Le rôle des chapitres suivants sera de les tester.

(1) Le monisme neutre est la thèse selon laquelle « les choses habituellement considérés comme mentales et comme physiques ne diffèrent par aucune propriété intrinsèque que possèderaient les premières et non les secondes, mais seulement

44. Pour un aperçu détaillé, cf. [Frelat-Kahn, 1986]

par leur disposition et leur contexte ». Ou encore « qu'il n'y a qu'une seule espèce matériau dont le monde soit fait; et ce matériau est appelé mental dans une disposition, physique dans l'autre »⁴⁵.

(2) Mach et James sont les premiers représentants de cette théorie⁴⁶, et leurs développements sont comparables.

(3) James, qui a écrit sa thèse plus tardivement, ne se réfère pas à Mach, ces deux tendances sont indépendantes.

(4) Les réflexions de Mach proviennent de la physique, celles de James de la psychologie.

45. [Russell, 1913]

46. Pour la paternité Mach-James de la théorie, cela n'est jamais affirmé clairement chez Russell. Il dit simplement que l'on peut trouver des développements similaires chez les deux auteurs. Mais l'histoire de la philosophie a eu tendance à faire de cette proximité la règle de fondation du monisme neutre.

Chapitre 3

Mach et l'*Analyse des Sensations*

Le rôle de ce chapitre, et du suivant, est de proposer une relecture des thèses de Mach et James. Il ne sera pas encore question de délibérer sur les hypothèses du précédent chapitre, mais de fournir et de détailler les éléments qui permettront dans le cinquième chapitre d'y répondre.

Pour ce faire, nous analyserons séparément les œuvres centrales de Mach et James où sont énoncées les thèses du monisme neutre. Notre méthode de progression sera celle, d'abord, d'une lecture naïve des noyaux théoriques bruts des monismes neutres machien et jamesien qui seront ensuite graduellement affinés, thématés et commentés. L'objectif est de parvenir à la fin de ces chapitres à la fois à une saisie des concepts centraux de la pensée de ces deux auteurs – saisie qui soit aussi solidement enracinée dans les contextes philosophiques et scientifiques desquels ils s'imprègnent – et à une représentation suffisamment aiguë du fonctionnement et de la signification de leur monisme neutre.

3.1 Mach (1838-1916)

Ernst Mach est né en Autriche-Hongrie. Il a poursuivi des études de physique et de philosophie à l'Université de Vienne et enseigna ensuite, pendant la majeure partie de sa vie, la physique expérimentale à Prague. Il finira sa carrière à Vienne où la chaire de « philosophie des sciences inductives » fut spécialement créée pour lui.

Il était à la fois physicien, physiologiste et philosophe (même s'il se défendait vigoureusement d'appartenir à cette obéissance ¹) et contribua, dans chacun de ces trois domaines, à des avancées majeures.

Ses contributions les plus célèbres appartiennent au domaine de la science. Son nom est d'ailleurs resté à la postérité en devenant l'unité par laquelle la vitesse d'un projectile par rapport au son est évaluée ². Il consacra sa carrière à l'étude des phénomènes psychophysiologiques liés aux sensations, à l'optique, à la propagation des ondes et, à un niveau plus théorique, à l'étude des problèmes fondationnels de la mécanique et de la thermodynamique.

Comme le suggérait Russell, on peut trouver une proximité évidente entre ces travaux scientifiques et la pensée philosophique du monisme neutre chez Mach. Il serait intéressant, et bien que l'exercice demande une profondeur d'analyse et des références particulières qui ne pourront pas être exposées ici, de comparer la construction et le rôle des éléments sensoriels qui fondent le monisme neutre machien avec les objets d'études et les méthodes d'observation déployés par Mach dans ses premières approches scientifiques. L'idée même d'un *monde sensoriel* à la base de toute notre conceptualisation du monde se trouve déjà être suggérée dans ses recherches sur la physiologie des sens, qui l'ont par la suite amené à reconsidérer les concepts de la physique dans une perspective historico-critique. S'il ne nous est pas possible de rappeler le lien de tous ces travaux scientifiques avec le monisme neutre, nous pouvons néanmoins nous permettre de décrire plus précisément les quatre découvertes scientifiques qui apparaissent, ou sont rappelées, dans *L'Analyse des Sensations* et auquel Mach se réfère pour asseoir la compréhension de son monisme neutre.

1. Mach a insisté plusieurs fois dans ses œuvres, et plusieurs fois dans *L'Analyse des Sensations*, sur le fait qu'il n'avait pas la prétention d'être un philosophe : « Je ne suis qu'un scientifique [Naturforscher] et non un philosophe » [Mach, 1886], p.47.

2. En 1877 Mach publia un article sur les effets d'ondes liés aux chocs observés lors du déplacement supersonique d'un projectile. Ses recherches permirent de rapides développements dans l'étude des phénomènes supersoniques. En découla la définition du « nombre de Mach » à savoir le rapport de la vitesse d'un projectile sur la vitesse de propagation du son.

3.2 recherches physiologiques et monisme neutre

Le contenu scientifique de *L'Analyse des Sensations*, qui peut être découpé en quatre parties distinctes, a pour vocation d'*analyser* des relations et des complexes de sensations qui sont habituellement pris dans les sciences de manière agrégés et qui, une fois décomposés, permettent une meilleur intelligibilité des phénomènes ; une meilleur appréhension du sens, ou du non-sens des concepts tels que le « moi », le « corps », « l'esprit », le « mouvement » ou encore « l'espace »³.

3.2.1 L'effet Doppler

Mach a commencé sa carrière de physicien en s'intéressant à l'effet-Doppler qui s'applique à des phénomènes optiques et acoustiques. Cet effet, dégagé par Doppler, indiquait que la teinte d'une couleur ou que la tonalité d'un son pouvaient varier (c'est-à-dire avoir des fréquences plus basses ou plus hautes) si la source lumineuse ou l'origine de l'onde sonore étaient en mouvement par rapport à un observateur. Le cas le plus classique de cet effet est le son différent que l'on perçoit lorsqu'une sirène de voiture s'approche ou s'éloigne. A cet effet s'opposait celui de la « conservation de la période » d'une onde. Les deux effets mis bout-à-bout semblaient indiquer une impossibilité de la mathématisation du phénomène.

Pour répondre à ce problème, Mach inventa une solution qui, selon les termes de Ratliff, devait constituer « la première expérience psychophysique ». Mach ne disposait en effet d'aucun moyen pour pouvoir mesurer la fréquence des ondes. Le seul instrument à sa disposition était le corps humain qui percevait de façon sensible mais subjective les effets de ces phénomènes physiques. Il inventa alors une machine rotative à sifflement qui était relié à une des oreilles de l'observateur par un tube lié à la source d'émission, qui devait donc conserver la hauteur du son. De l'autre oreille, qui n'était pas reliée au tube, l'observateur pouvait avoir la sensation de la variation de la hauteur du son produite par le mouvement de la source d'émission. Ainsi, comme le note justement Monnoyer, « l'observateur "vérifiait"-il sur lui-même un fait physique mathématiquement contrôlé, et en même temps

3. Les descriptions qui suivent s'inspirent du résumé des découvertes de Mach que nous retrouvons dans [Monnoyer, 1996] et [Ratliff, 1970]

son sens auditif était affecté non plus par une source stationnaire, mais par la sensation corrélative du mouvement »⁴.

De cette première expérience nous voyons déjà le lien très étroit entre la physique et la physiologie des sciences qui permettent pour Mach d'expliquer la relation de l'observateur avec ses sensations dans deux dispositions différentes. L'observateur a en effet la sensation simultanée de la variation de la hauteur d'un son et de sa stabilité. Pour construire, par conséquent, un modèle physique qui prenne en compte objectivement l'un et l'autre des phénomènes, il était nécessaire pour Mach de considérer *en même temps et simultanément* que ces deux effets, ces deux sensations. Il fallait voir que ces complexes de sensations différents, vus et conceptualisés de manière indépendantes, provenaient en fait d'une même et unique réalité sensorielle. La sensation n'était pas dédoublée, puisque la source d'émission était toujours unique. C'est seulement que les complexes de relations dans laquelle elle intervenait étaient organisés de façon différentes.

3.2.2 Sensation auditive et mouvement absolu

Mach a aussi analysé le rôle dans la sensation des canaux semi-circulaires de l'oreille. Dans des expériences qui s'intéressaient à la sensation de l'accélération et du mouvement rotatif, Mach a imaginé un prototype de centrifugeuse – « une sorte de chaise gigantesque (4x4 m) basculant sur trois axes » – pour prouver que nous ne sommes pas sensibles à la vitesse de rotation lorsque celle-ci est constante. L'explication physique de ce phénomène est que, lorsque la chaise effectue une rotation constante, le fluide qui remplit les canaux semi-circulaire de l'oreille exerce une pression constante sur ses récepteurs et aucune information de variation n'est transmise au système nerveux. Il n'y a alors pas de sensation du mouvement uniforme⁵.

Le prolongement des réflexions de Mach à partir de cette expérience a eu des répercussions considérables dans sa conception de la physique. Ce qui était en fait démontré ici est que nous n'avons pas la sensation d'un mouvement absolu (em-

4. [Monnoyer, 1996], p.XII

5. Cette expérience fut menée dans des conditions similaires et à peu près au même moment par Josef Breuer, et démontré plus précisément ensuite par Ewald [Boring, 1942].

barqué dans la centrifugeuse, nous ne pourrions pas avoir la sensation de tourner quand bien même un observateur nous verrait tourner).

Cette dynamique relativisée de la perception du mouvement l'invita à remettre en cause la notion de masse mise en avant par Newton. Il indiqua que la notion de masse ne pouvait avoir qu'une définition conventionnelle et qu'il ne pouvait donc pas y avoir de notion d'espace et de temps absolus. Chaque dynamique entre les corps physiques, chaque mouvement, doit être ramené à une observation particulière et sensorielle de ces mouvements. Il n'y a par conséquent pour Mach que des *mouvements relatifs*.

On retrouve cette idée exprimée de façon encore plus claire dans sa critique du « seau de Newton »⁶ qui inspira un des principes de la relativité d'Einstein, appelé « Principe de Mach »⁷.

Monnoyer voit dans cet épisode le début de la suspicion de Mach en direction de catégories absolues du temps et de l'espace. La « décantation critique » de Mach, insiste-t-il, liée à cette « décantation expérimentale » était pour le savant viennois de la plus haute importance « puisqu'elle s'attaquait aux concepts et à leur emploi domestique » par les scientifiques.

3.2.3 Les bandes de Mach

Les deux découvertes suivantes reposent sur des exigences similaires de *dépendances* – et de ces dépendances découlent à la fois l'idée de monde sensoriel *primordial* et *unifié*, et celle de *connexion* des éléments qui permet de comprendre qu'il y ait des niveaux de relations différents (le mental, le physique, le géométrique,

6. L'expérience de Newton était sensé pouvoir prouver l'existence d'un espace absolu. Il montrait que lorsqu'un seau rempli d'eau, qui est accroché à une corde enroulée sur elle-même, se désentortille, on peut voir à ce moment la surface de l'eau se creuser. Le mouvement du seau ayant un caractère absolu agit par conséquent pour Newton directement sur l'eau et l'entraîne dans son mouvement. Pour Mach, ce mouvement n'était que relatif puisque si l'on faisait tourner l'univers autour du seau, la surface du liquide tournerait de la même façon que dans l'expérience de Newton.

7. Le principe de Mach énonce que la totalité des masses de l'univers sont responsables de l'inertie d'une masse particulière. Einstein, qui a repris à son compte et amélioré cette intuition, a plusieurs fois mentionné l'influence de Mach sur sa propre physique. Pour la relation complexe qui liait les deux hommes *cf.* entre autres [Feyerabend, 1987]

le physiologique, etc.). En effet, Mach aboutit chaque fois dans les conclusions de ses recherches à l'évidence suivante : notre accès le plus simple et le plus sûr, parce que le plus direct, au monde est la sensation. Les sensations sont le seul substrat à partir duquel une conception du monde peut émerger. De façon évidente dont il nous est donné, ce monde est unifié : lorsque nous *sentons*, nous ne faisons pas de distinction préalable entre les sensations. Nous sentons un ensemble unifié. Lorsque ce monde est ensuite décomposé dans l'analyse scientifiques en mouvements, corps, pensées, idées, choses, etc., chacun de ces éléments conceptuels provient de cette même origine homogène. De sorte qu'il doit exister un lien logique ou une connexion descriptible entre eux.

Mach a commencé par remettre en cause la vision de Helmholtz pour qui l'appareil sensitif (les yeux, les oreilles) était organisé de telle sorte qu'il pouvait capter la *matérialité* de la sensation. Une oreille fonctionne, pour Helmholtz comme un réceptacle d'ondes sonores (elle « vibre comme une harpe ») ; elle est adaptée à la « matière » de la sensation.

Il n'y a, au contraire, pour Mach aucune adaptation, aucune conformité de l'œil ou de l'oreille *vers* la sensation ; il y a plutôt un parallélisme qui provient de la dépendance des éléments les uns aux autres. Ceux-ci peuvent tout aussi bien apparaître de façon physique que mentale, tout ce que l'on peut, d'après eux, juger est leur interdépendance.

En étudiant les relations entre la perception (espace physiologique) et la distribution spatiale (espace géométrique) de surfaces de couleurs, il démontra l'existence de certains « illusions d'optiques » telles que « les bandes de Mach ». Selon cette illusion, nous sommes censés voir à la frontière du changement entre deux couleurs d'autres couleurs, ou une dégradation, qui ne sont pourtant pas physiquement présentes dans la figure qui nous est présentée.

Pour expliquer le phénomène, Mach explique que des lieux contigus de la rétine peuvent être très diversement excités selon les espaces et l'intensité qui les relie avec la source lumineuse et qui peuvent, de proche en proche s'inhiber et donner une distribution spatiale de la couleur qui n'est pas celle de l'espace géométrique. Les sites géométriques et les contours des couleurs, les lieux de perception de la rétine, et les « ratios » d'excitation des courants neuro-électriques sont *trois systèmes* qui organisent de façon indépendante la relation avec leurs éléments sensoriels. Mais

les couleurs présentes dans l'espace géométrique, ce que la rétine voit, et ce que le système nerveux transmet, sont des éléments fonctionnellement dépendant les uns des autres. « *Il n'y a donc pas trois sortes d'objets, mais trois niveaux de connexions pour une seule réalité* »⁸.

3.2.4 Sensation de l'espace

De la même manière, Mach remarqua que les sensations d'espace et de temps n'étaient pas reliées à un mécanisme ou à un organe de perception ou de reconnaissance propre. L'espace géométrique et l'espace temporel seraient liés à notre espace physiologique. Nos représentations de l'espace et du temps ne seraient, pour Mach, que des « valeurs locales physiologiquement dépendantes de nos intérêts »⁹. En parcourant l'espace et le temps, nous créons un réseau « hétérodome » de formes qui servent ensuite à nous orienter. La connexion entre l'espace géométrique et l'espace physiologique est ici articulée de manière évidente. Elle nous rappelle encore qu'existent différents niveaux d'organisation – *e.g.* « la localité de l'objet par rapport à d'autres objets (dans l'espace géométrique) n'est pas la même que cette localité de l'objet par rapport à nous » –, et que ceux-ci sont encore pourtant tous dépendant les uns des autres parce qu'ils émergent, à l'origine, des mêmes éléments.

3.2.5 Les éléments sensoriels : physiques ou physiologiques ?

En fin de compte, Russell a sûrement eu raison de voir que le monisme neutre de Mach avait un lien relativement étroit avec ses réflexions scientifiques. Mais, si l'on devait définir une discipline d'influence, il faudrait certainement plutôt partir de la physiologie des sens que de la physique. Et, pour être tout à fait exact, qualifier l'origine disciplinaire de la philosophie machienne est un exercice qui, s'il veut être strict et définitif, en devient alors nécessairement vain. Car, comme le suggère Mach, fort de sa position moniste, il ne devrait y avoir aucune « frontière » entre

8. [Monmoyer, 1996], p. XV

9. *Ibid*, p. XVI

les disciplines scientifiques. Des réflexions philosophiques, psychologiques, ou physiques sur les sensations font intervenir des concepts qui, *in fine*, correspondent aux mêmes éléments de sensations. Ainsi on ne peut considérer le travail de Mach dans des frontières bien définies. Nous voyons bien, en effet, que dans les travaux scientifiques issus de *L'Analyse des Sensations*, ces frontières sont partout transgressées et l'approche de Mach se soustrait alors à une qualification simple et univoque. Il parlait lui-même pour sa propre orientation de « physique phénoménologique », que nous pourrions aussi compléter par le nom de « philosophie physique ».

Nous pourrions croire que cet essai de labellisation de l'approche machienne est futile, qu'il ne précise en rien le contenu de ces travaux. Mais en réalité, lorsque Russell qualifie l'approche machienne de *physicienne* il est important de comprendre qu'il vise en cela à défendre que les recherches de Mach dépendent d'une certaine méthodologie – la physique tout autant que la psychologie sont des méthodologies d'approche avant d'être les sciences d'un objet. Or l'approche de Mach n'est pas physicienne, elle est a-disciplinaire, ou sous-disciplinaire : elle essaye de définir une nouvelle méthodologie unifiée pour l'analyse des sciences en général. Par conséquent, faire correspondre le projet de *L'Analyse des sensations* à une généalogie strictement physique est erroné et manque indéniablement de prendre en compte le véritable objectif de Mach ¹⁰.

3.3 L'analyse des sensations

L'Analyse des sensations n'est de toute évidence pas la seule œuvre de Mach qui contienne des réflexions s'apparentant au monisme neutre, pas plus que le recueil des *Essais d'Empirisme Radical* ne constitue l'unique référence moniste neutre chez James. On retrouve déjà dans *La Mécanique* ¹¹, et certainement aussi dans ses analyses historiques précédentes, un corps de questionnements qui fait écho aux inquiétudes soulevées par *L'Analyse des sensations* ¹², ainsi qu'une permanence des positions déjà soutenues auparavant. Mais, et Russell l'aura bien remarqué, *L'Analyse des sensations* peut légitimement être considérée comme l'ouvrage qui

10. Cf sur ce point, ch.5.3.1

11. [Mach, 1883]

12. cf. sur ce point, partie 1.4

théorise véritablement le monisme neutre parce qu'il ne se concentre essentiellement, contrairement aux précédents ouvrages où elle n'est proposée que comme une perspective, qu'à l'analyse du cœur de ce monisme neutre : les sensations.

Par conséquent, nous commencerons, et nous ne nous limiterons presque exclusivement, qu'à l'étude de ce seul ouvrage, en rappelant toutefois lorsque cela semble nécessaire, la filiation des idées qui y sont développées avec d'autres réflexions qui ont été menées plus en profondeur dans ses précédents ouvrages.

Nous en reprenons donc la lecture là où nous l'avions laissée avec Russell, c'est-à-dire au moment où le monisme neutre de Mach nous apparaissait sous la forme d'un système construit qui serait *né* de la physique. Cela implique, pour rester dans le vif de l'exposition du système, de commencer par la fin, autrement dit par le chapitre XIV (*De l'influence des recherches précédentes sur les conceptions de la physique*)¹³, qui résume en une pensée systématique les points conclusifs des chapitres précédents. Les positions qui y sont exprimées semblent effectivement bien correspondre à un *monisme neutre* dans un sens très analogue à ce qu'entendait Russell.

L'intervention des *éléments* ou des *sensations* chez Mach – nous prendrons soin par la suite de distinguer ces deux termes qui pour l'instant peuvent être compris sous la même acception – a un rôle fondateur. Son but n'est pas d'établir une réalité sous-jacente, derrière le mental et le physique, mais bien plutôt d'*indiquer* un rapport au monde. Connaissant l'aversion de Mach à reconnaître une quelconque réalité dans les atomes, qu'il considérait comme un concept économique ne possédant aucune valeur naturelle ou réelle, il serait en effet difficile d'expliquer sa défense des sensations comme des éléments primordiaux et *a priori*.

Les éléments ne sont en réalité premiers que parce qu'ils sont, dans un ordre de développement de la connaissance, ceux qui positivement nous sont donnés en premier.

Développer une version scientifique du monde qui commencerait par un monde d'objets physiques, ou inversement par une conscience qui détermine progressivement son monde environnant, débouche selon Mach sur deux erreurs fondamen-

13. Il s'agit de l'avant dernier chapitre, le dernier étant consacré à une réponse aux critiques et aux commentaires que l'IJuvre a pu susciter.

tales : d'une part, de telles analyses se situeraient à un niveau déjà trop avancé de conceptualisation, en supposant des entités physiques ou mentales déjà rationalisées, et d'autre part, en s'établissant ainsi, elles se positionnent d'emblée dans un système nécessairement dualiste où apparaissent, et quand bien même elle seraient subsumables l'une dans l'autre, les catégories du « monde » et de la « conscience ». Le fossé qui s'étend alors de fait entre ces deux catégories n'est pour Mach qu'une erreur, et une erreur de temporalité : en prenant pour première telle ou telle catégorie, on établit de fait un ordre d'apparition, c'est-à-dire une hiérarchie, entre les entités de la connaissance. Il faut bien comprendre ici que pour Mach la délimitation d'un espace catégoriel, par exemple le *physique* ou le *mental*, va directement de pair avec la mise en place d'une temporalité, à comprendre comme *ordre d'apparition*, de ces catégories. L'une *engendre* l'autre, qu'elle lui soit consubstantielle ou non, et elle sera par conséquent temporellement considérée comme première.

Le seul moyen d'éviter ces confusions et d'éradiquer les problèmes que peuvent créer ces catégories, et plus généralement le dualisme, serait de reconnaître que ces espaces catégoriques ont des aspects communs, ou plus précisément des relations communes, et qu'ils n'apparaissent pas l'un après l'autre, mais *simultanément* dans nos sensations :

« Quel profit la physique peut-elle tirer des recherches précédentes ? D'abord un *préjugé* largement répandu est écarté, et avec lui une *barrière* est abolie. Il n'y a pas de fossé entre le psychique et le physique, – il n'y a pas de *dedans*, ni de *dehors* –, pas de sensation à laquelle correspondrait à l'extérieur un objet différent d'elle. Il n'existe qu'*une seule sorte d'éléments* dont se compose ce qu'on présume être le dedans ou le dehors : ces éléments ne sont précisément au-dedans ou au-dehors que d'un point de vue temporaire. Le monde sensoriel appartient *simultanément* au monde physique et au monde psychique. »

Une des principales préoccupations de Mach dans l'analyse des sensations était de pouvoir dresser un cadre conceptuel efficient pour n'importe quel type de recherche scientifique. Plus encore, son idéal était de préparer la voie à une unification des sciences, à savoir un mode de recherche qui ne supposerait pas l'existence d'objet d'analyses qui, de par leur natures différentes, imposeraient des disciplines scientifiques différentes et dont les frontières correspondraient aux frontières entre ces objets :

« De la même façon que, si nous étudions le comportement des gaz en ne tenant pas compte des variations de température, nous obtenons le loi de *Mariotte*, et qu'en tenant compte expressément de celle-ci, nous obtenons celle de *Gay-Lussac* – ; de même faisons-nous de la *physique*, au sens le plus large du mot, aussi longtemps que nous examinons les connexions dans le monde sensoriel *en ne tenant pas du tout compte de nos corps*, mais nous faisons de la *physiologie ou de la psychologie des sens*, dès lors que nous avons principalement en vue *ce dernier*, et tout spécialement *notre* système nerveux. Le corps de chacun d'entre nous est une partie de ce monde sensoriel comme n'importe quelle autre : la frontière entre le psychique et le physique n'est jamais d'*ordre pratique*, et elle est *conventionnelle*. Si à des fins scientifiques plus élevées, nous considérons cette frontière comme inexistante et si toutes les articulations perçues comme étant d'*égale valeur*, alors de nouvelles voies ne peuvent manquer de s'ouvrir à la recherche. »

Plus bas, il poursuit :

« Les conceptions fondamentales des hommes se forment, selon une mesure naturelle, par l'adaptation à un cercle de pensées et d'expériences plus ou moins large. Au physicien suffit peut-être encore l'idée d'une matière fixe, dont la seule modification réside dans le mouvement, dans les transformations locales. Le physiologue et d'une certaine manière le psychologue ne peuvent rien entreprendre à partir d'une telle chose. Pour qui pense cependant à la réunion des sciences en un tout, il lui faut se mettre à la recherche d'une représentation cohérente dans tous les domaines. »

Les prérogatives pour aboutir à cette science unifiée sont, d'abord, une méfiance vis-à-vis des concepts scientifiques supposés comme absolus ou, et cela est d'ailleurs paradoxal¹⁴, une méfiance vis-à-vis des concepts qui souhaiteraient transgresser,

14. Le paradoxe en question : Mach souhaite ouvrir les frontières disciplinaires en reconnaissant leur parenté commune (les sensations) et leurs articulations d'égaies valeur. Mais il ne souhaite pas voir s'appliquer des concepts du physique au psychique (les atomes par exemple), parce qu'il considère qu'il existe des complexes *particuliers* d'éléments sensoriels qui agissent strictement et uniquement dans ce cadre. Cette particularité doit se fonder sur un élément qui permet la différenciation ! On ne peut pas à la fois vouloir *égaliser* (harmoniser) et *particulariser* les complexes de sensations. Les particulariser correspond, finalement, à faire et délimiter des ensembles, à permettre une connaissance par économie d'ensemble. Mais à quoi correspondent ces ensembles ? A un arrangement *particulier* des relations ? Mais les relations ne semblent pas être particulières, elles semblent seulement *être*. Alors dès que l'on particularise, qui serait donc un acte de connaissance, cela signifie-t-il que l'on dénature, que l'on dégénère ? Tout acte de connaissance

au sens de *dépasser*, leur cadre scientifique d'application. " Atomes " " molécules " et " pensées " ne sont rien d'autre que des conventions pour Mach, des symboles " économiques ", et doivent par conséquent être reconnus comme tel et ne jamais être substantialisés.

« Si déjà la "matière" ordinaire peut être regardée comme un symbole de pensée très naturel, réservé par elle inconsciemment pour un complexe relativement stable d'éléments sensibles, cela doit valoir plus encore pour les atomes et les molécules hypothétiques autant qu'artificiels de la physique et de la chimie. Il ne *reste* à ces éléments que la valeur qu'on leur attribue au service du but particulièrement limité qui est le leur : au demeurant, ce sont là des symbolisations économiques de l'expérience physico-chimique. Mais comme pour des symboles de l'algèbre, il ne faut pas attendre de ces dernières d'avantage que ce que nous y avons mis, c'est-à-dire pas plus d'éclaircissement, ni de révélation que n'en donne l'expérience *même*. Déjà, dans le domaine propre de la physique, nous prenons garde à ne pas surévaluer nos symboles. Bien moins encore ne réussira à s'emparer de nous la pensée monstrueuse de vouloir se servir des atomes pour expliquer les processus psychiques. A cet égard, les atomes ne sont que des symboles pour *ces* complexes même que nous trouvons dans les domaines plus étroits de la physique et de la chimie : les complexes particuliers d'éléments sensoriels ».

Ces complexes *particuliers d'éléments sensoriels* sont importants. Ils préfigurent déjà la construction d'un système théorique dont nous n'avons pour l'instant entrevus que la surface émergée. La pensée machienne invite d'abord à une déconstruction salvatrice des frontières des disciplines scientifiques et des concepts qu'elles contiennent. C'est ce qu'avait bien vu Russell en démontrant que le monisme neutre visait à une application particulièrement rigoureuse de la parcimonie occamienne. En revanche, il ne nous renseignait pas, en tout cas pour Mach, sur la raison de cette démarche qui est pourtant très explicite. Mach confirme sans dé-

est dégénératif puisqu'il brise la neutralité des éléments et des sensations. Et qu'est-ce qui nous empêche, pour revenir sur cette question, d'appliquer un concept particulier à deux endroits différents qui nous semblent analogues ?

On retrouve aussi ce paradoxe dans l'idée d'une économie de la pensée chez Mach : l'économie est à double tranchant : elle permet, par association d'éléments communs, ou par la reconnaissance de structures comparables, d'améliorer l'efficacité et la quantité de nos connaissances. Mais ce faisant, elle cristallise des concepts économiques qui ne sont que des conventions, mais auxquels nous confions pourtant une réalité tangible.

tour dès l'amorce de son *Analyse des Sensations* sa volonté de réunifier les sciences ou de leur donner une perspective heuristique via une réflexion sur leur objet fondamental commun que sont les complexes de sensations.

La justification d'un retour au *monde des sensations* n'est pas explicitée dans ce dernier chapitre ; elle est supposée. Lorsque Russell réfléchit aux systèmes des monismes neutres, il s'attaque déjà à un système qu'il considère comme entier et finalisé. En montrant dans ses objections l'instabilité et les incohérences de ces systèmes il ne pose pas la question – certainement parce qu'il la trouve évidente et qu'il a déjà adopté une position similaire – par laquelle une analyse du monisme neutre devrait pourtant commencer : pourquoi les sensations (ou l'expérience) doivent-elles être à la base de ces systèmes ? Qu'est-ce qui légitime leur primauté dans l'analyse ?

Pour répondre à ces questions, il nous faudra expliquer l'évolution de la pensée de Mach mise en relation avec ces travaux scientifiques. Mais admettons pour l'instant que les sensations doivent être prises comme données fondamentales. Russell a, à notre avis, bien remarqué aussi, après cette présupposition, que ces sensations baignaient à la fois dans le physique et dans le mental ; que le physique et le mental étaient constitués *simultanément* des *mêmes* éléments, et que ceux-ci se trouvaient dans un « arrangement » différent, pour utiliser la terminologie russellienne, ou dans des « articulations » différentes, selon qu'ils sont considérés dans l'ordre mental ou dans l'ordre physique. Mach dirait pour sa part qu'il y a une *particularisation* des complexes d'éléments sensoriels. Rien ne nous est dit cependant chez Russell sur la formation et la nature de ces complexes d'éléments. De sorte que, si nous voyons bien et de façon évidente que la version que propose Mach est résolument moniste¹⁵, rien ne permet pour autant de le qualifier de neutre.

La neutralité chez Russell se référerait au refus de placer une priorité du physique sur le mental ou inversement, par l'introduction d'une monade plus primordiale qui n'a aucune inclinaison vers l'un de ces deux états. Mais il ne peut y avoir

15. « Si nous décomposons l'ensemble du *monde matériel* en *éléments* qui seraient aussi *en même temps* des éléments du *monde psychique* – ceux qu'en tant que tels on nomme sensation –, et si de plus nous envisageons la recherche de la liaison, de l'articulation, de la dépendance mutuelle de ces éléments *identiques dans tous les domaines* comme la seule tâche de la science, nous pouvons nous attendre à ériger une conception *moniste*, et nous débarrasser de ce dualisme dommageable et fourvoyant ».

véritablement de neutralité que lorsque la nature des éléments sensoriels sera pleinement révélée. Or, de ce chapitre conclusif (XIV), la seule neutralité à laquelle aspire Mach est une neutralité disciplinaire, épistémologique – bien plus faible que ce que ne semble suggérer Russell dans son chapitre sur *Le Monisme Neutre*. Chez Mach, le désir de supprimer les « frontières » entre le physique et le psychique n'est justifié que du point de vue de la recherche scientifique. Il ne descend, au point où nous l'envisageons pour l'instant, pas jusqu'à un niveau ontologique. Pour statuer de la neutralité des éléments sensoriels, il faut donc avant tout comprendre quelle est la nature que leur assigne Mach.

En s'appuyant maintenant plus profondément sur le reste de l'œuvre, notre prochaine étape sera donc de reprendre plus précisément chacun des points centraux qui ont été évoqués ici : l'unification des sciences, l'économie de la pensée et la convention, la question de savoir pourquoi les sensations sont situées à la base du système, et enfin, quelle reconstruction est possible à partir de ce système d'éléments sensoriels.

3.4 Les caractéristiques du monisme neutre machien

3.4.1 Le projet initial de Mach : l'unification des sciences à travers une analyse des sensations

L'Analyse des Sensations, contrairement à ce que de nombreux commentateurs présentent, n'est pas une tentative de créer une vision scientifique du monde sur les sensations ou les perceptions. Le but premier de Mach est, comme le note très justement P. Frank, une *unification des sciences* et une élimination de la métaphysique : « The phrase "built of perceptions" is in Mach's eyes not in any sense a statement concerning a property of the real world, but only a useful means for the unification of science and the elimination of metaphysics ». En revanche, et cette fois-ci contrairement à ce qu'avance P. Frank, l'unification des sciences chez Mach

n'est pas équivalente à une présentation économique de la science. L'économie de pensée procède méthodologiquement de l'objectif d'unification mais elle n'est pas conçue aussi fortement que ce dernier comme un but épistémologique¹⁶.

L'ouverture de *L'Analyse des sensations* commence par une réhabilitation de la physiologie des sens par rapport à la physique : « si nous considérons que la physique, en dépit de son développement considérable, n'est qu'une *partie* de l'ensemble plus vaste de la connaissance, et qu'avec ses moyens intellectuels propres, conçus à des fins *spécifiques*, elle ne peut aller au bout de cette matière. [. . .] La physiologie des sens peut non seulement poursuivre séparément son évolution, mais apporter à la physique elle-même une contribution notable ». Dès l'amorce, les frontières sont brisées. Le projet de Mach est établi : réunifier la physique et la physiologie dans une analyse des sensations. Mais pas seulement. Il s'agit, dans un cadre qui dépasse cette complémentarité de la physique et de la physiologie, d'établir des bases saines pour toutes les sciences. Mach évoque d'ailleurs dans ce chapitre introductif l'influence qu'il a reçue à la lecture des *Prolégomènes* de Kant. Le sens de son projet est d'ailleurs tout entier ramassé dans cette longue note autobiographique :

« J'ai toujours considéré comme une chance particulière que les *Prolégomènes à toute métaphysique future* de Kant, qui se trouvait dans la bibliothèque de mon père, me soit tombé très tôt entre les mains. (. . .) Deux ou trois ans plus tard, j'ai ressenti quel rôle stérile jouait la "chose en soi". Par un beau jour d'été en plein air, le monde m'est soudain apparu comme formant, avec mon propre Moi, *une seule* masse complexe de sensations, à la seule différence que cette complexité était plus grande que dans le Moi. (. . .) J'eus d'ailleurs un long et rude combat à livrer avant d'être à même de soutenir, dans le domaine scientifique qui était le mien, l'opinion acquise. En assimilant ce qui reste pleinement valable pour la physique, on adopte aussi forcément une dose importante de fausse métaphysique, que l'on peut séparer de ce qui doit être retenu, tout particulièrement, lorsque ces théories sont devenues courantes. Les conceptions instinctives héritées m'apparurent, elles aussi, avec une grande violence, et firent obstacle au projet que j'avais tracé. Ce n'est qu'en m'occupant à tour de rôle de la physique et de la physiologie des sens, ainsi que d'études de physique historique, que j'ai acquis une plus grande fermeté de ce point de vue, après avoir tenté en vain, dans mes leçons de psychophysique de résoudre l'antagonisme du physique et du psychique en une sorte de monadologie. Je n'aspire pas au titre de philosophe. Je

16. [Frank, 1970]

désire seulement prendre en physique une position que l'on ne soit pas contraint d'abandonner dès qu'on passe dans le domaine d'une autre science, puisque l'ensemble des sciences doit constituer un tout ».

Tout a été dit. D'abord, la préhension naïve d'un monde sensoriel unifié et étendu qui supporte notre réalité conceptuelle. Ensuite la difficulté, tout autant que la nécessité, de parvenir à dire et à décrire ce monde à cause de l'accumulation de concepts sclérosés issus de la métaphysique et de la science. Et enfin la certitude de devoir, à travers une application conjonctive de plusieurs sciences qui outrepassent leur limites disciplinaires, se diriger vers un objectif d'unification des sciences. Il s'agit pour Mach d'adapter les moyens, les méthodes scientifiques, à leur objet. Le monde étant, en tout cas de la façon dont il nous est possible de l'atteindre originellement, une unité sensorielle qui se déverse ensuite dans des complexes particuliers de sensations, la science devrait alors être, dans ses fondements, unifiée et spécialisée ensuite dans les ramifications qui s'appliquent à ces complexes particuliers.

3.4.2 La méthode de progression, le premier pas, la déconstruction : économie de pensée et convention

L'économie de pensée possède une place particulière dans la philosophie de Mach. Loin d'apparaître pour la première fois dans *L'Analyse des sensations*, le concept d'économie de la pensée remonte selon Mach à 1861, alors qu'il présentait dans ses cours à l'université, mais il apparaît très fréquemment à plusieurs reprises dans ses écrits ultérieurs¹⁷.

Dans *L'Analyse des sensations*, le concept d'économie de pensée a déjà atteint une imposante maturité. Il se développe dans deux directions symétriquement opposées, l'une constructive, l'autre destructive.

Du côté de la construction, un terme scientifique tel que « atome » ou « chaleur » permet de résumer une partie de la complexité du monde en un concept simple.

17. [Mach, 1910], On the economical function of physical theory, [Mach, 1883], [Mach and McGuinness, 1986], [Mach, 1908]

Notre intelligibilité du monde passe donc nécessairement par la construction de concepts scientifiques économiques : « mis à part la collection d'autant de faits que possibles dans une forme synoptique, les sciences naturelles ont encore un autre problème qui est aussi économique en sa nature. Elle doit résoudre le plus de faits complexes dans le moins et le plus simples nombre de faits que possible. C'est ceci que nous appelons expliquer »¹⁸.

Cette généralisation a cependant les défauts de ses qualités. En construisant des entités économiques conventionnelles mais utiles, le risque est de cristalliser ces entités, de les réifier, et d'adopter une conception du monde où ces substituts économiques sont pris en tant que tels pour des réalités *en soi*. Par exemple, le « Moi » ou le « corps » sont formés dans un premier temps parce qu'il nous semble y avoir une certaine constance, une stabilité, qui est observable à tout moment. Cette continuité du Moi n'est pour Mach qu'une illusion causée par la lenteur de sa transformation. Il en va de même pour le corps. Ce Moi et ce corps ont une utilité pratique concède Mach, mais ils ne sont en aucun cas des catégories absolues, « le Moi ne peut en aucun cas être sauvé » dit la célèbre maxime de Mach ; il ne peut être sauvé en tant qu'unité indivise et indépendante. Le scientifique se doit, tant qu'il utilise ces catégories, de toujours les considérer comme des ensembles transitoires d'éléments plus profonds. Le premier chapitre de *L'Analyse des sensations*, « Remarques anti-métaphysiques », consiste précisément à utiliser pour sa fonction de déconstruction l'économie de la pensée. Puisque le Moi et les corps sont des concepts économiques, ils ne peuvent en aucun cas être les objets premiers de la science. Il faut les considérer comme des principes économiques c'est-à-dire construits et en l'occurrence, aussi, déconstructible. Mais une fois que l'on reconnaît que ces entités conceptuelles ne sont pas les éléments premiers de la science, quel est alors le substrat plus général et plus complexe qui les compose et comment peut-on y aboutir ?

18. « besides the collection of as many facts as possible in a synoptical form, natural sciences has yet another problem which is also economical in nature. It has to resolve more complicated facts into as few and as simple ones as possible. This we call explaining ».

3.4.3 Pourquoi les sensations à la base du système ?

La réalité sous-jacente à nos concepts économiques ne peut se révéler que lorsqu'on observe des transformations des états qui devraient les constituer. On se rend compte par exemple de l'instabilité du « Moi » que lorsqu'il est troublé dans son apparente unité : « C'est précisément ce qui dans le corps et dans le Moi est changeant qui met en branle la volonté. Et ce n'est qu'alors que les parties constitutives du complexe se manifestent comme des propriétés. »

Ces propriétés sensorielles ne sont pas l'apanage d'un individu. Le rouge, le sucré, l'ambré, le strident sont des qualités communes à de nombreuses entités. Ils sont ce que l'on perçoit en premier, de façon d'abord enchevêtrée. Puis, d'une multiplicité de couleurs, de formes et d'odeurs apparaissent peu à peu certains complexes. De ces complexes-là nous dégageons ensuite des entités plus conceptualisées, que l'on a dénommées : un objet, une pomme, un sentiment, l'angoisse, un acte, l'agression. Mais le processus de reconstruction est en réalité un problème autrement plus compliqué puisqu'il doit indiquer comment les complexes de sensations se lient entre eux et s'organisent. Nous y viendrons dans le point suivant.

Toujours est-il que, pour Mach, le point le plus *bas* que nous pouvons atteindre est celui des *éléments* qui surgissent derrière ces complexes. Nous pouvons avoir conscience de façon très directe de ce monde d'éléments dans des cas très précis, qui seront d'ailleurs très similaires à ceux de James. Mach utilise souvent des références issues de l'enfance où la rencontre naïve avec la nouveauté du monde (par les sens) nous dispose dans cette appréhension directe et non-encore conceptualisée des éléments du monde. Les états psychologiques comateux, d'endormissements, liés à des maladies psychologiques ou à l'utilisation de psychotropes peuvent aussi nous remettre en contact avec cette réalité. Il existe aussi enfin les situations de crises, du Moi, du corps, ou plus généralement des concepts que l'on tenait pour stables, qui font entrevoir que les entités unitaires sont en réalité des complexes changeants.

Le système complet est résumé par Mach dans le passage suivant : « Les couleurs, les sons, les températures, les pressions, les espaces, les temps, etc., forment entre eux des connexions multiples et variées, et ils sont eux-mêmes associés à des états d'âme, des sentiments et des volitions. De ce réseau émerge ce qui est

relativement plus solide et plus stable, qui s'imprime dans la mémoire, et qui s'exprime dans la langue. Se manifestent tout d'abord, comme étant relativement plus stables, parce qu'ils sont liés (fonctionnellement) au temps et à l'espace, les *complexes* de couleurs, de sons, de températures, etc., de sorte qu'on leur attribue des noms particuliers, et qu'on les désigne comme des *corps*. En aucun cas, toutefois, ceux-ci ne sont absolument stables ».

Il est à noter ici que les *éléments* que Mach supposent être les derniers points que l'on pourrait atteindre dans notre connaissance peuvent tout à fait se passer d'avoir une valeur ontologique. Ils n'en demeurent pas moins pour lui *significatifs* au sens où le fait de les supposer leur confère une valeur heuristique suffisante pour qu'ils soient considérés comme des abstractions utiles pour la recherche scientifique en général¹⁹.

3.4.4 Reconstruction du système par les complexes d'éléments sensoriels

Avant de rentrer directement dans le système ou processus de reconstruction machien, il est nécessaire de faire un détour que nous prolongerons dans le dernier chapitre sur l'origine de la pensée de Mach à propos de la physiologie des sens.

Mach peut être considéré comme un des héritiers les plus directs de la psychophysique. Cette branche de la psychologie expérimentale ou de la physique phénoménologique qui est née en Allemagne à partir de la seconde moitié du XIXe siècle avait pour objectif de représenter quantitativement les relations entre les sensations et les stimulations physiques qui en sont la cause. Des protagonistes de cette histoire, entre autres Herbart, Fechner et Helmholtz, sont utilisés à maintes reprises comme référence dans *L'Analyse des sensations* (le livre est d'ailleurs dédié à Herbart). Chez Fechner²⁰ on trouve par exemple un système mathématisé de la relation entre stimulation et sensation. Herbart, dont la *Métaphysique* fut d'une influence considérable en Allemagne et à Vienne lorsque Mach était encore

19. « Même si l'on considère ce processus comme le fruit d'une abstraction, les éléments ne perdent rien de leur signification ». *Ibid*, p.11

20. [Fechner, 1907]

étudiant, lui insuffla l'idée que « l'intuition de l'espace est liée à l'organisation des sens, et, conséquemment qu'il n'est pas justifié d'attribuer des propriétés spatiales à des choses qui n'étaient pas perçues par les sens »²¹. Cette idée sera à la base de la monadologie construite par Mach dans *La Conservation de l'Energie*²² dont la théorie moniste neutre de *L'Analyse des Sensations* est largement inspirée.

Depuis Herbart, et en passant par Fechner, la physiologie a toujours eu pour habitude d'analyser les sensations en termes d'unités logiques élémentaires. Chez Mach, les éléments, selon leurs connexions relatives, sont séparés en trois groupes : A,B,C; K, L, M et α , β , γ . Le complexe A, B, C représente les éléments couleurs, sons, odeurs, etc. sont posés comme les éléments réels, ou pour suivre la terminologie de Mach, comme des « corps ». Le complexe K, L, M représente les éléments qui constituent le corps humain. Enfin, le complexe α , β , γ représente les volitions, les souvenirs, les pensées, etc. Chaque complexe investit un espace qui est naturellement conçu comme séparé des autres (respectivement le monde matériel, le monde physiologique, et le monde mental). Ainsi, et pour donner un exemple de fonctionnement de ces éléments, le « Moi » est généralement localisé dans le complexe K, L, M et α , β , γ . Parfois on ne le limite d'ailleurs qu'au complexe α , β , γ . Mais il est en tous cas très clair qu'on ne pense pas un Moi comme appartenant au complexe A, B, C. Les éléments qui appartiennent au monde matériel, au monde physique, semblent en effet avoir des connexions évidentes entre eux, que l'on tente d'expliquer localement avec les lois de la physique, mais ils ne semblent pas appartenir directement au Moi.

Pourtant, et telle est la thèse de Mach, tous ces complexes d'éléments sont toujours *fonctionnellement dépendants*. Les éléments d'une table – comme sa taille et sa couleur – qui serait présente devant nous, autrement dit des éléments A, B, C, seront par exemple toujours dépendant de leur position par rapport à nos yeux, qu'ils soient proches ou loin, qu'ils soient vus de l'oeil gauche ou de l'oeil droit, etc., c'est-à-dire qu'ils seront toujours dépendants des éléments K, L, M. De la sorte, un Moi particulier peut tout à fait, dans la pensée de Mach, « être étendu au monde tout entier ». Le « Moi » précis que l'on vise lorsque, par exemple l'on

21. [Mach, 1910], p.88

22. [Mach, 1910].

parle d'un « corps malade » n'est en réalité qu'un expédient qui n'a qu'un rôle pratique – en l'occurrence, savoir que c'est sur le complexe K, L, M qu'il faut agir.

Il n'y a donc pas pour Mach de véritable frontière entre ces deux complexes d'éléments, pas d'intérieur (K, L, M) et d'extérieur (A, B, C) mais bien, au contraire, une *continuité psycho-physique* : « Sur cette voie, nous ne rencontrons pas le fossé entre corps et sensations, entre extérieur et intérieur, entre monde matériel et monde physique, que nous avons vu précédemment. Tous les éléments A, B, C. . . , K, L, M. . . s'agrègent en *une seule* masse cohérente, laquelle, si l'on touche à un quelconque élément, est mise en branle dans sa totalité, avec cette nuance qu'une perturbation dans K, L, M a des répercussions plus importantes et plus profondes que si elle a lieu dans A, B, C. Un aimant dans notre environnement immédiat perturbe les masses de fer qui lui sont proches (. . .) mais la section d'un nerf met en branle l'ensemble du système de ces éléments. Tout involontairement, ce rapport conduit à l'image d'une masse compacte, qui à certains endroits (dans le Moi) est plus dense ».

En conclusion, il apparaît clairement que le premier but de Mach est d'effectuer un rapprochement entre la physique et la physiologie des sciences (1) dans un cadre plus général qui dépasse ces deux disciplines : l'unification des sciences (2). Cette unification est rendue possible par la nature même du monde : unifié à travers les sensations (3). Au plus profond de ce monde unifié résident les éléments (A, K, α) qui se regroupent en des complexes de sensations qui ne sont que des arrangements particuliers d'une même réalité (A, B, C ; K, L, M ; α, β, γ) (4) Mais chacun de ces complexes, ainsi que les éléments qui les composent, est lié de façon fonctionnelle aux autres complexes (5).

Chapitre 4

James et les *Essais d'Empirisme Radical*

De la même manière que pour *L'Analyse des sensations* de Mach, les *Essais d'Empirisme Radical* constituent le point de référence du monisme neutre jamesien.

On mesure encore aujourd'hui avec difficulté tout l'impact que ces *Essais* ont eu sur la philosophie de leur époque, mais l'on sait pertinemment que ses idées et ses programmes se sont directement insérés dans les débats les plus profonds et les plus passionnés de la philosophie qui leur était contemporaine.

Alfred Whitehead, co-auteur des *Principia Mathematica* avec Russell, affirmait en 1925 dans ses *Lowell lectures* – repris dans *Science and the modern world* – que « James a balayé la scène des anciens accessoires, ou plutôt il a modifié du tout au tout l'éclairage » et que le chapitre 1 des *Essais*, « *La conscience existe-t-elle ?* », venait « clore la période ouverte par le *Discours de la méthode* de Descartes et inaugurerait en philosophie une nouvelle ère »¹.

Whitehead visait en particulier dans ce commentaire la remise en question par James du « je », de l'*ego* cartésien. Cette catégorie qui semblait jusqu'alors évidente n'était en effet pour James qu'une construction.

Sa critique remonte à une réflexion sur la psychologie, ou plutôt sur les bases sur lesquelles devait reposer la psychologie. Depuis ses *Principles of Psychology*, James essayait de déterminer des fondements stables sur lesquels l'étude de la pensée et de

1. Cette dernière citation provient d'un commentaire de la pensée de Whitehead dans [Garreta et Girel, 2005]

la conscience auraient pu s'établir. Nous verrons dans cette partie comment James, en prolongeant cette remise en question des principes de la psychologie a essayé dans les *Essais d'Empirisme Radical* de bâtir un « système » où la psychologie pourrait se définir un champ génétique qui ne repose plus sur des notions floues comme les « états mentaux » ou la « conscience », mais sur une *expérience pure*.

Le monisme neutre de James doit être compris dans cette perspective comme le système qui devait répondre, en partie, aux problèmes posées par les *Principles of Psychology*. Mais, et c'est ce que nous verrons dans une seconde partie, les *Essais* dépassent aussi largement ce cadre. Ils sont le début d'une véritable philosophie de l'expérience dirigée par une inquiétude épistémologique, celle des fondements et des possibilités d'établissement de la connaissance.

Nous commencerons par conséquent par faire un détour par le contexte dans lequel les *Essais* se sont insérés et développés, entre, principalement les *Principles of Psychology* qui les inspirent et le *Pragmatisme* qui les suit. On retrouve en effet sur cette période des thèmes récurrents qui parcourent la pensée de James – qui fut aussi le fruit de détours et de revirements –, et qui deviennent des exigences épistémologiques dans la construction de son monisme neutre. Ce sont en particulier les exigences de *continuité de l'expérience* et de *l'expérience des relations*, qui vont le distinguer de l'empirisme classique et rendre sa propre position « radicale ».

Ainsi, nous pourrons ensuite envisager de dégager la spécificité de construction du monisme neutre jamesien en considérant tour à tour les deux premiers essais – le plus important selon nous en ce qui concerne l'émergence du monisme neutre – à savoir : « La conscience existe-t-elle ? » et « Un monde d'expériences pures ». Pris dans cet ordre, ces deux essais montreront, de façon analogue à ce que nous avons indiqué chez Mach, d'abord la déconstruction, la position critique vis-à-vis des philosophies auquel James s'oppose, et dans un deuxième temps le système qu'il entend reconstruire à partir de cette critique.

4.1 Les *Essais* dans la trajectoire jamesienne

William James (1842-1910), personnalité aussi polyvalente que Mach, effectuait des recherches à la fois en philosophie, en psychologie et en physiologie. Il a étudié à l'école scientifique de Lawrence à Harvard puis à l'école de Médecine d'Harvard.

Au cours de sa carrière universitaire, il ne quittera pas les murs de cette école. D'abord assistant puis professeur de physiologie, il deviendra ensuite professeur de psychologie puis, finalement, de philosophie.

Son livre le plus célèbre est écrit en 1890 : les *Principles of Psychology*, oeuvre monumentale qui visait à asseoir le champ de la psychologie sur des bases scientifiques fermes et durables, et dont l'influence sur les générations futures fut considérable². James est souvent aussi reconnu en tant qu'un des pères fondateurs du pragmatisme avec Charles Sanders Peirce et John Dewey.

Ses *Essais d'Empirisme Radical* passent généralement inaperçus dans la totalité de son oeuvre. Ils sont chronologiquement la dernière oeuvre de James ; ils n'ont été publiés par R.B. Perry, un des élèves et héritiers de la pensée de James, qu'à titre posthume en 1912. Mais les deux essais qui nous intéressent ici avaient déjà été écrits et publiés, comme la majeure partie des autres essais, entre 1904 et 1905 dans le *Journal of Philosophy, Psychology, and Scientific Methods*³, c'est-à-dire avant encore la publication du *Pragmatisme* (1907)⁴.

Ils ne sont généralement envisagés que comme une parenthèse entre les *Principles* et le *Pragmatisme*, comme en rupture méthodologique par rapport à l'approche que James avait auparavant. On estimait qu'à l'approche psychologique des *Principles* se substituait une approche métaphysique – à comprendre en un sens dépréciatif comme un abandon de la rigueur scientifique – pour les *Essais*.

Quoiqu'il soit possible de voir des éléments de rupture, ou d'évolution de la pensée, entre les *Principles* et les *Essais* – à commencer par le fait que l'empirisme radical ne s'intéresse pas aux états du cerveaux comme ce fut le cas pour les *Principles*, mais au corps actif⁵, et d'autre part qu'il ne s'y intéresse plus d'un point de vue mentaliste ou psychologique, mais d'un point de vue « expérientiel » ou neutre –, les *Essais* ne sont certainement pas en faveur d'une métaphysique. Bien au contraire, et dans la lignée de Mach, James critique de façon véhémement toutes les prétentions de la métaphysique, en particulier dans sa terminologie, à essentialiser

2. « It contains seeds of pragmatism and phenomenology, and influenced generations of thinkers in Europe and America, including Edmund Husserl, Bertrand Russell, John Dewey, and Ludwig Wittgenstein » [Goodman, 2009].

3. [James, 1904b], [James, 1904a]

4. [James, 1905]

5. « Le centre de l'expérience n'est plus le cerveau mais le corps actif et ressenti comme tel » [Garreta et Girel, 2005], p.19.

des entités qui ne le méritent pas. Même s'il parle parfois de son propre système comme d'une métaphysique⁶, le meilleur qualificatif pour parler de l'empirisme radical est la notion de *système*. James a l'ambition, comme il l'annonce à Mach, de « faire système »⁷. Et pour ce faire, il doit justement critiquer les entités et les présupposés métaphysiques que lui-même adoptait encore dans les *Principles*, notamment le penchant pour une attitude tantôt idéaliste et tantôt dualiste de l'esprit. « James ne cesse pas d'un coup de s'intéresser à la conscience, à ses fonctions et à sa vie, bien au contraire, mais il déplace radicalement le cadre d'analyse, en abandonnant définitivement et résolument le dualisme qui était encore maintenu, au moins à titre méthodologique dans les *Principles* »⁸.

Le but de ses *Essais* est justement de pouvoir se départir de ces entités en instaurant un cadre plus radical pour l'analyse de la conscience. Il partage sur ce point avec Mach la même inquiétude, la même ligne d'horizon qui est de devoir constituer d'abord des fondements de la connaissance qui permettraient ensuite d'approcher épistémologiquement sans erreur une notion telle que la « conscience ».

C'est dans cette optique que James s'oppose à la métaphysique. La remise en cause de l'emploi du « je » ou de l'« ego » que nous évoquions précédemment s'inscrit précisément dans ce projet de remonter à un niveau, dans l'appréhension du monde, où ces catégories ne sont pas nécessaires. Et déjà dans ses *Principles*, James s'engageait sur ce chemin en avançant la notion de « courant de conscience » (*stream of consciousness*).

Le courant de conscience, auquel James se réfère aussi sous le nom de « courant de pensée », propose un revirement méthodologique dans la présentation de la conscience en psychologie. Habituellement, remarque James, la conscience est conçue synthétiquement comme un ensemble de pensées, ou de sensations, atomiques. Le « Je » se compose de sentiments, d'idées, de volitions, etc., qui font de

6. « Je m'intéresse à un système métaphysique, écrit James à Woodbridge, (l'"empirisme radical") qui s'est progressivement formé en moi ; je m'y intéresse en fait plus que je ne l'ai jamais fait pour autre chose ; mais il est très difficile de le mettre en forme pour l'exposer d'une manière articulée ; et bien qu'il contienne des éléments très pratiques, je trouve presque impossible de lui donner une forme populaire » [James, 1992]

7. « Je suis sûr qu'on *peut* écrire un ouvrage *dans le genre systématique* – une philosophie de l'expérience pure, qui se révélera immédiatement être un centre de cristallisation et un nouveau point de ralliement en philosophie ». [James, 1992], lettre du 8 avril 1903

8. [Garreta et Girel, 2005], p.18

lui un tout conscient. Or, selon James, pour penser le plus simplement la conscience il faut effectuer un renversement logique dans l'ordre de ce qui intervient en premier. Cette conscience synthétique mise en avant par la psychologie est victime d'une erreur de discrétisation : elle part d'éléments de pensée individuels alors qu'elle est originellement issue d'un espace *continu*. C'est cet espace continu que l'on appelle le courant de conscience. Un courant indéterminé qui n'est pas encore un « Je », mais un « cela » étendu et continu d'expériences pures non encore rationalisées :

« Nous sommes maintenant prêts à commencer l'étude introspective de la conscience adulte elle-même. La plupart des livres adoptent la méthode dite synthétique. En commençant par les "idées simples de sensation", et les regardants comme une multitude d'atomes, ils procèdent ensuite à la construction des états supérieurs de l'esprit par leur association, "intégration", ou "fusion", de la même manière que les maisons sont construites par l'agglutination de briques. Cela a l'avantage didactique que la méthode synthétique possède habituellement. Mais cette procession commet un présupposé théorique très discutable selon lequel nos états de conscience supérieurs sont composés d'unités, et au lieu de commencer avec ce que le lecteur connaît directement, à savoir son état d'esprit concret et total, il commence avec une série de prétendues "idées simples" avec lesquelles il n'a aucune accointance, (...). A chaque niveau, alors, la méthode qui consiste à avancer du simple vers les complexe nous expose à l'illusion »⁹.

L'idée centrale de James, métaphoriquement exprimée par son « courant », est que la conscience coule comme un fluide et qu'il est impossible d'en découper une partie où le « Je » se localiserait¹⁰. Ce « fait fondamental », comme il nomme est

9. « We are now prepared to begin the introspective study of the adult consciousness itself. Most books adopt the so-called synthetic method. Starting with 'simple ideas of sensation,' and regarding these as so many atoms, they proceed to build up the higher states of mind out of their 'association,' 'integration,' or 'fusion,' as houses are built by the agglutination of bricks. This has the didactic advantages which the synthetic method usually has. But it commits one beforehand to the very questionable theory that our higher states of consciousness are compounds of units ; and instead of starting with what the reader directly knows, namely his total concrete states of mind, it starts with a set of supposed 'simple ideas' with which he has no immediate acquaintance at all, (. . .). On every ground, then, the method of advancing from the simple to the compound exposes us to illusion ». [James, 1890]

10. En réalité il est possible de s'adresser à un « Je », autrement dit à une conscience particulière, chez James, mais uniquement dans un second temps, dans une psychologie qui étudie les états mentaux déjà constitués. La psychologie fondamentale doit par contre faire l'économie

que « *consciousness of some sort goes on* ». Il poursuit « *'States of mind' succeed each other in him. If we could say in English 'it thinks,' as we say 'it rains' or 'it blows,' we should be stating the fact most simply and with the minimum of assumption. As we cannot, we must simply say that *thought goes on** ». La réfutation du « Je cartésien » est ici résumée : dans notre constitution, avant le « Je », existe un « cela ». Et nous touchons du bout des doigts ici la neutralité ontologique de la conscience qui se conçoit avant tout comme un flot d'expérience pure.

Il serait à ce point intéressant de tracer une comparaison avec la position de Mach au sujet de l'ego cartésien. Mach ne dit pas autre chose que James en affirmant, en s'appuyant sur Lichtenberg, que « tout ce que nous connaissons, c'est l'existence de nos sensations, de nos représentations et de nos pensées. Cela *pense* devrait-on dire, comme on dit de l'éclair cela *brille*. Parler du *Cogito* est déjà trop, si on le traduit par *Je pense*. Admettre le *Moi*, le postuler, n'est rien qu'une nécessité pratique ». Il poursuit : « Ce ne sont pas les corps qui produisent les sensations, mais les *complexes élémentaires* (les complexes de sensations) qui produisent les corps ». Le même renversement que chez James est effectué : ce ne sont ni les corps, ni la conscience qui produisent des sensations et des idées, mais inversement des complexes de sensations et des flots de pensées qui constituent les corps et les consciences.

Pour en revenir à James et à sa critique du cogito, le « Je » cartésien, du « Je pense », qui est issu du doute critique, est donc déjà selon James une surévaluation : en imaginant une conscience qui doute, Descartes ne retrouvera au bout de son processus critique que ce qu'il suppose déjà : une conscience individuelle embarquée dans un « Je », et il n'y a là rien d'étonnant. Mais en critiquant de façon tout à fait juste le « Je pense » de Descartes, James n'en arrive pourtant pas moins à une impasse : sur quoi la psychologie peut-elle maintenant reposer si les bases dont elle dispose – l'évidence d'une conscience – ne sont finalement pas fiables ?

Il devait y avoir, aux yeux de James, trois solutions possibles. Soit la psychologie n'« intervient que lorsque tout est déjà constitué et n'a pas d'autre choix que

d'une telle notion, même si éventuellement elle peut y aboutir : « La méthode analytique découvrira en temps voulu les parties élémentaires, si elles existent, sans le risque de proposer des assomptions précipitées ».

de se donner des genèses toute faites »¹¹, soit elle bâtit un champ transcendantal pour le sujet, à la façon de Kant ou Husserl, hors de toute naturalisme psychologique ou empirique. Soit, enfin, la psychologie « remonte vers une expérience pure comme vers sa limite »¹² mais, et D. Lapoujade note à juste titre, dans ce dernier cas, elle laisse alors potentiellement entrer dans son analyse « des états trop inconsistants pour bâtir ses genèses ». Il a d'ailleurs tout à fait raison de parler de « genèse », parce que, dans cette recherche des fondements de la connaissance, ce sont bien les questions génétiques qui inquiètent et interpellent James. Il écrit d'ailleurs à Mach à ce propos : « Je suis en train d'essayer de construire devant mes étudiants une sorte de description élémentaire de la constitution du monde comme s'il était construit d'"expériences pures" (au pluriel) reliées entre-elles de plusieurs façons, relations qui sont aussi elle-mêmes des expériences. Il n'y a aucune difficulté logique à imaginer une telle description, mais il est difficile de répondre aux questions génétiques qui la concernent »¹³.

Nous reviendrons plus tard sur ce sentiment de proximité des systèmes machien et jamesien, mais nous pouvons noter dès à présent que leurs objectifs épistémologiques sont très similaires et que les chemins empruntés pour y aboutir le sont tout autant.

En effet, pour fonder sa psychologie, James ne peut que se résoudre à chercher et à caractériser ce monde d'expérience pure. Il refuse, pour des raisons évidentes, de revenir à la solution de facilité où « tout est déjà construit », puisqu'elle ne repose que sur des *a priori* et des présupposés et que, sans activité réflexive, cette psychologie est susceptible de mener à de nombreuses erreurs d'interprétations. Il refuse aussi l'option du « Je » transcendantal puisque cet ego, même transcendantal, se retrouve dans le même état que l'ego cartésien : il ne peut faire l'objet d'une genèse parce qu'il est justement posé comme la possibilité de cette genèse. Par conséquent il ne lui reste plus à disposition que l'empirisme radical. Mais il

11. [Lapoujade, 1997]

12. *Ibid*

13. « I am now trying to build up before my students a sort of elementary description of the constitution of the world as built up of "pure experience" (in the plural) related to each other in various ways, which are also definite experiences in their turn. There is no logical difficulty in such a description to my mind, but the *genetic* questions concerning it are hard to answer » [James, 1992], lettre du 19 novembre 1902

faut bien comprendre que cette dernière solution n'est pas un choix par défaut. Elle est conçue par James comme la seule solution viable ; la solution qui conserve ses exigences épistémologiques intactes.

Nous prendrons aussi le soin de décrire ces exigences, mais il nous faut pour cela d'abord entrer, aussi naïvement que nous l'avions fait pour Mach, dans la présentation de la théorie moniste neutre présentée dans ses deux *Essais* centraux.

4.2 *La conscience existe-t-elle ?*

4.2.1 **La conscience dans le cartésianisme et le néo-kantisme : une entité nécessairement dualiste.**

Ce premier essai des *Essais d'Empirisme Radical* introduit directement le monisme neutre jamesien en commençant par se distinguer du dualisme cartésien et du transcendantalisme des néo-kantiens. Son but est de mettre dos-à-dos ces deux philosophies et de montrer qu'elles manquent aussi bien l'une que l'autre la véritable question de la conscience.

Contre le dualisme cartésien, le plus évident à critiquer selon James, il avance l'inutilité de l'opposition entre les catégories matérielles et mentales (corps/esprit, choses/pensées, physique/psychique). Le problème de ces « paires équipollentes » (p.35) est qu'elles invitent à un redoublement mystérieux des expériences que nous avons du monde. Il est contre-intuitif de penser que l'objet dont nous faisons l'expérience et la pensée de ce même objet soient totalement déliés – qu'ils soient sans commune mesure – alors même qu'ils proviennent d'une origine empirique commune.

Le néo-kantisme qui a remplacé ce dualisme encore trop naïf par l'ego transcendantal n'est pas non plus une réponse suffisante. Comme nous le soulignons précédemment, son principal défaut, aux yeux de James, est de continuer à supposer un sujet qui serait le siège de la conscience. Pour être plus précis, les néo-kantiens ne sont pas allés suffisamment loin dans l'effacement du dualisme cartésien qu'ils tentent de dépasser. En « sappant l'assise de l'âme », ce que James considère être une bonne orientation dans la démarche qui est la sienne, « le principe spirituel se raréfie jusqu'à atteindre un état complètement fantomatique, n'étant plus alors

qu'un nom pour le fait que le "contenu" de l'expérience *est connu*. Il perd forme et activité personnelles – celles-ci passant du côté du contenu – et devient une *pure conscience* ou *être-conscient en général*, dont on ne peut à bon droit absolument rien dire »¹⁴.

Par ailleurs, l'ego transcendantal, dans son application pratique, suppose une certaine forme de dualisme. Si, pour ce mouvement, notre conscience est le témoin et le référentiel à partir desquels tout se joue, elle ne peut alors échapper lorsqu'elle fait l'expérience *de quelque chose* à une structure dualiste. Dans son fonctionnement, au niveau pratique, une conscience n'existe, ou plutôt n'a de sens que lorsqu'elle fait effectivement l'expérience de quelque chose (sinon son rôle fonctionnel ne serait pas rempli). On dit dans ce cas qu'« un contenu parvient à la conscience ». Le couple conscience/contenu forme de nouveau, dans un monde qui est expérimenté, une « paire équipollente ». Or, ce dédoublement, lorsque l'on traite de l'expérience, est pour James inacceptable. L'expérience doit au contraire être vue comme *immanente* à la conscience, elle doit être étudiée comme le premier aspect de ce qui est donné ; comme une réalité en tant qu'elle se fait, et la conscience ne lui est pas dans ce cas la première ou supérieure.

L'objectif avoué de James est de partir d'une base empiriste plutôt que rationaliste, et d'éliminer la conscience en tant qu'entité, puisque lorsqu'elle est considérée comme telle, elle aboutit nécessairement à un dualisme plus ou moins accentué.

4.2.2 La conscience comme *fonction*

Mais éliminer la conscience en tant qu'entité ne signifie pas que la psychologie ne puisse plus s'y référer, mais simplement qu'elle doit opérer une transformation pragmatique et ne plus la regarder désormais que comme une fonction : « Cela fait vingt ans que je ne crois plus que la "conscience" soit une entité ; depuis sept ou huit ans j'ai suggéré sa non-existence à mes étudiants, et j'ai tenté de lui donner son équivalent pragmatique en réalités d'expérience. (. . .) Qu'on me permette de préciser que j'entends seulement nier que le mot représente une entité, pour mieux insister très fermement sur le fait qu'il représente un fonction ».

14. [James, 1904a], p.35.

On remarquera ici l'ombre du « courant de conscience », qui prévoyait déjà de substituer à l'image de la conscience comme un ensemble atomique de pensées organisées, l'idée d'un flot continu de pensées plus étendu et surtout plus fondamental. Les *Essais d'Empirisme Radical* ont enrichi cette notion, avec l'utilisation d'une méthode pragmatique, d'un atout fonctionnel. Ceci ne doit pas manquer de nous évoquer que Mach lui aussi insistait sur le rapport fonctionnel de ces éléments sensoriels : c'est en utilisant ce qu'il nommait la « dépendance fonctionnelle » qu'il pouvait justifier l'effacement des frontières entre les disciplines scientifiques d'une part, mais aussi entre la matière, le corps et l'esprit.

Il faut cependant prendre garde à cette terminologie qui semblerait indiquer une congruence entre les systèmes de Mach et de James, alors qu'en réalité le terme « fonction » n'est pas exactement utilisé de la même façon chez ces deux auteurs.

Chez Mach, le rapport fonctionnel entre les sensations est un rapport *relativiste* des éléments, et plus généralement des complexes d'éléments, les uns par rapport aux autres. Par exemple, le complexe des pensées, si on souhaite le décrire en profondeur et justement, ne peut l'être que relativement au complexe physiologique, voire physique¹⁵. Pour qu'une explication soit complète, au niveau épistémologique, Mach indique qu'il faut envisager le phénomène dans son ensemble c'est-à-dire dans sa dépendance fonctionnelle par rapport à tous les éléments auquel il se rapporte. La conscience n'est alors rien d'autre chez Mach qu'un certain ensemble de relations fonctionnelles qui délimite à un instant donné un certain espace de sensations.

La thèse de James est quant à elle beaucoup plus ontologique. Son but est toujours, ne l'oublions pas, de rendre compte de la conscience dans et pour la psychologie. Il souhaite construire avec les *Essais d'Empirisme Radical* le système qui manquait aux *Principles* et qui permettrait d'expliquer ce qu'est l'acte de connaître. La direction est sensiblement différente : lorsque Mach se demande comment faire pour aboutir, méthodologiquement, à une recherche viable – la question est résolument épistémologique –, James cherche à savoir qu'est-ce que connaître dans le sens de qu'est-ce qu'avoir conscience de quelque chose. Pour répondre à

15. Nous pourrions rappeler à titre d'exemple les expériences menées sur les bandes de Mach : pour que le phénomène soit entièrement expliqué, il est nécessaire, d'une part de revenir au niveau des sensations, et d'autre part de prendre en compte les trois complexes physique, physiologique et psychique.

cette question, il *pose* littéralement un système empirique qui commence par une seule dimension : l' *expérience pure*.

« Ma thèse est que, si l'on commence par supposer qu'il n'y a qu'une seule étoffe primitive dans le monde, un unique matériau dont tout est composé, et si l'on nomme cette étoffe "expérience pure", on peut facilement expliquer l'acte de connaître comme un type particulier de relation mutuelle dans laquelle peuvent entrer des portions d'expérience pure. La relation elle-même fait partie de l'expérience pure ; l'un de ses "termes" devient le sujet ou le porteur de la connaissance, ce qui connaît, l'autre devient l'objet connu. »

Et dans ce cadre, la fonction de conscience est désormais éclairée :

« Je veux dire qu'il n'y a pas d'étoffe ou de qualité d'être originelle, par opposition à celles dont sont faits les objets matériels, dont nos pensées de ces objets seraient faites ; mais il y a une fonction accomplie par les pensées dans l'expérience, accomplissement pour lequel on invoque cette qualité d'être. Cette fonction, c'est de *connaître*. »

Il n'existe, au sens substantialiste du terme, aucune chose telle que l'essence des pensées. Les pensées n'ont pas de matière ni d'être qui leurs sont propres. Elles ne sont qu'une *fonction* dans l'expérience, une fonction qui lorsqu'elle s'accomplit *peut faire croire* à l'apparition d'une essence. Mais c'est seulement que les pensées, lorsqu'elles accomplissent leur fonction à travers l'expérience, à savoir connaître, peuvent par un acte réflexif se rendre compte qu'elles connaissent (connaître qu'elles connaissent). C'est à ce moment précis que les pensées se révèlent en même temps à elles-mêmes comme une conscience. Ce terme de conscience, précise James, n'est pas du tout nécessaire dans l'explication. Il peut être pratique pour expliquer cet acte réflexif des pensées qui se révèlent comme étant une fonction de connaître, autrement dit comme un raccourci conceptuel, mais il est tout à fait possible d'en faire l'économie.

Ensuite, qu'entend James par « être la fonction de connaître » ? Il signifie que, en partant de l'expérience pure, l'association (dont nous verrons le mode de fonctionnement dans la prochaine partie) par des pensées de plusieurs parties indivises d'expériences est une connaissance, et que cet acte d'agrèger, la *fonction*, est le connaître.

Ainsi, et contrairement à Mach, la nature fonctionnelle de la conscience n'est

pas à comprendre dans un cadre relativiste. La conscience n'est pas un *rapport* à quelque chose, elle est un *accomplissement*, une action, une activité qui se fait et qui ne se donne à voir que lorsqu'elle se fait. La *fonction* de Mach insiste sur la liaison des éléments sensoriels entre eux, celle de James sur le rôle ou l'activité d'un courant de pensée qui se meut dans l'expérience. Nous reviendrons dans le dernier chapitre sur cette distinction.

4.2.3 L'expérience pure

Avant d'entamer la suite de la description du monisme neutre de James, il nous est important de devoir nous arrêter un moment sur la notion encore confuse d'« expérience pure », que James réserve pourtant pour la fin de son essai, lorsqu'il en vient à répondre par précaution à des objections éventuelles que sa philosophie de l'empirisme radical pourrait susciter.

L'expérience pure qu'il « suppose » dans sa thèse comme cette « étoffe primitive du monde » semble en effet n'avoir, *a priori*, pas plus de légitimité que l'ego transcendantal des néo-kantiens. Ni justifiée ni expliquée, elle flotte encore, tout comme son courant de pensées, dans une réalité qui ne nous paraît pas évidente à saisir au premier abord ; « l'"expérience pure" simple et neutre », comme il en a lui-même conscience, « est quelque chose que nous ne connaissons pas du tout ».

Cette question pour James n'est étrangement pas problématique. L'expérience pure se conçoit comme une dimension à part. Elle n'est pas faite, comme on aurait pu s'y attendre, d'un matériau ou d'un ensemble de matériaux ayant la même qualité. Elle est en réalité constituée de « natures sensibles », toutes différentes les unes des autres. Ces natures regroupent toutes les sensations dont nous pouvons faire directement l'expérience : le chaud, le vert, le plat, l'intensité, la douleur, etc.

Considérant l'exercice terminé, James ne se donne pas la peine d'avancer plus de détails. Comme ce fut le cas avec Mach, pour qui le monde primaire est celui de sensations analogues, nous restons dans une définition encore très obscure de ce que recouvre l'expérience pure (que nous traduirions probablement aujourd'hui par *qualia*¹⁶). Une des explications possibles est que, pour Mach et James, l'expérience

16. E. Banks, dans son analyse sur le monde des éléments de Mach, [Banks, 2003], utilise le

pure vue comme des sensations de couleurs, de sentiments, de chaleurs, etc., est une notion finalement suffisamment explicite pour qu'elle n'ait pas besoin de plus d'éclaircissements. Elle ne peut d'ailleurs littéralement pas être éclaircie, au sens d'exprimée, puisqu'elle ne serait plus dans ce cas originelle. Elle peut seulement, dans sa pureté, être ressentie : « les choses et les pensées ne sont point foncièrement hétérogènes, mais elles sont faites d'une même étoffe, étoffe que l'on ne peut définir comme telle, mais seulement éprouver, et que l'on peut nommer, si on veut, l'étoffe de l'expérience en général ».

Une autre raison, que nous accentuerons avec plus de précisions dans le dernier chapitre, est que le rôle du monde des éléments sensoriels et de l'expérience pure ont servent à instituer une position plus heuristique pour la recherche scientifique ; qu'ils indiquent un nouveau rapport, une nouvelle façon de concevoir la psychologie, la physique et la physiologie. Ils n'ont pas vocation à installer durablement une nouvelle métaphysique ou une nouvelle ontologie ¹⁷.

4.2.4 L'évidence de la conscience : soustraction ou addition ?

Après cette parenthèse sur l'expérience pure, revenons-en aux questions qui entourent la constitution du monisme neutre de James. Si la conscience doit être conçue comme une fonction, la question se pose alors de savoir comment nous pouvons y avoir accès et la concevoir ?

Toujours en opposition par rapport aux néo-kantiens, pour qui nous nous rendons compte de l'existence de la conscience par soustraction, James affirme que c'est au contraire par addition que nous pouvons l'obtenir.

Les néo-kantiens affirmeraient que lorsque nous avons conscience de quelque chose, nous faisons face au complexe conscience-contenu. En distinguant le contenu de l'acte par lequel il devient connu, c'est-à-dire par soustraction, il ne reste plus que l'évidence d'une conscience. Mais il ne reste en réalité selon James rien de

terme de *qualia* pour définir les éléments du monde des sensations de Mach.

17. Sur ce point, rappelons nous que Mach n'avait pas de problème à penser ses éléments comme des « abstractions », tant qu'ils ne perdaient rien de leur signification et de leur utilité.

plus qu'un état diaphane qu'il est impossible de décrire et d'analyser. Il préconise pour sa part de revenir à l'expérience pure où des portions indivises et uniques d'expériences entrent, selon la disposition où elles sont prises, à la fois dans la conscience – ce qui connaît - et dans le contenu – ce qui est connu. Lorsque l'on compte deux entités (*i.e.* ce qui connaît et ce qui est connu), il ne s'agit que d'une addition : on compte deux fois un même élément d'expérience, « en un mot, dans un groupe il figure en tant que pensée, dans un autre en tant que chose. Et puisqu'il peut figurer simultanément dans les deux, nous avons tout à fait le droit d'en parler comme s'il était subjectif et objectif »¹⁸.

Mais cette simultanéité de l'expérience n'est-elle pas un problème ? Lorsque je fais l'expérience d'une table qui est présente devant moi, je peux encore comprendre que l'idée de la table soit liée à cette expérience de la table physique. Mais lorsque je me souviens d'une table que j'ai vue à un autre endroit, des années auparavant et dont je n'ai plus qu'un vague souvenir, comment ma pensée peut-elle encore être reliée à l'expérience effective de la table ? Pire encore, lorsque je rêve, lorsque je pense par exemple à une licorne, d'où provient mon expérience de la licorne, puisque je n'ai, en toute logique, jamais rencontré ni expérimenté de licorne ?

Pour répondre à cette question, qu'il précisera avec plus de technicité dans l'essai suivant, James avance qu'il faut encore considérer les souvenirs, les rêves, etc., comme des additions, des conjonctions d'éléments d'expérience. Ces éléments d'expérience se couplent les uns aux autres pour former des groupes d'associés. La stabilité de ces associés peut varier : James distingue par exemple les « associés cohésifs » des « associés flottants » ; les associés « qui agissent », c'est-à-dire qui, en s'associant portent adjectivement une valeur énergétique, des autres.

Ainsi, lorsque je me souviens d'une table qui n'est plus directement en ma présence, elle fait partie d'un groupe d'associé dont la stabilité a décré. De la même manière, lorsque je pense à une licorne, j'associe des éléments d'expérience flottants en un même ensemble. Et lorsque je pense à un feu dans une cheminée, pour reprendre l'exemple de James, je peux l'imaginer violet et que lorsque je m'imagine m'approcher de lui, il ne me brûle pas. Ce feu imaginaire est fait d'associés flottants dont la valeur énergétique, dont l'*activité* est nulle. Entre ce feu et un feu physique dont je pourrais faire l'expérience, il n'y a pas – ou en

18. Exemple de la peinture

l'occurrence peu – de différences : « ce qui représente et ce qui est représenté est ici numériquement le même ; mais nous devons nous rappeler qu'aucun dualisme de l'être représenté et de l'être représentant ne réside dans l'expérience elle-même. Dans son état pur, ou quand on l'isole, elle ne se scinde pas en conscience et en ce "dont" la conscience est conscience. Sa subjectivité et son objectivité ne sont que des attributs fonctionnels qui ne sont réalisés que quand l'expérience est "saisie" – c'est-à-dire verbalisée – deux fois, considérée avec ses deux contextes respectifs, avec une nouvelle expérience rétrospective dont toute cette complexité passée forme maintenant le tout nouveau contenu. Le champ instantané du présent est à tout moment ce que j'appelle l'expérience "pure" »¹⁹.

Le système de James est finalement simple à comprendre. A l'origine de tout souvenir ou de toute représentation du monde réside une expérience perceptuelle *forte*. Lorsqu'elle se déverse dans un groupe d'associés, soit du physique soit du mental, sa stabilité et son pouvoir d'action peuvent se dégrader²⁰.

C'est ce système que James construit, avec plus de précisions et de détails encore dans son deuxième chapitre des *Essais d'Empirisme Radical*, où, en même temps, il justifie sa notion d'empirisme et sa radicalité au sein d'une intention philosophique ; celle de faire système à partir de l'expérience pure.

19. P. 47

20. C'est ce qu'exprime James de façon très poétique à la fin de son essai : « Les triangles mentaux sont pointus, mais leur pointe ne blesseront pas. Avec des objets "réels", au contraire, les conséquences s'accroissent sans cesse ; et ainsi les expériences réelles se séparent des expériences mentales, les choses se séparent des pensées, imaginaires ou vraies, que nous en formons pour construire un précipité qui constitue la partie stable du chaos de toute notre expérience, sous le nom de monde physique. Nos expériences perceptuelles en sont le noyau, puisqu'elles sont des expériences originellement *fortes*. Nous leur ajoutons beaucoup d'expériences conceptuelles, que nous renforçons aussi en imagination, et nous construisons les parties les plus éloignées du monde physique par leur entremise ; et, autour de ce coeur de réalité, le monde des fantaisies débridées et des purs objets rhapsodiques flottent comme un banc de nuages. Dans les nuages sont violées toutes sortes de règles, qui sont observées dans ce coeur. Là, les étendues peuvent occuper n'importe quel lieu ; là, le mouvement n'obéit à aucune loi de Newton ». p.53

4.3 *Un monde d'expérience pure*

Ce deuxième chapitre des *Essais d'Empirisme Radical* a pour vocation de se positionner par rapport aux options philosophiques disponibles pour juger du problème de la connaissance, et de proposer un nouveau système qui puisse, mieux que ses prédécesseurs, répondre à ce problème. Dans cette optique, et une fois que le système a été construit et expliqué, il dépasse dans ses développements le cadre initial dans lequel nous souhaiterions le comparer avec le monisme neutre de James. En effet, les applications de ce système sont quasi-exclusivement dirigées vers la réponse à des questions ayant trait à la philosophie de la connaissance. Or, comme nous l'évoquions précédemment, une des différences centrales entre Mach et James est justement cette direction des systèmes : lorsque James se demande ce que connaître signifie, et par extension, comment décrire une référence objective et quelle notion de vérité peut-on fonder sur cette connaissance et cette référence, Mach tente de son côté de savoir quelle est l'objet d'étude et quel est la méthode appropriée pour qu'une connaissance scientifique du monde puisse émerger.

Ce qui ne signifie pas, *a priori*, que nous ne puissions pas comparer la pensée de Mach sur les questions qui sont développées dans cet essai, mais que simplement son intérêt est moindre pour la comparaison. Ainsi, nous nous limiterons dans la mesure du possible à prendre en compte les éléments concrets à notre disposition qui permettent ces comparaisons, autrement dit le coeur du monisme neutre, sans extrapolation. Et nous verrons qu'il est largement suffisant pour caractériser les similitudes et les différences de ces deux monismes neutres. Nous ne ferons par conséquent qu'évoquer les conséquences pratiques du monisme neutre jamesien sans les développer en profondeur ²¹.

Le principal intérêt de cet essai, *Un monde d'expérience pure*, est d'instituer l'empirisme radical – qui n'est autre que la version jamesienne du monisme neutre –, dont le pilier central, la « radicalité », se décline en trois faits empiriques qui

21. Il est cependant important de noter que ce sont essentiellement à ces conséquences pratiques que s'adresse Russell dans son chapitre sur le monisme neutre. Il s'intéresse, comme James dans cet essai, aux relations entre *ce qui connaît* et *ce qui est connu*, à la nature de la référence objective, etc. Mais comme nous l'indiquions dans le chapitre 2, cette partie du monisme neutre à laquelle fait référence Russell, n'est qu'une fraction éloignée du coeur théorique, qui ne caractérise finalement que très marginalement la congruence entre Mach et James.

s'engendrent logiquement l'un après l'autre : la continuité de l'expérience, le fait qu'une relation entre deux expériences soit aussi une expérience, et la conjonctivité des relations.

James commence son essai par un constat : la philosophie est en situation de crise ; aucun des modèles philosophiques à disposition ne semble être suffisamment convainquant pour répondre aux questions fondamentales auxquelles ils s'appliquent. Une nouvelle vision systémique est nécessaire, et tel est l'objectif clair et affiché de ce second essai : « je suis pour ma part mécontent des solutions existantes, si bien que je crois lire les signes d'un grand chambardement. (. . .) Pendant de nombreuses années, un certain type de *conception du monde* a mûri dans mon esprit. A tort ou à raison, j'en suis arrivé au point où je puis difficilement voir les choses selon un autre schéma. Je propose par conséquent de décrire ce schéma. (. . .) Je donne à ma conception du monde le nom d'"empirisme radical" »²².

Cette philosophie est « empiriste » parce qu'elle s'oppose dans ses principes au rationalisme. Le rationalisme pour James est une position qui fait passer le tout (les universaux) avant les parties (les expériences individuelles). Il suppose un Soi conscient qui, fort de ses facultés rationnelles, peut distinguer, dans un second temps, les parties du monde. L'empirisme suppose au contraire un champ de particuliers, comme les sensations ou les expériences, dont le tout, au même titre que l'ego, n'est qu'une généralisation abstraite. L'empirisme, comme James le soulignera à plusieurs reprises, est une « philosophie en mosaïques »²³, c'est-à-dire une « philosophie des faits pluriels, comme celle de Hume et de ses descendants, qui ne rapportent ces faits ni à des substances auxquelles ils seraient inhérents ni à un esprit absolu qui les créerait comme objet »²⁴.

Cette philosophie est ensuite « radicale » puisque, encore plus loin que les anciens empiristes, elle avance que seuls peuvent être considérés les éléments dont ont fait directement l'expérience, et rien d'autre, et que, deuxièmement, les relations qui relient des éléments dont on a fait l'expérience sont elles-mêmes des expériences.

22. ref

23. Souvenons nous de l'exemple de la peinture utilisé par James. Cette métaphore revient fréquemment et permet d'aborder avec une plus grande facilité la représentation que James a de sa propre philosophie.

24. ref

En quoi cela est-il plus radical que les anciennes versions de l'empirisme ? Simplement parce que, selon James, les empirismes tel que celui de Hume suppose des éléments d'expérience (par exemple le noir, l'amer, le fort, le lumineux, etc.) qui sont *disjoints* ; c'est-à-dire dont on a cassé la liaison originelle. Or lorsque l'on fait l'expérience du monde, il n'existe pas de telles entités séparées ou détachées. Nous faisons l'expérience d'un tout. La table qui peut se trouver devant nous n'est pas une forme *plus* une couleur *plus* un poids *plus* une rugosité (cette addition ne vient que dans un second temps), elle est d'abord une forme *et* une couleur *et* un poids, etc. Ses éléments nous sont donnés de façon conjonctive, au sein d'une expérience totale.

L'empirisme radical défend donc une continuité de l'expérience pure qui se révèle dans la conjonction des éléments dont nous faisons l'expérience. Il ne supprime pas, d'ailleurs, l'apparence disjonctive des éléments, mais il la considère, justement, comme une apparence de second ordre. « Être un empiriste radical, c'est défendre coûte que coûte la relation conjonctive entre toutes, car c'est là le point stratégique, la position par laquelle, si une brèche était pratiquée, toutes les corruptions de la dialectique et toutes les fictions métaphysiques se déverseraient dans notre philosophie »²⁵.

La relation conjonctive est par conséquent la relation fondamentale qui unit les expériences. Et c'est à partir de cette continuité initiale que peut ensuite se construire, par une dégradation progressive, le monde que nous connaissons sous des entités disjointes. Ce passage du continu au discontinu, de l'expérience pure à des associés stables ou flottants, de la chose vécue à la chose conçue s'effectue en six étapes. Il y a d'abord l'expérience pure, l'« avec » sans distinction aucune. Apparaît ensuite la simultanété ou l'intervalle temporel dans lequel cette expérience est vécue. Puis la spatialité de l'expérience : elle est adjacente, ou distante, spatialement de telle ou telle autre expérience. Une catégorisation en fonction de la nature de l'expérience est ensuite vécue : il est possible de dire par exemple que telle expérience (le vert) ressemble ou se distingue d'une autre expérience. Ces expériences reliées sont ensuite mises en marche : elle rentre dans des séries de

25. Il dit ailleurs : « *L'empirisme radical*, tel que je le conçois, *rend pleinement justice aux relations conjonctives*, sans pourtant le traiter comme le rationalisme, qui tend toujours à les traiter comme vraies en un sens surnaturel, comme si l'unité des choses et leur diversité appartenaient à des ordres de vérité et de vitalité tout à fait différents ».

relations qui résistent ou évoluent, mais dont, causalement, on peut apprécier la dynamique ou l'activité. Enfin, le dernier moment est celui de l'émergence des états d'esprit : c'est l'expérience de (se sentir faire) l'expérience d'autres relations, et de se co-constituer par rapport à ces expériences comme étant l'un de ces termes. C'est dans cette dégradation progressive des relations de conjonctions que l'expérience humaine doit, selon James, être représentée : « "Avec", "près de", "à côté de", "comme", etc. – ces mots désignent des types de relations conjonctives rangés selon un ordre (globalement) croissant d'intimité et d'inclusion. *A priori*, nous pouvons imaginer un univers d'*avec* sans *à-côté-de*, ou d'*à-côté-de* sans ressemblance, ou de ressemblance sans activité, ou d'activité sans dessein, ou de dessein sans *ego*. Ce serait des univers dotés chacun de son propre degré d'unité. L'univers de l'expérience humaine, par l'une ou l'autre de ses parties, participe de tous ces degrés sans exception ».

De ce modèle global de l'expérience humaine découlent ensuite, et assez logiquement, toutes les considérations sur ce que peut signifier le connaître et le connu. Nous ne donnerons que deux exemples, celui de la relation cognitive et de la référence objective.

La relation cognitive doit pouvoir établir la relation entre un connaissant et un connu. Il n'y a donc, dans le système de James, aucun dédoublement, aucun déplacement de l'un vers l'autre, aucun saisissement de l'un par l'autre. Soit connaître signifie que l'on se sait savoir quelque chose que l'on a expérimenté. C'est, dans ce cas là, que l'on compte deux fois des étapes différentes (celle de l'*expérience* qui se sent faire l'*expérience* de la chose en question). La réflexivité fait penser à un dédoublement, mais elle est en fait un retour vers une unique et même expérience. L'expérimentant et l'expérimenté sont, à un niveau plus primordial, conjoints.

En ce qui concerne la référence objective, elle est rendue possible parce qu'une relation entre deux expériences est toujours une expérience. Le sujet, qui est un terme de l'expérience, connaît, par exemple un endroit, si par une suite transitionnelle d'expériences conjonctives – qui constituent par conséquent une expérience – il peut se relier en tant que sujet à l'endroit en question. Je connais, dis par exemple James, le Memorial Hall, et je peux y faire référence, si je connais une suite d'expériences transitionnelles conjonctives (marcher dans telle rue, tourner à droit après tel bâtiment, etc.) qui me mèneraient effectivement au Memorial Hall

(et que je puisse aussi décrire le Memorial Hall par le biais, par exemple, d'expériences visuelle : sa hauteur, son allure, les sculptures de sa façade, etc.). Le Moi, sujet, peut se dire connaître que lorsqu'il est mis en relation avec son terme connu. Mais la connaissance qu'il a de cet objet connu est nécessairement, à l'origine, une expérience conjonctive.

En conclusion, le monde d'expérience pure et ses attributs (la continuité, et son extension, la conjonctivité) forment la radicalité de la vision empiriste de James. Ne supposant aucune discrétisation des éléments d'expérience, il entend ainsi éviter tous les problèmes liés aux visions atomistes, à savoir les « sauts » inexplicables (d'un connaissant vers son connu) ou l'introduction d'Absolus dont on pose comme présupposé qu'ils ont la faculté de réaliser ce saut ; dont la fonction est précisément de saisir du contenu. Maintenant, et contre ces deux options inacceptables, nous dit James, « je vous demande si on ne pourrait pas tout aussi bien renverser ces manières de voir. Supposons, en effet, que la réalité première soit de nature neutre, et appelons-la, par quelque nom encore ambigu, comme *phénomène, donné, prédonné*. Moi-même j'en parle volontier au pluriel, et je lui donne le nom d'*expériences pures*. Ce sera un monisme, si vous voulez, mais un monisme tout à fait rudimentaire et absolument opposé au prétendu monisme bilatéral du positivisme scientifique ou spinoziste ». Il est beaucoup plus simple, défend James, de supposer un seul espace, un espace continu, et un espace qui nous est donné de manière évidente, intuitive, que l'on sent comme une évidence avant même de le concevoir. Cet espace est neutre en un certain sens, parce qu'il ne favorise *a priori* aucune polarité (physique ou mentale) sur une autre. Il est neutre dans ce sens particulier puisqu'il n'a encore aucun genre particulier attribué sous lequel il apparaît et dans lequel il est compris. Mais il est plus non-qualifié et potentiel que véritablement neutre ; il est constitué de natures (couleurs, sons, sentiments) en puissance qui ont la possibilité de se développer. Il est plus, aussi, ineffable que neutre puisqu'il ne peut être exprimé sans être derechef victime d'une dégradation, il ne peut qu'être vécu directement.

Chapitre 5

Evaluation des hypothèses

Après ces présentations alternatives des monismes neutres de Mach et James et de leur enracinement dans leurs sciences et dans leurs philosophies respectives, notre analyse se doit maintenant de revenir plus spécifiquement aux questions initiales de ce projet. Les systèmes de Mach et de James sont plongés, nous l'avons compris, dans des perspectives qui peuvent, à bien des égards, être distinguées. L'intuition russellienne de leur congruence n'est néanmoins pas surestimée ; nous avons pu remarquer à de nombreux endroits l'intersection de leurs exigences épistémologiques et de la direction de leur monisme neutre. Le moment est maintenant venu de reprendre les quelques points de comparaison que nous avons esquissés, mais la plupart du temps laissés en suspens, dans les deux parties précédentes, de les approfondir et de les enrichir.

Nous commencerons par rappeler les hypothèses que nous devons ici confirmer ou réfuter, et ce sera à la faveur de cette récapitulation que la logique de cette dernière partie prendra naturellement sa forme.

5.1 Retour sur les hypothèses de l'analyse

Nos quatre hypothèses étaient les suivantes :

(1) Le monisme neutre est la thèse selon laquelle « les choses habituellement considérées comme mentales et comme physiques ne diffèrent par aucune propriété intrinsèque que possèderaient les premières et non les secondes, mais seulement

par leur disposition et leur contexte ». Ou encore « qu'il n'y a qu'une seule espèce matériau dont le monde soit fait; et ce matériau est appelé mental dans une disposition, physique dans l'autre »¹.

(2) Mach et James sont les premiers représentants de cette théorie, et leurs développements sont comparables.

(3) James, qui a écrit sa thèse plus tardivement, ne se réfère pas à Mach, ces deux tendances sont indépendantes.

(4) Les réflexions de Mach proviennent de la physique, celles de James de la psychologie.

Commençons par l'hypothèse (3) qui est, peut-être, la moins significative, puisque la plus circonstancielle, pour évaluer la proximité de Mach et James, mais qui pourtant est relativement éclairante lorsque l'on vient à connaître la connivence qui existait en réalité entre ces deux grandes personnalités de la philosophie au tournant du XXe siècle.

Mach et James se connaissaient, et partageaient sur de nombreux points de leur philosophie de semblables opinions. Que Russell n'ait pas pris connaissance de cette relation n'est aucunement dommageable à son analyse du monisme neutre mais de l'avoir su aurait pu lui permettre d'insister sur des points cruciaux qui ont fondé le monisme neutre, notamment sur l'intention partagée qui a guidé à la fois Mach et James : à la veille de l'écriture des *Essais d'Empirisme Radical*, James écrit à Mach, qui venait de lui dédicacer *Conférences scientifiques populaires*², « J'espère être capable de réserver un peu de temps à la rédaction d'un travail en philosophie générale qui, quand il sera publié, pourra me faire sentir moins indigne de cet honneur. Même si vous évrivez de cette façon si découragé à propos de votre santé, j'ai confiance dans le fait que vous viverez encore de longues années et que vous continuerez à nous rendre tous vos obligés, et en particulier que vous et moi puissions encore lire plusieurs de nos futures publications, et contribuer conjointement à l'établissement de la vraie façon philosophique de penser – que je pense être "globalement" notre façon ! »³.

1. Russell, TdC

2. [Mach, 1898]

3. « I hope to be able to give some time to the composition of a work on general philosophy which, when it is published, may make me seem less unworthy of the honour! Although you write so despondingly about your health, I trust that you can live many a long year yet and

C'est cette « façon philosophique de penser », qui s'affirme comme étant « la leur », à laquelle Russell n'a pas eu accès à travers leur correspondance. Et c'est par conséquent la raison pour laquelle nous commencerons par exposer cette façon de voir qu'ont le sentiment de partager Mach et James, parce qu'elle fournit un terrain d'entente sur lequel la direction de leur recherche peut être comparée.

Cette première révélation nous amène directement au seuil de la deuxième hypothèse. Mach et James ont effectivement, nous avons déjà pu le sentir dans les précédents chapitres, des thèses semblables. Mais une fois cette constatation faite, il reste encore à déterminer si ces thèses correspondent à la définition qu'en donne Russell dans son chapitre sur le *monisme neutre* et, dans le sens inverse, à savoir si cette définition n'est pas susceptible de correspondre aussi à la philosophie d'autres penseurs contemporains, ou plus anciens, que seulement Mach et James.

Nous verrons que la définition du monisme neutre par Russell (1) s'applique effectivement bien aux pensées de Mach et James. Mais nous verrons aussi que cette définition est incomplète et qu'elle ne saisit pas avec exactitude les concepts centraux et leur mode de fonctionnement des systèmes de Mach et James, elle ne décrit qu'une conséquence de leur questionnement. La position qui est exprimée en (1) est effectivement moniste et neutre, elle souligne bien sûr le fait que les arrangements sont plus importants que les niveaux de réalité (physique ou mental), mais elle manque dans la relation Mach-James issue des mêmes textes où elle est censée se fonder – et nous insistons bien sur le fait que nous n'avons pas appuyé la comparaison de nos deux auteurs à partir d'autres oeuvres et sur d'autres terrains – deux processus systématiques fondamentaux : la *désubstantialisation* et la mise en relation *fonctionnelle* des constituants du monde.

La relation Mach-James dépasse par conséquent assez largement le cadre du monisme neutre. L'enjeu majeur du présent chapitre est de pouvoir rendre la mesure de ce dépassement. Cela passera d'abord par une explication de ce qui est entendu derrière les notions de *désubstantialisation* et de mise en relation *fonctionnelle* des constituants du monde, qui sont, toutes deux, des *méthodologies* (respectivement déconstructive et constructive) servant à soutenir la recherche

continue to make us all your debtors, and in particular that you and I may yet read many future productions by each other, and contribute jointly to the establishment of the truly philosophical way of thinking – which I believe to be "on the whole" our way! ». Correspondance de William James, lettre du 27 juin 1902

scientifique et philosophique ; et ensuite par une explication de concepts qui sont, peut-être, sous-entendus dans la notion de « monisme » chez Russell mais qui gagneraient à être explicités tant leur rôle est important dans les systèmes machien et jamesien : le *continu*, l'*expérience*, la *sensation* et les *éléments*.

Il est possible, encore une fois, qu'il y ait pour Russell comme une évidence dans le fait que les *sensations* et l'*expérience* soient au fondement du monisme neutre, c'est-à-dire qu'elles correspondent à cette étoffe primaire que l'on qualifie de neutre, mais rien ne justifie *a priori* que ces sensations et expériences soient neutres. Elles sont par ailleurs souvent localisées par l'intermédiaire d'un corps sensible. De telle sorte que la physiologie (et plus particulièrement celle des sens et de la perception) devient chez Mach et chez James la référence privilégiée, quand bien même ils pourraient affirmer vouloir faire éclater les frontières entre les disciplines scientifiques⁴. Rappelons à cet égard le passé commun de physiologiste de nos deux auteurs ainsi que l'accentuation de James, dans les *Essais*, sur le rôle du « corps actif », et la justification des thèses de l'*Analyse* de Mach par le développement d'arguments issus de la psychophysique.

L'hypothèse (4) se retrouve dès lors être invalidée. Ou plutôt, elle doit être nuancée : ce n'est pas seulement en partant de la physique pour Mach, et en partant de la psychologie pour James, que le monisme neutre a pu voir le jour. Ces deux disciplines interviennent seulement en tant qu'horizon critique. Ce sont leurs méthodes et leurs objets, substantialisés, qui sont la cible des deux monismes neutres, et qui le sont notamment grâce à l'aide de la physiologie.

Enfin, et même si la question reste marginale, le monisme neutre dans sa définition russellienne pourrait se trouver d'autres théoriciens que Mach et James qui défendraient, certes dans des systèmes légèrement différents – mais James et Mach ont aussi leur différence et une symbolique qui leur sont propres dans leurs systèmes –, des positions extrêmement similaires. C'est le cas, selon E. Banks de Avenarius et de Clifford (et dans une moindre mesure de Herbart et Fechner, qui sont plutôt à considérer comme des précurseurs)⁵, et c'est le cas, selon nous, de Bergson et de Binet. Une partie de l'hypothèse (2) est donc aussi à nuancer, mais

4. Mais cela n'est pas nécessairement contradictoire, la physiologie permet justement comme nous le verrons ce pont entre les disciplines

5. [Banks, 2003], p. 136-161

une partie seulement puisqu'il y a une particularité, dont le monisme neutre est une conséquence, qui rapproche James de Mach plus que d'aucun autre de ces auteurs.

5.2 La relation de W. James et E. Mach

Russell avait manqué de voir, dans sa *Théorie de la connaissance*, le véritable échange épistolaire auquel se livraient Mach et James. Lorsque l'on parcourt la série de lettres qu'ils se sont envoyés, et que l'on retrouve pour l'essentiel dans [Thiele, 1966] et [Holton, 1992], il apparaît clairement que leurs échanges furent nombreux et qu'ils connaissaient tous les deux bien leur philosophie respective.

Mach et James se sont rencontrés plusieurs fois, dont une à Prague de laquelle James a d'ailleurs conservé un vif souvenir : « Mach est venu à mon hôtel et j'ai passé quatre heures à marcher et souper avec lui à son club, une conversation inoubliable. Je ne pense pas que quelqu'un m'ait jamais donné une impression si forte de pure génie intellectuel. Il a apparemment tout lu et pensé à propos de tout, et a des manières les plus simples, [. . .] »⁶. D'autres traces de cette reconnaissance mutuelle se trouvent non seulement dans les lettres, mais aussi et surtout dans les développements de leurs propres oeuvres où Mach se réfère à James⁷ et inversement. James possédait dans sa bibliothèque – et l'observation est inversement équivalente pour Mach – de nombreux ouvrages de Mach dans lesquels ses biographes, et principalement R. B. Perry, ont relevé, dans les marges, de nombreuses annotations et commentaires⁸, généralement favorables aux avis avancés par le physicien viennois.

James a certainement commencé à entendre parler de Mach à travers ses tra-

6. « Mach came to my hotel and I spent four hours walking and supping with him at his club, an unforgettable conversation. I don't think anyone ever gave me so strong an impression of pure intellectual genius. He apparently has read about everything and thought about everything, and has an absolute simplicity of manner, [. . .] », [James, 1920], lettre du 2 novembre 1882

7. Holton note que Mach ne se réfère pas moins de quatorze fois à James dans *L'Analyse des Sensations*, « often with laudatory comments, mostly concerning experimental results ». [Holton, 1992]

8. Ainsi par exemple, *La Connaissance et l'Erreur* de Mach fut souligné à de nombreux endroits à côté desquels James ajoutait dans la marge « W.J. », ce qui signifiait qu'il avait, ou qu'il aurait pu écrire quelque chose de similaire. [Perry, 1937]

vaux expérimentaux en psychologie et en psychophysique. Comme l'indique G. Holton, les recherches de Mach étaient largement et attentivement lues par les psychologues aux États-Unis. James s'y référait fréquemment dans ses écrits, cours et conférences : « James was also impressed by Mach's experimental results, to which he referred in many places in his writings ; in addition, as Ralph B. Perry noted, "From Mach, James had learned something of what he knew about the history of science, and he had readily accepted his view of the biological [evolutionary] and economic function of scientific concepts." »⁹.

En ce qui concerne la période qui nous intéresse plus spécifiquement, J. Ryan a montré dans un article comparant le pragmatisme américain de cette époque à la psychologie viennoise que *L'Analyse des Sensations* de Mach avait eu un impact fondamental sur la pensée encore en construction de James et sur l'orientation qu'il devait donner aux parties les plus décisives de ses *Principles of Psychology*¹⁰. Au regard des annotations laissées dans l'édition de 1886 que James avait en sa possession, il semble évident que le traité de Mach soit le « hidden link between James' 1884 essay ["The Stream of Thought"] and the 1890 chapter in his *Principles of Psychology* »¹¹.

Dans cet ensemble foisonnant d'échanges et d'influences, et si l'on ne se focalise que sur le monisme neutre, il y a deux lettres qui doivent attirer plus particulièrement notre attention : celle du 27 juin 1902 et celle du 19 novembre 1902, lorsque James vient juste de commencer (ou est sur le point de commencer) la rédaction des *Essais d'Empirisme Radical*.

La lettre de juin est, nous l'avons déjà citée, une réponse de James à Mach concernant la dédicace des *Conférences Scientifiques Populaires*, dans laquelle James affirme partager une « façon philosophique de penser » qui serait celle de Mach et James.

La lettre du 19 novembre 1902, encore plus précieuse, spécifie quelle pourrait être cette façon de penser : « Je suis en train d'essayer de construire devant mes étudiants une sorte de description élémentaire de la constitution du monde comme

9. [Holton, 1992] et [Perry, 1937]

10. « James was clearly combing *The Analysis of the Sensations* for pragmatic leanings that might confirm his own belief in the value of everyday reasoning ». [Ryan, 1989]

11. *Ibid*

s'il était construit d'"expériences pures" (au pluriel) reliées entre-elles de plusieurs façons, relations qui sont aussi elle-mêmes des expériences. Il n'y a aucune difficulté logique à imaginer une telle description, mais il est difficile de répondre aux questions génétiques qui la concernent »¹².

Ainsi, l'empirisme radical, que nous avons assimilé au monisme neutre de James, plonge bien ses racines, au moins en partie, dans des réflexions qui font écho aux recherches et idées de Mach. L'expérience pure qui doit constituer le monde peut dès lors être vue comme une dérivation du monde des sensations.

L'influence de Mach sur James, Russell n'aurait pas été mécontent de le savoir, existe réellement et s'applique à la dépendance des *Essais* à *L'Analyse*. Mais elle se prolonge bien au-delà. En amont déjà, nous avons noté l'impact de *L'Analyse* sur le courant de conscience dans les *Principles* – et nous pourrions ajouter l'impact de ces mêmes *Principles* sur les éditions ultérieures de *L'Analyse*. Et aussi en aval : le *Pragmatisme* de James peut être vu en un certain sens comme une application plus généralisée du principe d'économie de la pensée de Mach¹³. Mais la véritable congruence, l'intersection la plus saillante entre ces deux pensées en constante évolution, se retrouve il est vrai plus que partout ailleurs entre le système et les méthodes invoqués par *L'Analyse* et ceux des *Essais*.

R. B. Perry, dont Russell avait parcouru les *Present Philosophical Tendencies*¹⁴

12. « I am now trying to build up before my students a sort of elementary description of the constitution of the world as built up of "pure experience" (in the plural) related to each other in various ways, which are also definite experiences in their turn. (There is no logical difficulty in such a description to my mind, but the *genetic* questions concerning it are hard to answer. I wish you could hear how frequently your name gets mentioned, and your books referred to », [James, 1992], lettre du 19 novembre 1902

13. À l'instar de l'économie de pensée, la pragmatique est conçue comme « une méthode » qui permet de délibérer en philosophie et en science. Elle aide à construire à positivement un moyen « de résoudre des controverses métaphysiques qui pourraient autrement rester interminables » [James, 1905], p.56. Elle est équivalente en ce sens à l'économie de la pensée dans sa fonction déconstructrice. Cherchant à faire émerger un distinguo entre ce qui est nécessaire dans une discussion, de n'importe quelle nature, et que ce qui n'est que construction et qui n'a *pratiquement* (Mach dirait positivement) pas de sens, ou en tous cas pas de sens absolu.

Mach, à qui James a envoyé une copie de son pragmatisme se sent en effet partager un tel point de vue : « I have read the book through hurriedly from beginning to end with great interest, in order to study it again later. Although I am by my entire training a scientist and not a philosopher, nevertheless I stand very close to pragmatism in my ways of thinking, without ever having used that name. By following out this line the unprofitable differences between philosopher and scientist could be resolved ». [Perry, 1937].

14. [Perry, 1912].

avait déjà pressenti cette intersection. Russell note d'ailleurs dans son chapitre sur le monisme neutre que les chapitres « A Realistic Theory of Mind » et « A Realistic Theory of Knowledge » « fournissent un admirable compte-rendu de l'hypothèse James-Mach »¹⁵. Mais plus encore que dans cet ouvrage, on trouve dans le *Thought and Character of William James* une comparaison plus poussée de la philosophie de ces deux auteurs. Ce sont d'abord les influences réciproques qui sont rappelées :

« Il y avait trois philosophes allemands de cette époque à qui James était spécialement redevable, G. T ; Fechner, Hermann Lotze et Ernst Mach [. . .] C'était pendant ce voyage [en Europe en 1882] que James rencontra pour la première fois Ernst Mach, avec qui il garda un contact sympathique pendant plusieurs années [. . .] Comme James, Mach n'était pas effrayé à l'idée de transgresser les barrières académiques pour importer la philosophie dans la science et la science dans la philosophie. Son *Analyse des Sensations*, le plus connu de ses travaux, était à la fois une contribution à la psychologie et un précurseur de la doctrine de la pure expérience de James. Il était notamment le promoteur du principe d'économie dans les descriptions scientifiques, et son dernier travail s'approchait étroitement de la position pragmatiste. »¹⁷.

15. Le monisme neutre est en effet parfaitement bien décrit, avec autant de détails, et en retraçant certainement mieux l'enchâssement de cette théorie avec le cadre philosophique d'où elle émerge, dans le chapitre « A Realistic Theory of Mind ». Cette description ne fait toutefois aucune référence explicite à Mach et maintient, contrairement à James un cadre *mentaliste* dans l'analyse : « When I attempt to discover the generic character of the contents revealed by introspection, I meet at once with a most significant fact. *Distributively*, these contents coincide with other manifolds, such as nature, history, and the contents of other minds, in so far as I divide them into elements, the content of my mind exhibit *no* generic character. I find the quality "blue", but this I ascribe also to the book which lies before me on the table; I find "hardness", but this I ascribe also to the physical adamant ; or I find numbers, which my neighbor finds also in his mind. In other words, the elements of the introspective manifold are in themselves neither peculiarly mental nor peculiarly mine; they are neutral and interchangeable. It is only in the respect of their grouping and interrelations that the elements of mental content exhibit any peculiarity »¹⁶.

Perry nomme cette théorie la « relational theory of consciousness ». Cette appellation devrait pouvoir être confrontée au « monisme neutre ». Elle a, sur cette dernière, l'avantage d'insister sur les *relations* qui sont au coeur des systèmes de Mach et James, et, inversement, le défaut de ne les considérer que comme des théories de la conscience, alors que le projet de nos deux protagonistes est de pouvoir constituer des bases stables pour la connaissance dans son intégralité.

17. « There were three German philosophers of his time to whom James was especially indebted, G. T. Fechner, Hermann Lotze and Ernst Mach [. . .] It was during this trip [to Europe in 1882] that James first made acquaintance of Ernst Mach, with whom he maintained a sympathetic contact for many years [. . .] Like James, Mach was not deterred by academic barriers from importing philosophy into science and science into philosophy. His *Analysis of the Sensa-*

De cette longue citation, nous pouvons résumer les influences en trois grands ensembles :

- Tout d'abord le lien entre l'économie de pensée et le pragmatisme. Sur ce point, qui n'est pas central pour notre étude, nous ne dirons pas d'avantage que ce qui a été déjà présenté.

- Ensuite, l'influence de *L'Analyse* sur les *Principles*, et surtout sur les *Essais* et l'empirisme radical dans son ensemble. La prochaine partie s'appliquera à décrire cette relation.

- Et enfin l'intérêt commun de Mach et James pour trouver une voie moyenne entre la philosophie et les sciences ; voie moyenne qui se retrouve dans la définition d'un objectif épistémologique commun et dans la mise en avant de la psychophysique – la référence à Fechner n'est ici pas anodine.

5.3 éléments, sensations et expériences

La proximité de Mach et James ne nous apparaît encore que de surface. Avoir l'impression de partager un système et s'imprégner mutuellement des recherches de l'autre ne constitue pas encore une preuve suffisante de l'adéquation des systèmes et n'en donne surtout pas le sens.

Il serait d'ailleurs intéressant de noter que leur relation n'était pas exempte de dissensions. Outre les désaccords sur la façon dont doivent être menées les recherches (où James juge parfois Mach comme étant trop frileux, et où Mach, inversement, lui reproche son trop fort engagement métaphysique ou ontologique en ce qui concerne les expériences pures)¹⁸, Perry note :

« As to Mach, it is true that his "sensations" (*Empfindungen*), despite their

tions, the best known of his works, was both a contribution to psychology and a precursor of James's doctrine of pure experience. He was notable, and to James authoritative, proponent of the principle of economy in scientific description, and in his last work approached closely to the pragmatist position », *Ibid*

18. Sur les points plus précis de d'accord et de désaccord, on pourrait trouver des éclaircissements dans les références suivantes rassemblées pour l'essentiel par Holton : les lettres de Mach à Anton Thomsen, dans [Blackmore and Hentschel, 1985], puis dans [James, 1905] où il liste une série de philosophie, dont Mach fait partie, pour qui « la nécessité divine s'est vu remplacée, dans la logique scientifique, par ce qu'il y a d'arbitraire dans la pensée humaine ». Voir aussi : [Blackmore, 1972], l'introduction de Erwin N. Hiebert à la réédition de 1976 de [Mach, 1908], [Ryan, 1989], [Haack, 1977], [Manicas, 1988] et [Putnam and Putnam, 1989]

name, were elements *common* to both minds and bodies, and therefore belonging to neither exclusively. But they were far from composing in themselves that field of reality which James found in pure experience. Mach did, to be sure, suggest that a direct study of these elements themselves might lead to a science which would embrace both the physical and the psychical; and to this passage James attached the query, "Can this mean 'pure experience'?" So far, then, James felt a kinship with Mach, and regarded his view as a step in the right direction. But Mach was fundamentally a positivist, from whom the neutral elements were data, requiring some sort of scientific construction before they yielded knowledge. And the type of construction to which his training and temper of mind disposed him was that of physics. Thus we find him defining the domain of psychology as the dependence of sensations or elements on the central nervous system. "Decidedly not", remarked James – for this could mean the reduction of psychology, through psychophysics to physics; while for James psychology had its own categories, scientifically as authoritative as those of physics and metaphysically more fundamental »¹⁹.

Dans cette courte description du croisement entre la pensée de Mach et de James, Perry remarque assez justement à notre avis que le traitement ou plutôt la disposition dans laquelle sont représentés les éléments (ni physiques ni mentaux mais les deux à la fois, sans leur appartenir pourtant originellement) est le point commun entre les deux systèmes. C'est typiquement ce que Russell a lui-même remarqué. En revanche, et plus loin que ce dernier, il avance aussi que l'on pouvait trouver une direction commune dans la recherche chez Mach et James.

5.3.1 Un horizon de recherche commun

L'évidence du lien Mach-James doit selon nous être avant toute chose jugée à partir de l'intention qui a guidé l'écriture des *Essais* et de *L'Analyse*.

Depuis la rédaction de *La Mécanique*, le projet de Mach était de réformer non seulement la physique, mais plus généralement l'utilisation de concepts, intervenant dans cette science ou dans les autres, dont le prétendu ancrage dans la réalité par un processus d'induction et d'abstraction n'était qu'une imposture. Les concepts n'ont *a priori* aucune légitimité évidente. Pour les mêmes raisons, chez

19. [Perry, 1937]

James, ces concepts soi-disant objectifs, tel que la conscience, n'avaient « aucun droit à figurer parmi les premiers principes »²⁰. Une nouvelle orientation pour la recherche, qui ne devait pas s'appuyer sur de tels concepts, devait alors à bon droit être trouvée et formulée.

C'est cet objectif qui a guidé Mach dans la rédaction de *L'Analyse des sensations* et James dans les *Essais d'empirisme radical*. L'enjeu était avant tout épistémologique. Il fallait pouvoir trouver un espace stable – qui, naturellement, de par leur inclination philosophique, serait empirique –, à partir duquel toute recherche scientifique pourrait démarrer. En ce sens, le monisme neutre s'établit bien plus comme une quête épistémologique d'un espace (qui n'a pas nécessairement de valeur ontologique), sur lequel pourrait naître ensuite une théorie de la connaissance. C'est pour cette raison que la désubstantialisation est plus importante dans l'hypothèse James-Mach que la neutralité, qui n'est que de second ordre²¹ (entre le physique et le mental) entre le monde physique et le monde mental, entre l'objet et le sujet. La neutralité n'est en effet qu'une conséquence des exigences fondamentales de la recherche : développer une méthodologie scientifique commune qui embrasse toutes les sciences particulières et qui s'appuie sur les premiers éléments palpables qui nous sont donnés. Ces éléments, Mach et James en ont la certitude, sont les expériences et les sensations. Enfin, la troisième et dernière exigence de cette recherche est de n'admettre qu'un domaine de réalité, un espace, *unitaire* et *continu*. La justification de cette dernière est concomitante à la légitimation, que nous allons maintenant expliquer, de l'apparition des éléments (sensoriels ou expérientiels) comme donnée première.

5.3.2 Eléments sensoriels et expérience pure

Selon Perry, une des différences majeures entre Mach et James proviendrait non pas de la place – qui est sensiblement équivalente – mais de la nature qui est prêtée aux éléments sensoriels chez Mach et à l'expérience pure chez James, qui, lui-même, se pose aussi la question : « Can this mean "pure experience" ? »

20. [James, 1904a]

21. Nous parlons ici de second ordre parce qu'elle ne qualifie pas la nature des éléments, mais leur non-polarité au regard de l'espace physique et de l'espace mental qui sont simultanés mais secondaire par rapport au monde primordial des sensations et de l'expérience.

La sensation chez Mach, avance Perry, ne serait rien d'autre que des données à analyser, en un sens positiviste, c'est-à-dire dont la nature ontologique n'a aucune importance. A l'inverse, l'expérience pure de James serait plus « fondamentale » et d'origine « métaphysique ».

Il est vrai que dans *L'Analyse des Sensations*, l'élément sensoriel semble être posé, comme une hypothèse, sans demander plus de justifications. Le monisme neutre de Mach est, en un sens, positiviste. L'élément sensoriel peut, pour une large part, être considéré comme une hypothèse heuristique, pire, comme un concept. Mais, ajoute Mach, tant que nous avons conscience qu'il s'agit là d'un concept, c'est-à-dire qu'il peut très bien être temporaire et s'effacer dans l'évolution de la science pour un autre concept plus fondamental et plus effectif, il n'y a aucun danger. Les éléments sensoriels sont des concepts qui sont les plus opérants et les plus économiques pour décrire le monde : « Si l'on considère les *éléments* comme des *éléments du monde* [par opposition à des éléments du Moi], les problèmes sembleront pour l'essentiel éliminés. (. .) Cette intuition fondamentale peut aujourd'hui être défendue face à tous les domaines de l'expérience (mais sans croire que l'on dispose là d'une philosophie pour l'éternité). Plus économique qu'une autre, elle rend mieux raison, et à moindres frais, de *l'ensemble temporaire de la connaissance*. (. .) Elle est prête également, au cas où s'élargirait encore le domaine de l'expérience, à céder la place devant une intuition meilleure »²².

Cependant, Mach dépasse le cadre positiviste, peut-être par nécessité, lorsqu'il doit expliquer pourquoi il considère les éléments de sensation comme étant les données les plus tangibles pour qu'une science unifiée puisse se fonder sur eux. L'engagement ontologique n'est jamais très insistant chez Mach, mais les sensations viennent cependant former une véritable réalité, assurée et concrète, derrière un monde physique et un monde mental toujours incertains. Il n'y a pas d'endroit plus persistant que celui de l'espace des sensations. Sans que Mach soit prêt à s'engager pour défendre la valeur absolue de ce monde, il s'attarde cependant à prouver dans *L'Analyse des Sensations* qu'il est le dernier espace atteignable et par conséquent celui qui a le plus de valeur objective. A titre de preuve, Mach avance à plusieurs reprises le type d'expériences que nous pouvions faire en étant enfant, dans un monde largement indifférencié où aucune représentation de l'univers n'a encore été

22. [Mach, 1886]

assimilée (rappelons-nous que pour Mach, l'absence de représentation, c'est-à-dire de concept apposé à la réalité, est une contrainte épistémologique à laquelle il faut se soumettre, et de laquelle il faut toujours se souvenir, avant de ne commencer à bâtir un système scientifique). Cet état est considéré comme plus proche de la réalité tangible que sont les sensations, parce que l'on sent que le monde forme, avec le Moi « *une seule* masse complexe de sensations »²³.

Les éléments sensitifs possèdent, en fin de compte dans le monisme neutre machien une pesanteur plus massive qu'une simple hypothèse conventionnelle. Et, inversement, on trouve chez James une certaine retenue et un certain malaise à vouloir instituer ontologiquement l'expérience pure, quand bien même sa réalité est défendue de façon plus véhémement que ne le sont les éléments sensitifs chez Mach.

Il est clair que, comme le note Perry, l'expérience pure a pourtant pour James une autorité scientifique aussi forte que les sensations chez Mach et qu'il la considère comme plus fondamentale encore, dans le sens où il n'est pas prêt à en faire un concept potentiellement aussi réfutable que les éléments sensoriels. Selon James, il y a des expériences pures. Leur réalité est une évidence. Et leur justification se fonde d'ailleurs sur le même type d'arguments que ceux de Mach : le pressentiment d'un monde continu et sans distinction préalable chez le nouveau-né, dans les états comateux ou encore lors de l'utilisation de psychotropes.

Cependant, contrairement à Mach qui affirmait volontiers ne pas vouloir établir ontologiquement les sensations, la position de James qui se voulait plus affirmée, engendra plus de résistances et d'interrogations, surtout sur le sens que devaient prendre les expériences pures.

Le scepticisme auquel menait la notion d'expérience pure concernait, surtout, le sujet de cette expérience, le *qui*? Lorsque Russell critiquait le monisme neutre de James, c'était avant tout ce point particulier d'incompréhension qu'il visait. Le mot « expérience » supposait toujours pour Russell une personne qui « fait l'expérience ». De telle sorte que l'empirisme radical Jamesien ne devait être au final qu'un retour voilé (à lui-même) vers une sorte d'idéalisme.

Mais si, comme le souhaitait James, on essayait de refuser absolument l'application d'un pronom personnel à une expérience, et de l'imaginer comme se réalisant

23. *Ibid*

en dehors d'un individu ; cela revenait, pour Russell, à supposer qu'il y a dans les choses une « qualité d'être » qui serait le « pouvoir être expérimenté », ce qui semble difficile à soutenir.

De sorte qu'une certaine confusion naquit autour de la notion d'expérience pure. T. Flournoy, un de ses correspondants et traducteurs français, en vint par exemple à lui demander un jour, en s'étonnant, que sont réellement les expériences pures ? « Y a-t-il une différence réelle et essentielle entre votre "expérience pure" et les *Empfindung* [sensations] de Mach, ou le phénomène de Renouvier ? » ²⁴

Ces questions étaient pour James, problématiques. Il a toujours été incertain d'à quel *qui*, ou à quelle *fonction*, attribuer cette atteinte sous-jacente de l'expérience (un état bas de la conscience, le courant de conscience, ou autre chose ?). Même s'il devait insister avec force sur le fait que l'expérience était première sur tout type de distinction entre objectif et subjectif, James revenait toujours dans ses arguments et ses exemples du mode de fonctionnement de l'expérience pure, à des préhensions subjectives de cette expérience. Parfois, il devait éluder la question en la reconnaissant comme mal posée : si l'on se refusait à parler d'un sujet, si l'expérience pure devait se comprendre comme *prioritaire* sur la conscience et le Je, alors la question du « *qui ?* » ne devait pas avoir de sens. La question de l'expérience *antedate* celle du sujet et de la conscience ; elle s'atteint *rétrospectivement*, c'est-à-dire par déconstruction des questions et des concepts qui n'ont pas de sens :

« You seem to think that "experience" means necessarily subjective experience. "Pure" experience for me antedates the distinction. It is my name for your ambiguous reality from which, wherever conceptually developed, the two sets of data come. It is not an 'ultimate' in the sense which you condemn. Its determinations are all retrospective, drawn from what it develops into. » ²⁵

24. Lettre du 9 octobre 1904, dans [Perry, 1937]

25. *Lettre à Fite, 3 Avril 1906*. Il est possible de noter ici un certain paradoxe dans la position de James. Poussé dans ses retranchements, il élude la question du *qui* fait l'expérience, et proteste en même temps « contre le fait que la notion d'"expérience" puisse être comprise comme une donnée absolue » [Perry, 1937]. Il ne la défend pas plus, dans ce dernier cas, que comme un présupposé, et presque un prétexte, pour commencer son étude de la connaissance. Souvenons-nous d'ailleurs que dans l'essai fondateur « La conscience existe-t-elle », James pose littéralement l'expérience pure comme une « supposition » qui n'a pour justification que son évidence.

5.3.3 Un monisme *construit*?

Nous voyons bien dans cette dernière citation, ainsi que dans l'explication que nous avons donnée des sensations chez Mach, que la suggestion de Perry est erronée. Pour lui, les éléments neutres (de Mach) requièrent « some sort of construction before they yielded knowledge ». Or c'est exactement l'inverse qui se produit : le monisme neutre de Mach, tout autant que celui de James, s'atteint par déconstruction. La deuxième erreur de Perry est de considérer que cette construction « was that of physics »²⁶. Dans ses « Remarques préliminaires anti-métaphysiques » de *L'Analyse*, Mach précise pourtant que le tournant qu'a pris la physique « ne peut manquer de nous apparaître inadapté à l'objet de cette science, si nous considérons que la physique, en dépit de son développement considérable, n'est qu'une *partie* de l'ensemble plus vaste de la connaissance, et qu'avec ses moyens intellectuels propres, conçus à des fins *spécifiques*, elle ne peut aller au bout de cette matière »²⁷. Il n'y a pas de réduction chez Mach, telle que l'annonce Perry, de la science en général vers la physique, pas plus qu'il n'y a de réduction chez James vers les entités métaphysiques de la psychologie. La conception unitaire des sciences ne doit en effet pas être vue comme un réductionnisme disciplinaire. Mach et James reconnaissent l'égalité des champs disciplinaires et leur légitimité à agir dans ces champs spécifiques (*i.e.* dans des agencements particuliers d'éléments d'expériences ou de sensations). Leur seule revendication est l'éclatement des frontières disciplinaires, leur dépassement, holiste, dans une analyse où l'on reconnaît les dépendances fonctionnelles entre tous les éléments. Mais aucune étude locale n'est jamais proscrite, tant que l'on a conscience de sa particularité et que l'on a pas de réticence par ailleurs à recourir aux dépendances fonctionnelles pour expliquer certains phénomènes tangents.

On retrouve cependant aussi bien chez Mach que chez James une tendance, jamais tout à fait consciente, à recourir à la physiologie des sens comme à une science plus fondamentale (même si son domaine d'expertise et ses conclusions ne sont pas censés être plus fondamentaux que ceux des autres sciences). Mais c'est sa proximité avec les expériences et les sensations qui la font devenir, chez Mach

26. Perry, *Op. cit.*

27. [Mach, 1886]

et James, presque naturellement la science de référence.

Les prochaines parties nous serviront à éclairer, la place de la physiologie dans les systèmes machien et jamesien ainsi que le sens, encore à peine esquissé de cette *déconstruction* qui semble avoir échappé à Perry.

5.4 Les attributs du monisme neutre James-Mach

Le but de cette avant-dernière partie, et de pouvoir décrire ce qui, à notre sens, rassemble de façon plus forte et plus évidente que ce que ne caractérise l'hypothèse Mach-James de Russell, le monisme neutre de nos deux auteurs de référence.

5.4.1 Ni physique, ni psychologique mais physiologique

Les recherches de Mach et James sont empreintes des idéaux psychophysiques. Mach se disait lui-même sous l'influence des deux courants psychophysiques de son époque : « l'école phénoménologique de Herbart, et les psychologues physiologistes (Fechner, Wundt et Helmholtz) », dont la différence était pour Mach que « Herbart se concentrait sur les relations phénoménales entre les idées tout en s'abstrayant de leur base physiologique, tandis que Fechner et Wundt essayaient de capter un corrélat physiologique pour toute sensation individuelle, en laissant en suspension la question des relations phénoménales entre les sensations ».

L'étude de la parenté, de l'influence et des désaccords entre Mach et ces deux écoles mériterait une étude plus approfondie, d'autant que le monisme neutre de *L'Analyse des Sensations* peut aussi être considéré comme un réarrangement et une réappropriation de ce parcours psychophysique²⁸. Nous ne nous limiterons ici à indiquer cette proximité, en présentant *L'Analyse* comme une voie moyenne entre ces deux tendances. S'appuyant en particulier sur Fechner et ses *Éléments de Psychophysique*²⁹, Mach commence à construire son propre monisme neutre en s'en inspirant, mais aussi en s'en distinguant.

28. Cette étude est assez profondément menée dans les chapitres 3 et 6 de [Banks, 2003], où l'on voit la progression du questionnement psychophysique chez Mach, et la construction concomitante, d'abord d'une « monadologie psychophysique » dans [Mach, 1898], puis du monisme neutre de *L'Analyse*.

29. [Fechner, 1907]

Fechner croyait que le mental et le physique étaient les deux parties d'une substance plus fondamentale ; substance qui avait à la fois des attributs mentaux « intérieurs » et des attributs physiques « extérieurs ». Un objet, dans ce système devait être « le résultat du lien entre tous ses aspects phénoménaux (intérieurs et extérieurs) par des fonctions (mathématiques) »³⁰.

Mach s'est inspiré de ce système physiologiste, en essayant toutefois de dépasser la dualité supposée par Fechner entre l'intérieur et l'extérieur³¹ : « Il n'y a pas de fossé entre le psychique et le physique, – il n'y a pas de *dedans*, ni de *dehors* –, pas de sensation à laquelle correspondrait à l'extérieur un objet différent d'elle. Il n'existe qu'une seule sorte d'éléments dont se compose ce qu'on présume être le dedans ou le dehors : ces éléments ne sont précisément au-dedans ou au-dehors que d'un point de vue temporaire »³².

James, qui consacra un chapitre de sa *Philosophie de l'Expérience*³³ à l'étude de la psychophysique de Fechner prit aussi appui sur ses travaux pour construire son monisme neutre. Toutefois, son recours à la physiologie est encore plus flagrant dans les argumentations qu'il développe pour justifier son empirisme radical.

Issu de la notion de parallélisme psycho-physique (selon laquelle à un état somatique correspond parallèlement un état psychique), qu'il abandonne progressivement pour des positions plus nuancées, James prétend que ce n'est pas parce que l'on est triste que l'on pleure, mais parce que l'on pleure que l'on est triste. La conceptualisation d'une émotion (la tristesse) est toujours quelque chose qui intervient après la sensation. Or les activités produites par un corps, telle que les larmes, apparaissent, de par leur proximité à l'expérience, toujours d'abord. Elles sont les preuves physiologiques dont est extraite ensuite dans le psychique l'idée de tristesse.

Ce rapport au corps actif comme modèle de référence aura dans la philosophie de James toujours conservé une place prépondérante³⁴.

30. [Banks, 2003]

31. Cet bipartition, et plus particulièrement la description d'un aspect *intérieur* de la nature valu à Fechner son qualificatif de panpsychiste.

32. [Mach, 1886]

33. [James et al., 1910]

34. Par exemple, il est possible de voir le recours à cette grille de lecture pour expliquer l'idée centrale du pragmatisme. Le pragmatisme se définit chez James comme l'entreprise qui tente d'« interpréter chaque conception d'après ses conséquences pratiques ». Autrement dit, ce qui se

Il nous apparaît en tous cas comme une évidence, à demi camouflée chez James, et tout à fait manifeste chez Mach, que le moyen emprunté pour construire le monisme neutre est de traiter de la sensation et de l'expérience en partant de la physiologie.

Mais que doit-on comprendre par « partir de la physiologie » ? Cela signifie que le corps devient l'objet d'étude, le centre de l'analyse. On lit en effet chez Mach qu'« on peut décomposer les phénomènes en éléments, que nous nommons sensations, dans la mesure où ils sont liés à des processus déterminés du corps humain, et peuvent être considérés comme déterminés par ceux-ci »³⁵. Chez James, il se présente comme une évidence que pour les *Essais d'Empirisme Radical* « Le centre de l'expérience n'est plus le cerveau mais le corps actif »³⁶, corps actif qui deviendra dans sa philosophie un facteur de plus en plus discriminant.

Ce qui est important est que le corps – à ne pas considérer ici comme un sujet, une personne, mais plutôt comme un complexe de sensations, un lieu d'échanges – est toujours représenté chez James et Mach comme cet intermédiaire par lequel transitent les réactions que l'on étudie (du physique vers la sensation, de la sensation vers le psychique), et les relations entre les éléments.

Le corps est cet objet d'étude privilégié parce qu'il est précisément celui qui cause la question du dualisme : une sensation (la douleur ou la tristesse) est-elle celle de mon âme ou celle de mon corps ? La sensation corporelle est effectivement le coeur du problème. Elle est aussi la réponse.

La sensation corporelle est l'état le plus bas de la conscience humaine : c'est un fait primordial. Le problème des autres sciences, la psychologie et la physique, est que les entités conceptualisées ont déjà été tirées de cet "espace physiologique". Et la réflexion sur ces entités, qui est nécessairement un *retour*, ne peut plus, précisément parce qu'elle est réfléchie, distinguer l'essentiel ; elle suppose un objet connu et un esprit connaissant. La physique suppose des objets, comme des corps et des forces, à travers lesquels il est possible de penser le monde, voire de se penser

donne à voir dans l'action, dans l'émanation pratique des choses, *incorporée* à une réalité, est la base sur laquelle une conceptualisation juste et vraie peut démarrer. Ce qui se déroule dans le corps des choses est la norme et le point de référence à partir desquels une connaissance *vraie* peut être établie.

35. [Mach, 1886]

36. Commentaire de G. Garretta sur la philosophie de James dans [Garretta et Girel, 2005]

soi-même, qui semblent pour tout un chacun être essentiels. Mais ceci n'est, et nous en avons déjà vu la raison, qu'une surinterprétation. L'avantage de la physiologie sur les autres sciences est de commencer, si l'on peut dire, au *commencement*, au premier stade, celui de la sensation et de l'expérience.

Mais à vrai dire il serait plus juste de dire qu'il faille *revenir* à ce stade que n'y commencer. Ce que visent Mach et James c'est l'erreur des réflexions fondées sur des entités de stade plus élevés, il ne revendiquent pas en revanche de *partir* de la monade de sensation ou d'expérience, qu'il savent bien trop vague et trop difficile à atteindre pour pouvoir constituer un point de départ stable pour la recherche scientifique. D. Lapoujade a ces mots très justes pour décrire la situation : « sous – et avant – le psychologue naturaliste (ou le physicien) qui se borne à décrire le fait de la connaissance dans sa dualité, il y a donc un empiriste qui nous dit de quel fond impersonnel elle provient, mais dont il ne peut rien dire »³⁷. La physiologie est la lentille la plus précise que la science possède pour déterminer l'origine des sensations, mais elle ne permet pas d'aller plus loin. Elle est à la pointe, d'un côté du physique et de l'autre du psychique, permettent de voir, de sentir le passage de l'un à l'autre, sans pour autant jamais pouvoir réussir à capter totalement – autrement qu'intuitivement – l'expérience pure et les sensations ; elle peut les sentir, les désigner comme des *ceci* ou des *cela*, tout en échouant à en rendre compte dans une description systématique³⁸.

5.4.2 La désubstantialisation

La déconstruction méthodologique ou *désubstantialisation* est à notre sens une perspective commune à Mach et James qui est un des attributs les plus fondamentaux de leur monisme neutre. Le but du monisme neutre chez Mach et James n'est pas tant de produire une théorie immuable de la connaissance que de dénoncer les transgressions des sciences qu'ils pratiquent.

Ainsi, les chapitres auxquels Russell fait référence dans sa *Théorie de la Connais-*

37. [Lapoujade, 1997]

38. On voit chez Mach et James cette tendance à grossir encore, à avancer le plus loin possible sur la pointe des sensations, pour déterminer l'origine, la genèse de ces sensations, dans leur façon de revenir et d'interroger les cas les plus extrême où la conscience est encore la moins constituée, chez l'enfant, ou lorsqu'elle cesse de l'être, dans les états de choc ou de prise de drogues.

sance, pour expliciter ce que pourrait être le monisme neutre et l'hypothèse Mach-James (*i.e.* « La conscience existe-t-elle ? » et « Remarques préliminaires anti-métaphysiques ») ne sont justement *pas* des passages où une construction du monde est d'emblée défendue, mais bien des tentatives de réfutation des systèmes existants. L'objectif de Mach est de montrer ce que le Moi *n'est pas*, de la même manière que la question de James, à laquelle il répond sans détour « non ! », ne sert qu'à réfuter l'existence de la conscience comme une catégorie indissoluble.

L'objectif épistémologique de nos deux auteurs est, rappelons-le, de pouvoir trouver des bases saines qui puissent servir de fondement à toutes les sciences. Dans cette optique, ils essaient de définir une méthodologie des conditions de questionnement qui ne fait pas appel aux notions déjà conceptualisées et utilisées par les sciences. La désubstantialisation remplit justement cette fonction : elle est, avant même d'être une méthodologie – qui n'apparaît que dans un second temps sous le nom d'économie de la pensée chez Mach et de pragmatisme chez James – une attitude critique et sceptique qui recherche dans la déconstruction des concepts leur origine la plus tangible. C'est une recherche *génétique* qui affine chaque concept à un soubassement empirique.

De la désubstantialisation émerge le monisme. C'est en revenant récursivement aux données les plus simples et les plus essentielles que Mach et James, forts de leur position physiologiste, découvrent – même si elle semble être supposée d'entrée de jeu – la seule substance à partir de laquelle il est possible de construire : le monde de l'expérience et des sensations.

Mais il faut savoir que toute construction est par nature dégénérative ; tout ce qui est extrait conceptuellement de la substance sensorielle ou expérientielle implique une perte. Toute dénomination qui viendrait fixer des éléments de l'espace sensoriel en un certain modèle ou une certaine notion perd simultanément la primauté de la relation, qui ne peut être que sentie et non pas exprimée, et l'enferme dans une catégorisation finie, limitée, discrétisée, avec laquelle contraste la continuité absolue de l'espace sensoriel.

5.4.3 Relations et dépendance fonctionnelle

Un des postulats fondamentaux à accepter dans ce monisme neutre est donc la continuité de l'expérience. Mais la question que l'on peut maintenant légitimement poser est : comment peut-on alors connaître si toute connaissance suppose une dégénérescence ?

Il faut bien comprendre à ce point que Mach et James ne suppriment pas tout recours aux concepts. La science et la connaissance ne peuvent se passer d'eux, pas plus qu'elles ne peuvent se passer de mots pour saisir la réalité et l'expliquer. Elles doivent cependant rester conscientes du rapport dégradé que ces concepts entretiennent avec la réalité continue sous-jacente (autrement dit, de savoir que les concepts sont toujours susceptibles d'être réformés), et essayer de conserver autant que faire se peut la continuité de l'espace sensoriel, ce qui n'est autre que le rôle des relations conjonctives et de la dépendance fonctionnelle.

Un objet scientifique est pour Mach et James un ensemble d'éléments pris dans un arrangement particulier, dans une articulation fonctionnelle spécifique. Lorsque l'on s'attache à expliquer cet objet, il est intéressant, selon Mach et James, de le considérer dans son arrangement ou son articulation spécifique et d'étudier ses fonctions (c'est ce à quoi s'évertuent *localement* les sciences telles que la physique et la psychologie), mais il est surtout nécessaire d'étudier les autres dispositions avec lesquelles les éléments de cet objet peuvent entrer en relation. La pleine compréhension d'un phénomène passe en effet chez Mach par l'étude de ses raccordements avec tous les espaces dans lesquels il entre (*i.e.* les complexes (A, B, C), (K, L, M) et $(\alpha, \beta; \gamma)$ etc.)³⁹.

Chez James, la relation conjonctive joue exactement le même rôle : elle indique simplement qu'il y a entre les éléments disjoints une origine conjonctive, dont on peut faire l'expérience⁴⁰, et à laquelle on doit retourner si l'on souhaite véritablement connaître un objet.

S'il nous fallait un exemple, nous pourrions rappeler celui du « principe de Mach » qui répond rigoureusement à ces contraintes épistémologiques et que, par

39. [Mach, 1886]

40. Et la relation entre deux éléments dissociés, c'est-à-dire une relation dont on peut faire l'expérience, et qui devient à son tour une expérience, nous apparaît justement lorsqu'on l'expérimente, comme reliée, unie, par l'expérience.

les dépendances fonctionnelles qu'il établit, il permet de mieux connaître des éléments qui interviennent dans un espace, ou un complexe d'élément, particulier : la physique⁴¹.

Les relations conjonctives et la dépendance fonctionnelle, défendues comme précautions de recherche ou comme principes d'étude, sont à notre avis les idées les plus ingénieuses, et certainement les plus porteuses, du monisme neutre. Elles sont, d'une part, une précaution relativiste, précisant qu'un élément pris dans un contexte particulier ne doit pas se limiter qu'à ce contexte seul. Il doit pouvoir être analysé relativement à toutes les dispositions dans lesquelles il entre (en ce sens, l'étude de, par exemple, la couleur, pour qu'elle soit la plus complète possible doit pouvoir mêler les rapports physiques de la couleur aux rapports, par exemple, physiologiques. Une telle étude devrait comprendre le lien très fort qui unit la chose observée à l'observateur). Et d'autre part, elles peuvent être comprises comme une nécessité relationnelle, autrement dit, elles invitent à reconsidérer et à recréer les liens, qui ont été disjoints dans l'exercice de conceptualisation, entre des éléments dont dépend l'intelligibilité des objets de la science.

41. Cf. sur ce point Ch.3.2.

Chapitre 6

Conclusion

Arrivé au dénouement final de l'analyse de l'hypothèse James-Mach, nos conclusions semblent presque déjà entièrement formées depuis le dernier chapitre. Notre bilan sera donc ici relativement bref et s'articulera autour de quatre remarques.

6.1 Une intuition juste

Une première remarque générale tout d'abord, qui s'adresse directement à la problématique que nous avons soulevée en introduction : y a-t-il un monisme neutre James-Mach ? Il nous semble devoir ici souligner, même si toutes ses hypothèses ont été finalement partiellement réfutées¹, la clairvoyance de Russell. Sa présentation du monisme neutre dans *La Théorie de la Connaissance* lui sert en grande partie à nouer un débat avec la philosophie de James et avec sa représentation de la fonction de *connaître* et sa notion de vérité. Elle lui sert aussi, par contraste, à mettre en avant sa propre théorie de la connaissance et en particulier sa notion d'*acquaintance*.

Cependant, l'intuition qu'il a formulée, et selon laquelle Ernst Mach et William James auraient eu, dans *L'Analyse des Sensations* et les *Essais d'Empirisme Radical*, des développements théoriques similaires, était tout à fait correcte. Russell

1. Pour rappel : l'hypothèse (1) est juste mais pas encore assez précise. L'hypothèse (2) est partiellement vraie : d'autres philosophes auraient pu être décrits comme les représentants de cette théorie, mais les développements de Mach et James sont effectivement comparables. L'hypothèse (3) est fautive et l'hypothèse (4) est aussi, en grande partie, fautive.

a bien vu que l'on pouvait trouver une certaine congruence de pensée dans les modèles construits et les exigences épistémologiques adoptées par Mach et James. Les passages qu'il cite se font effectivement écho et l'on peut concéder sans trop de réticences qu'une partie du monisme neutre James-Mach s'accorde bien à la définition qu'il en a donnée.

Pour Mach et James il n'y a qu'un seul monde, un seul espace : celui des éléments sensoriels ou celui des expériences pures. Et dans le débat entre les autres monismes et le dualisme, il est vrai que cette position critique indique (1) que le monde physique et le monde mental sont faits *simultanément* des *mêmes* éléments, mais que (2) ils nous *apparaissent* différents puisque les éléments qu'ils contiennent sont organisés, dans chacun de ces mondes, selon des *dispositions différentes*. Ces deux mondes, ainsi que d'autres types d'organisations possibles des éléments (*e.g.* l'espace physiologique) ne sont que de second ordre ; (3) ils découlent d'une étoffe plus primordiale encore et qui est celle de l'expérience et de la sensation ².

Cependant, et outre les nuances que nous avons apportées au chapitre précédent, nous devons, pour compléter notre vision du monisme neutre James-Mach, répondre à trois dernières questions.

6.2 Des monismes neutres ?

Si l'on ne devait retenir que la définition restreinte du monisme neutre énoncée par Russell, et si l'on ne devait s'appuyer, comme dans son chapitre sur le *monisme neutre*, que sur des passages qui semblent établir l'existence d'une seule réalité fondée sur l'expérience ou les sensations, ne serait-il alors pas possible de trouver chez d'autres philosophes des passages aussi saillants où une telle position est affirmée ?

Selon E. Banks, le monisme neutre devrait compter en réalité une palette assez large de philosophes – positivistes, empirio-criticistes, philosophes de l'immanence, etc. – dont Mach et James ne seraient qu'un maillon parmi d'autres. Il voit la nais-

2. Nous retrouvons ici la description russellienne du monisme neutre : « "Le monisme neutre" – par opposition au monisme idéaliste et au monisme matérialiste – est la théorie selon laquelle les choses habituellement considérées comme mentales et celles habituellement considérées comme physiques ne diffèrent par aucune propriété intrinsèque que posséderaient les premières et non pas les secondes, mais seulement par leur disposition et leur contexte »

sance du monisme neutre à partir de la doctrine Müller-Helmholtz sur les énergies spécifiques³, et son développement chez Avenarius, Clifford ou encore, dans une certaine mesure, chez Fechner et Herbart – qui jouent le rôle de précurseurs.

Il est vrai que des pans entiers de leurs oeuvres respectives pourraient correspondre exactement à l'idée que Russell se fait du monisme neutre. Par exemple dans sa *Kritik* de 1888⁴, Avenarius s'oppose au transcendantalisme kantien et à la *chose en soi* en développant un système où apparaissent « une totalité d'éléments donnés (couleurs, sons, sentiments, éléments physiques) et il [Avenarius] ne fait aucune différence de genre entre eux. Dans cet ordre fondamental, il n'y a pas plus de soi que d'objets extérieurs, juste ce que Avenarius appelle une "troisième chose" plus fondamentale »⁵.

De la même manière du côté de James, il pourrait sembler que F. Woodbridge soit plus proche des positions de James et qu'il exprime aussi une position moniste neutre. Dans la « théorie relationnelle de la conscience », dans laquelle Perry inclut James et Woodbridge, les contenus mentaux ne se distinguent pas en fonction des choses ou des éléments qui les composent, mais par la *façon* dont les éléments se composent entre eux, par des relations composées : « In consciousness, we have simply an instance of the existence of different things together, (. . .) consciousness is only a form of connection of objects, a relation between them »⁶.

Russell aurait d'ailleurs pu tout aussi bien, s'il voulait s'adresser à James, prendre pour référence Bergson et son *Matière et Mémoire* qui, mais nous le disons avec précaution et il faudrait sans aucun doute une étude plus approfondie pour l'affirmer avec certitude, est moniste neutre : « Il n'y a donc qu'une différence de degrés » pouvons nous lire dans le chapitre de Bergson sur le réalisme et l'idéalisme, « et il ne peut y avoir une différence de nature, entre la faculté dite perceptive du cerveau et les fonctions réflexes de la moelle épinière. (. . .) Toute image est intérieure à certaines images et extérieure à d'autres ; mais de l'ensemble des images on ne peut dire qu'il nous soit intérieur ni qu'il nous soit extérieur, puisque

3. La doctrine de Müller et Helmholtz est une théorie physiologique concernant l'excitation des nerfs par des stimuli extérieurs et l'analyse des sensations liés à ces stimuli. Elle énonce plus précisément que si les nerfs de certains systèmes sont capables de percevoir de nombreux stimuli différents, leur stimulation correspond en revanche à un type de sensation bien particulier.

4. [Avenarius, 1888]

5. [Banks, 2003]

6. [Woodbridge, 1905]

l'intériorité et l'extériorité ne sont que des rapports entre images »⁷.

En réalité, nous le voyons bien, Mach semble appartenir, et être conséquemment plus proche, du contexte viennois, de ses penseurs (Avenarius, Herbart, etc.), et de sa psychophysique, tandis que James baigne pour sa part dans le néo-réalisme américain, avec ses théoriciens (Woodbridge, Perry, etc.) et son inclination pour la psychologie⁸.

Ainsi, si l'on se borne à la définition du monisme neutre de Russell, tous les auteurs que nous venons de citer pourraient, avec plus ou moins de réussite, être comptés au nombre des monistes neutres. En revanche, si l'on devait prendre la définition de Banks⁹, seuls les philosophes ayant une accointance avec la tradition psychophysique viennoise pourraient être considérés comme monistes neutres.

Nous voyons bien ici que la définition de Russell est trop courte (et donc trop large) pour pouvoir capter la spécificité du monisme neutre Mach-James, et celle de Banks est trop orientée vers la recherche autrichienne sur la physiologie des sens et exclut par conséquent nombre de questionnements centraux relatifs au monisme neutre. Il nous incombe donc de décrire quelle est la particularité du monisme neutre Mach-James, ce que nous nous emploierons maintenant à faire en reconstruisant point par point le système commun à Mach et à James.

7. [Bergson, 1903]. Bien qu'il faille prendre la notion d'image chez Bergson avec circonspection, il n'en demeure pas moins que James avait, dans des parties de son monisme neutre, un avis réellement similaire : « le contenu de l'expérience n'a pas seulement une existence propre et comme immanente et intrinsèque, mais chaque partie de ce contenu déteint pour ainsi dire sur ses voisines, rend compte d'elle-même à d'autres, sort en quelque sorte de soi pour être sue et qu'ainsi tout le champ de l'expérience se trouve être transparent de part en part, ou constitué comme un espace qui serait rempli de miroirs » [James, 1912]

8. Remarquons toutefois, comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises dans notre étude, que ce qui caractérise proprement les démarches de Mach et James est aussi cette volonté de sortir et de réformer les cadres scientifiques dans lesquels ils ont construit leur pensée. C'est par un dépassant la psychologie et sa tendance idéaliste de l'esprit que James entend développer son monisme neutre. De la même manière que Mach conçoit son *Analyse* comme une remise en question des bases épistémologiques de la physique et de la physiologie.

9. « Neutral monism is a consistent ontological theory that emerged from uniting the nineteenth-century sciences of psychophysics and physics, but one that still has a long way to go in really explaining phenomena of mind ». [Banks, 2003]

6.3 Le monisme neutre James-Mach

Nous avons essayé de résumer en sept étapes successives le monisme neutre James-Mach. Il est toutefois utile de préciser que, pour arriver à sa première étape, la plus fondamentale, il est nécessaire chez nos deux auteurs de réaliser d'abord une opération critique que nous avons nommée la *désubstantialisation*.

Le système se construit ensuite comme suit :

- (1) Le monde primordial est fait d'expériences ou de sensations.
- (2) Ce monde est le seul qui a une qualité substantielle. Cependant cette qualité n'est pas exprimable ; elle est un *cela* qui peut être senti ou perçu.
- (3) Toute monstration, dénomination, ou saisie conceptuelle de ce monde entraîne nécessairement une dégradation. De l'état indifférencié des *cela* se distinguent progressivement des états particuliers dégénérés (le temps, l'espace, le sujet, l'objet, etc.), puisque par nature non-substantiels et plus instables ¹⁰.
- (4) Ces états particuliers sont des accouplements d'éléments d'expérience ou de sensations qui « s'associent », « se réunissent » ou « entrent en complexes » pour former des espaces (physiques, physiologiques, psychiques).
- (5) Les éléments qui entrent dans des complexes particuliers ne sont jamais « dédoublés » ou « surajoutés » ; ils peuvent simultanément apparaître dans plusieurs espaces dans lesquels ils sont à l'intersection.
- (6) Chaque espace a une logique fonctionnelle ¹¹.
- (7) Comprendre un élément suppose de le considérer dans ses « relations conjonctives » ou ses « dépendances fonctionnelles » avec tous les espaces dans lequel il apparaît.

Il reste bien entendu, dans certains interstices de ce système, des points d'interrogations – comme celui que nous évoquons dans la dernière note (11) –, et

10. Il est à noter que la neutralité de ce monisme n'apparaît que tardivement : ce n'est que lorsque l'on tente de décrire ou de saisir le monde des expériences que, par rapport aux concepts qui émergent, on peut le décrire comme neutre. Avant cela, il *est* seulement.

11. Notons d'ailleurs sur ce point que Mach et James s'accordent à dire que l'espace mental et l'espace physique ont chacun leur propres règles fonctionnelles. Mais rien n'indique dans leur théorie comment ces logiques propres d'associations émergent. C'est un fait qui n'est jamais explicité.

aussi des points de divergence sur, par exemple, la signification profonde de l'expérience et de la sensation, ou sur l'acte de connaître que l'on peut déduire à partir de ce système, ou encore sur la localisation et le fonctionnement de la notion de vérité. Mais ces sept étapes rendent compte assez précisément, nous l'espérons, de la congruence des systèmes machien et jamesien, et de leur prétention à vouloir construire de nouvelles assises plus stables pour les sciences et la connaissance scientifique en général.

6.4 Le monisme neutre a-t-il un avenir ?

Cette question, que nous posons plus comme une perspective de recherche et que nous laisserons par conséquent entrouverte à la fin de ce travail, mérite tout de même une réponse franche : les conditions dans lesquelles a été posé le monisme neutre James-Mach ne semblent pas pouvoir être, dans leur formulation actuelle, d'un grand secours pour les problèmes de philosophie qui nous occupent aujourd'hui.

Abandonnée trop tôt par la philosophie, cette position théorique n'a certainement pas bénéficié de la défense qu'elle méritait, et ses problèmes constitutifs n'ont toujours pas trouvé de solution acceptable. Admettre un monde primordial d'expériences, suppose de pouvoir se demander, comme le notait justement Russell, quelle est cette qualité d'être expérimenté qui appartiendrait aux choses du monde ; question qui ne semble pas avoir trouvé de réponse satisfaisante sous la plume de Mach ou de James. Nous abondonons, pour cette question dans le sens de Banks pour qui « les chances de convaincre les philosophes contemporains de reconsidérer le monisme neutre sont minces. Les concepts du monisme neutre sont trop éloignés de ceux qui sont utilisés dans les discussions contemporaines »¹².

Cependant, l'optique fonctionnaliste ou relativiste dans laquelle le monisme neutre Mach-James envisage la dépendance entre les éléments de l'expérience (et par extension les contenus de nos connaissances) est à notre avis aussi saine que salutaire pour la philosophie de la connaissance. De même que la méthodologie de

12. « the odds of convincing contemporary philosophers of mind to reconsider neutral monism are slight. The concepts of neutral monism are estranged from those in use in the contemporary discussion » [Banks, 2010]

la *désubstantialisation*, qui se décline dans le principe de l'économie de la pensée et du pragmatisme, nous semble être une précaution ingénieuse, voire une exigence nécessaire, lorsque l'on souhaite s'intéresser de façon plus lucide aux processus de conceptualisation en philosophie de la connaissance.

Bibliographie

- [Avenarius, 1888] Avenarius, R. (1888). *Kritik der reinen Erfahrung*. Fues Leipzig.
- [Banks, 2003] Banks, E. (2003). *Ernst Mach's world elements : A study in natural philosophy*, volume 68. Springer Netherlands.
- [Banks, 2010] Banks, E. (2010). Neutral monism reconsidered. *Philosophical Psychology*, 23(2) :173–187.
- [Bergson, 1903] Bergson, H. (1903). *Matière et mémoire : essai sur la relation du corps a l'esprit*. Félix Alcan.
- [Blackmore, 1972] Blackmore, J. (1972). *Ernst Mach ; his work, life, and influence*. Univ of California Press.
- [Blackmore and Hentschel, 1985] Blackmore, J. and Hentschel, K. (1985). Ernst mach als aussenseiter. *Verlag Wilhelm Baumuller, Wien*.
- [Boring, 1942] Boring, E. (1942). Sensation and perception in the history of experimental psychology. *Philosophy and Phenomenological Research*.
- [Eames, 2002] Eames, E. (2002). *Introduction à la théorie de la connaissance*. J. Vrin, Paris.
- [Fechner, 1907] Fechner, G. (1907). *Elemente der psychophysik*, volume 2. Breitkopf & Hartel.
- [Feyerabend, 1987] Feyerabend, P. (1987). Machs theorie der forschung und ihre beziehung zu einstein. *Ernst Mach-Werk und Wirkung*, pages 435–462.
- [Frank, 1970] Frank, P. (1970). Ernst mach and the unity of science. *Boston Studies in the Philosophy of Science*, 4 :235–244.

- [Frelat-Kahn, 1986] Frelat-Kahn, B. (1986). Le problème du monisme neutre dans la philosophie de bertrand russell. *Thèse de 3ème cycle, Paris IV, Paris-Sorbonne*.
- [Garreta et Girel, 2005] Garreta et Girel, G. e. M. (2005). Préface aux essais d'empirisme radical. *Editions Agone, collection « Banc d'essais », Paris*.
- [Goodman, 2009] Goodman, R. (2009). William james. *Stanford Encyclopedia of Philosophy*.
- [Haack, 1977] Haack, S. (1977). Pragmatism and ontology : Peirce and james. *Revue internationale de philosophie*, 31 :377–400.
- [Holton, 1992] Holton, G. (1992). Ernst mach and the fortunes of positivism in america. *Isis*, 83(1) :27–60.
- [James, 1920] James, H. (1920). *The letter of William James*. Boston.
- [James, 1890] James, W. (1890). The principles of psychology, vol i.
- [James, 1904a] James, W. (1904a). Does consciousness' exist? *The Journal of philosophy, psychology and scientific methods*, 1(18).
- [James, 1904b] James, W. (1904b). A world of pure experience. *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, 1(20).
- [James, 1905] James, W. (1911 [1905]). *Le Pragmatisme*.
- [James, 1992] James, W. (1992). *The Correspondence of William James*. University press of Virginia.
- [James, 1912] James, W. (2005 [1912]). *Essais d'empirisme radical*. Trad. Garreta, G. et Girel, S., Editions Agone, collection « Banc d'essais », Paris.
- [James et al., 1910] James, W., Le Brun, É., and Paris, M. (1910). *Philosophie de l'expérience*. E. Flammarion.
- [Lackey, 1981] Lackey, D. (1981). Russell's 1913 map of the mind. *Midwest Studies In Philosophy*, 6(1) :125–142.
- [Lapoujade, 1997] Lapoujade, D. (1997). *William James : empirisme et pragmatisme*. Presses Universitaires de France.
- [Mach, 1883] Mach, E. (1883). *La mécanique, Exposé historique et critique de son développement*. A. Hermann.

- [Mach, 1898] Mach, E. (1898). *Popular scientific lectures*. Number 21. Open court publishing company.
- [Mach, 1908] Mach, E. (1908). *La connaissance et l'erreur*. E. Flammarion.
- [Mach, 1910] Mach, E. (1910). *History and Root of the Principle of the Conservation of Energy*. The Open Court Publishing Co.
- [Mach, 1886] Mach, E. (1996 [1886]). *L'analyse des sensations : le rapport du physique au psychique*. trad. Monnoyer, J., Nimes, J. Chambon.
- [Mach and McGuinness, 1986] Mach, E. and McGuinness, B. (1986). *Principles of the theory of heat : historically and critically elucidated*, volume 17. D Reidel Pub Co.
- [Manicas, 1988] Manicas, P. (1988). Pragmatic philosophy of science and the charge of scientism. *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 24(2) :179–222.
- [Monnoyer, 1996] Monnoyer, J.-M. (1996). *Introduction à l'analyse des sensations*. J. Chambon.
- [Perry, 1912] Perry, R. (1912). *Present philosophical tendencies : a critical survey of naturalism, idealism, pragmatism, and realism together with a synopsis of the philosophy of William James*. Longmans, Green.
- [Perry, 1937] Perry, R. (1937). *The thought and character of William James*. Oxford University Press.
- [Putnam and Putnam, 1989] Putnam, H. and Putnam, R. (1989). William james's ideas'. *Realism with a human face*, pages 217–231.
- [Ratliff, 1970] Ratliff, F. (1970). On mach's contributions to the analysis of sensations. *Ernst Mach : Physicist and philosopher*, pages 23–41.
- [Russell, 1910] Russell, B. (1910). *The problems of philosophy*. Oxford University Press.
- [Russell, 1911a] Russell, B. (1911a). Le réalisme analytique. *Bulletin de la société française de philosophie*, 11 :53–61.
- [Russell, 1911b] Russell, B. (1911b). L'importance philosophique de la logistique. *Revue de Métaphysique et de Morale*, 19 :281–291.

- [Russell, 1914a] Russell, B. (1914a). Definitions and methodological principles in the theory of knowledge. *The Monist*, 24.
- [Russell, 1914b] Russell, B. (1914b). On the nature of acquaintance. *The Monist*, 24 :1–16.
- [Russell, 1914c] Russell, B. (1914c). Our knowledge of the external world. *Lecture II, nineteenth paragraph*.
- [Russell, 1915a] Russell, B. (1915a). On the experience of time. *Monist*, 25(212,233).
- [Russell, 1915b] Russell, B. (1915b). Sensation and imagination. *Monist*, 25 :28–44.
- [Russell, 1918] Russell, B. (1918). The philosophy of logical atomism. *Logic and Knowledge, Allen and Unwin, London*.
- [Russell, 1921] Russell, B. (1921). *The analysis of mind*. Psychology Press.
- [Russell, 1927] Russell, B. (1927). *The analysis of matter*. Psychology Press.
- [Russell, 1954] Russell, B. (1954). *The scientific outlook*. George Allen and Unwin Ltd.
- [Russell, 1913] Russell, B. (2002(1913)). *Théorie de la connaissance, Le manuscrit de 1913*. J. Vrin, Paris.
- [Ryan, 1989] Ryan, J. (1989). American pragmatism, viennese psychology. *Raritan*, 8 :45–55.
- [Stubenberg, 2010] Stubenberg, L. (2010). Neutral monism. *Stanford Encyclopedia of Philosophy*.
- [Thiele, 1966] Thiele, J. (1966). James und ernst mach : Briefe aus den jahren 1884-1905. *Philosophia Naturalis*, pages 298–310.
- [Woodbridge, 1905] Woodbridge, F. (1905). The nature of consciousness. *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, pages 119–125.